47822/A

B 31

SERAN DE LA TOUR (

55150

L'ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT.

Quis potis eſt dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majeſtate.....
Lucret. Lib. 6.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, Quai de Conty,
à la Croix d'or.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome premier.

CONSIDERATIONS PRELIMINAIRES.

PREMIERE CONSIDERATION. *Peut-on donner une notion préciſe du Goût.* Page j

IIe. CONSIDERATION. *Sur les preuves par leſquelles on prétend démontrer qu'il n'eſt pas poſſible de donner une notion préciſe du Goût.* viij

IIIe. CONSIDERATION. *Moyen certain de donner une notion préciſe du Goût.* xix

IVe. CONSIDERATION. *Preuves de la vérité du moyen que l'on propoſe pour donner une notion préciſe du Goût.* Page xxviij

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier. SECTION Iere. *Il faut remonter aux loix du Beau pour connoître les loix du Goût.* 1

SECTION II. *Des loix du Beau conſidéré dans ſes rapports avec le Goût.* 6

SECTION III. *Conſéquences tirées des uonſidérations des rapports du Beau avec le Goût.* 29

CHAP. II. *Origine du Goût.* 35

CHAP. III. *Cauſe du Goût.* 52

CHAP. IV. *Principe du Goût.* 73

CHAP. V. *Nature du Goût.* Pag. 101

LIVRE SECOND.

CHAPITRE Ier. *L'Invention.* 125

CHAP. II. *L'Imitation.* 147

CHAP. III. *L'Enthousiame.* 173

CHAP. IV. *Du Sublime considéré en général.* 195

CHAP. V. *Du Sublime considéré en particulier.* 205

CHAP. VI. *En quoi consiste l'action du Sublime.* 223

Fin de la Table des Chapitres du Tome premier.

CONSIDÉRATIONS
PRÉLIMINAIRES.

PREMIERE CONSIDÉRATION.

Peut-on donner une notion préciſe du Goût ?

Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat..... *Hor. de Art. Poët.*

Il n'eſt point de ſociété, dans laquelle on ne parle du Goût ; rien de plus commun que les converſations ſur ce ſujet : chacun alors s'empreſſe de dire ce qu'il en penſe ; mais à peine s'eſt-on arrêté à une propoſition pour en expliquer l'idée, que la contradiction ſuit immédiatement l'aſſertion. Bien-tôt l'intérêt & la chaleur font

diſparoître le ſang froid; attaques, défenſes, réponſes, reparties, vivacité lumineuſe de part & d'autre, tout promet aux ſpectateurs la connoiſſance du Goût : il ſemble que du choc animé & opiniâtre des opinions, doive n'aître enfin la lumiére que l'on attend. On la déſire, on croit la voir, elle échappe cependant, & l'idée du Goût demeure couverte des nuages dont on avoit cru la dégager.

Cette queſtion ſi anciennement & ſi univerſellement agitée, en quoi conſiſte le Goût qui créé, qui juge, & qui admire les chefs-d'œuvres du vrai & du Beau, dans les Arts, dans les Sciences, & dans les productions de la nature, fait l'objet de cet ouvrage. Heureux ſi l'on peut jetter ſur

elle la lumiére dont on la croit ſuſceptible.

Mais n'a-t-on pas ſoutenu, long-temps, que l'on ne pouvoit déterminer la véritable idée du Goût; vingt ſiécles n'ont-ils pas prononcé que le ſentiment qu'il excite, eſt auſſi certain que l'impoſſibilité de le définir? Comment donc en donner une notion préciſe? Comment en marquer la nature? Voilà les objections: mais, avant que d'y répondre en détail, peut-on penſer que ce qui affecte ſi vivement tous les hommes, ſoit un myſtére impénétrable pour eux? Cela paroît-il dans l'ordre?

Ces objections quoiqu'il en ſoit, attaquant immédiatement le plan de ces conſidérations, il a paru indiſpenſable de les combattre avant que

d'entrer en matiére. Inventées par la fineſſe de l'eſprit, adoptées par les partiſans les plus éclairés du Goût; elles ſont devenues un préjugé univerſel, à qui la ſucceſſion des temps a donné la force de la vérité; & qui ne ſçait qu'une opinion conſacrée par la voix des ſiécles, & le ſuffrage des plus grands génies, eſt ce qu'il y a de plus difficile a détruire? Mais ſi cette opinion eſt purement imaginaire, ſi elle n'a de réel que l'apparence, ne ſeroit-on pas coupable non ſeulement de foibleſſe, mais de mauvaiſe foi, en balançant à le démontrer, ſi cela peut ſe faire?

Remontons à la ſource; beaucoup d'auteurs ingénieux ont fait enviſager le Goût comme un terme vague, plus propre à donner une notion confuſe

de ce qu'on lui fait ſignifier, qu'à en déterminer la juſte idée; c'eſt ainſi que l'on a penſé & parlé pendant une ſuite innombrable d'années.

La défiance du Préjugé eſt le guide du ſage; il n'en eſt point qui ſoit plus contraire au progrès des ſciences que la ſuperſtition qui croit honorer l'antiquité en ſoutenant qu'elle a fait toutes les découvertes poſſibles. La connoiſſance ſpéculative du Goût lui ayant échappé, on dit tout de ſuite, comment un moderne a-t-il l'orgueil d'y aſpirer? Cette foule de génies que l'on compte parmi les anciens, n'auroit-elle pas percé les ſombres profondeurs de ce myſtére, ſi elles avoient pû l'être? Quelle vanité de ſe flatter d'un avantage, dont tant d'autres ſe ſeroient fait un honneu

immortel, s'il eût été poſſible de l'acquérir ! Cet honneur ſi précieux, ſeroit-il réſervé à notre ſiécle ?

C'eſt ainſi que l'on parle généralement avant la découverte ; tout dégoute, éloigne, rebute ; cette découverte ſe fait-elle ? On s'étonne qu'elle ne ſe ſoit pas préſentée aux génies ſcrutateurs du Beau, qui l'ont cherchée avec des travaux ſi pénibles. Cela paroît ſi facile & ſi ſimple ; chacun en convient alors ; & malgré cet aveu général, on conſerve encore ce Préjugé deſpotique à l'égard de ce qui reſte à découvrir.

Pourquoi le Goût a-t-il paſſé longtemps & paſſe-t-il encore pour être inexplicable ? Ne cherchons point d'autre principe de cette opinion que le Préjugé. Le jugement des hommes

en a imposé aux hommes; autorité également frivole & dangereuse; il est trop démontré que le crédit des opinions a établi plus d'erreurs que de vérités, pour que l'on s'arrête à le prouver. Qui auroit osé avancer il y a quelques années que la Terre, au lieu d'avoir une forme exactement ronde, s'applatit par les deux Pôles, eût été traité de blasphémateur par les Physiciens. C'est cependant aujourd'hui une vérité reçue.

IIe. CONSIDÉRATION.

Sur les preuves par leſquelles on prétend démontrer qu'il n'eſt pas poſſible de donner une notion préciſe du Goût.

Incidit in ſcyllam, cupiens vitare charibdim.
Hor. de Art. Poët.

APRE'S avoir prononcé que le Goût n'eſt qu'un terme vague, on a voulu le prouver; on a dit: il ſe connoît par le ſentiment; mais on ne ſçauroit le rendre par aucun terme qui en donne une connoiſſance exacte.

On a ajoûté que cette faculté n'eſt pas la ſeule qui ſoit de cette nature, & qu'il en eſt de même de pluſieurs autres choſes qui ont des propriétés extraordinaires. Une Mer immenſe li-

vrée à la fureur des flots fournit une de ces objections ; comment pourroit-on en donner la peinture ? L'ame affrayée recule à cette image. On prend une autre objection dans la Beauté, & l'on ſoutient que l'on ne ſçauroit donner des régles certaines pour en juger. Son effet eſt ſenſible ; mais a-t-il jamais été rien de plus inexprimable que ſon eſſence ? Qui peut faire l'analyſe de tout ce qui compoſe l'action, l'attrait & l'empire de la Beauté ? Réſulte-t-elle uniquement de l'aſſemblage de ſes parties ? Subſiſte-t-elle indépendamment de cet aſſemblage dans ces parties iſolées & décompoſées ? On en goute le ſpectacle avec tant de délices, que l'on ſeroit fâché d'entreprendre de la peindre, dans la perſuaſion où l'on eſt que

l'Art n'a point encore trouvé d'expreſſion pour une infinité de ſentiments. Peut-être même eſtimeroit-on moins cette heureuſe impreſſion ſi l'on pouvoit la rendre avec moins de difficulté.

Entre pluſieurs objections ſur leſquelles s'appuyent les antagoniſtes de la connoiſſance du Goût, on s'arrête à celles que l'on vient d'expoſer, parce qu'elles paroiſſent les plus fortes. Si l'on prouve que l'on peut donner une image vive & frappante d'une Mer agitée de tempêtes; ſi l'on fait voir avec évidence, que l'Art peut pénétrer le ſecret de la Beauté, il en réſultera certainement qu'il n'eſt pas impoſſible de porter un regard fixe & aſſuré juſques ſur le ſanctuaire du Goût, puiſque l'on avance que cette

impoſſibilité eſt la même.

L'opinion générale eſt pour le ſentiment contraire, on ne veut pas en diſconvenir ; en ſuppoſant même qu'elle ne ſoit pas juſte, elle annonce dans ſes ſectateurs une idée ſi ſublime du Goût, que l'on croit pouvoir préſumer qu'ils la verroient détruire avec autant de plaiſir qu'ils l'ont vû s'établir. Ce n'eſt que par le ſentiment d'une eſtime auſſi parfaite que l'on veut déchirer le voile dont leur reſpect couvre le Goût.

Nous avons dit qu'il n'eſt pas impoſſible de pénétrer dans le ſecret de l'eſſence de la Beauté. Que l'on parcoure les chefs-d'œuvres du Titien, de Raphaël, du Correge, de le Brun, de Rubens, du Pouſſin, ſi l'on n'avoit pas d'idée de la Beauté, les tableaux de

ces grands maîtres, n'en auroient-ils pasenrichi l'humanité? La majeſté de Junon, la dignité de Minerve, la fierté de Pallas, la jeuneſſe d'Hébé, les graces de Vénus, voilà les différentes eſpéces de Beauté. Il eſt conſtant que l'on en reconnoît le caractére dans les ouvrages de ces célébres artiſtes; le charme qu'ils excitent eſt ſi vif & ſi rapide, qu'il paſſe dans un inſtant, des ſens au cœur, & que la réflexion eſt plus fâchée encore que ſurpriſe de ne trouver que l'image où elle déſireroit voir la réalité. Combien de fois Pigmalion a-t-il trouvé des imitateurs de ſon égarement? Tel curieux ne donneroit-il pas en offrande aux Dieux, la moitié d'un cabinet ſans prix, pour en obtenir la faveur qui fut accordée à cet heureux artiſte, à qui

le Ciel accorda la grace d'animer le marbre qu'il adoroit ?

D'où naît ce charme tout puiſſant qui nous ravit ? De la vérité de l'imitation ; il faut que l'on en convienne, parce qu'il n'eſt pas poſſible de faire autrement : or peut-on rendre avec cette vérité parlante ce que l'on ne connoît pas ? C'eſt cependant la Beauté, & la plus éclatante dans tous les genres, que ces grands maîtres ont repréſentée ſi parfaitement qu'il ne manque à leur expreſſion que ce que l'Art ne ſçauroit leur donner, l'ame réelle.

Il faut donc que ces ſçavants imitateurs ayent connu l'eſſence de la Beauté ; puiſque le mélange & l'aſſortiment des couleurs la fait naître à leur gré ſous leurs pinceaux. Il faut

donc qu'ils l'ayent connuë bien parfaitement dans le dégré le plus fort de ſes charmes, puiſqu'au raviſſement intime qu'ils excitent, il ſuccéde toujours un regret ſenſible de ne voir qu'une imitation de la nature, lorſque l'on eſt affecté auſſi vivement que par l'original même.

Peut-on avancer après cela, peut-on ſoutenir que la Beauté ne ſe connoît pas par une notion préciſe, lorſque tant de merveilles de l'Art la montrent d'une maniére ſi ſenſible? N'eſt-ce pas uniquement la Beauté dans toute ſon étendue, & la ſeule Beauté qu'elles repréſentent? Voilà les régles auſtéres de la définition.

La réponſe que la Peinture a faite à l'objection priſe de la Beauté, la Peinture peut encore la faire à l'ob-

jection que l'on emprunte du ſpectacle d'une Mer irritée. Que l'on conſidére les tempêtes des grands Peintres; jettons les yeux ſur ce Ciel obſcurci de nuages, ne recevant de lumiére que par les éclairs qui précédent la foudre; ſur cette action impétueuſe des vents déchaînés qui entraîne le vaiſſeau contre les écueils, où il ſe briſe. Qu'on le ſuive dans cette agitation terrible, élevé juſqu'aux nuës par le ſoulévement des flots, & précipité dans l'inſtant même par la rapidité de leur chute dans la profondeur de leurs abyſmes. Que l'on parcoure d'un regard aſſûré, ſi l'on en a la force, ces voiles dechirées & tombant par lambeaux, ces cordages briſés & inutiles, ces mats flottans, ces hommes conſternés, ſtupides d'ef-

froi, expirants, ou cherchant à éviter la mort qu'ils voyent ſous eux, ſur leurs têtes, dans tous les objets qui les environnent.

D'où naît le patétique & l'horreur de cette expreſſion ? Que l'on me pardonne de le répéter ; peut-on rendre ſi ſenſiblement ce que l'on ne connoît pas ? Ne doit-on pas conclure au contraire, qu'un objet ne peut être ſi parfaitement repréſenté, ſans être parfaitement connu ?

On n'ignore pas l'adreſſe de l'orgueil, caractériſé par l'opiniâtreté, avec laquelle l'homme d'eſprit élude la conviction. On ſçait avec quelle conſtance il objecte des moyens qu'il donne pour infaillibles, ſçachant très-bien qu'ils ne prouvent rien. Ce n'eſt pas auſſi l'amour propre, ſuperbe & entêté,

entêté, que l'on veut désabuser. On ne parle qu'à celui, qui détaché de ses opinions pour ne s'attacher qu'à la vérité, est prêt à convenir de bonne-foi, qu'il prenoit l'erreur pour elle, & le préjugé pour la certitude. Mais ce désintéressement pour sa façon de penser suppose tant de force de jugement, qu'il n'est pas étonnant de le rencontrer rarement. On ne doit opposer à ceux qui tiennent une conduite contraire, qu'une fermeté aussi courageuse à prouver la vérité qu'ils contestent ; ils ont voulu pénétrer dans la connoissance intime du Goût ; ils ont échoué contre des écueils qui ne leur ont pas permis d'y parvenir. Ils ont conclu, du peu de succès de leurs travaux, qu'il étoit impossible de voir clair dans une matiére dont

ils n'ont pû dissiper les ténébres. Ils n'ont fait que changer d'écueil & donner dans Scylla en voulant éviter Charibde.

IIIe. CONSIDÉRATION.

Moyen certain de donner une notion préciſe du Goût.

Quorum operum cauſas nulla ratione videre
Poſſunt, hæc fieri divino numine rentur.
Lucr. Lib. 6.

ON n'a point connu avec préciſion ce que c'eſt que le Goût ; il eſt bien ſingulier que ſur ce défaut de lumiére ont ait décidé que l'on ne pouvoit le connoître. L'arrêt une fois porté, l'orgueil qui l'a rendu, n'a point été embarraſſé pour le motiver. Il a rejetté ſur l'intention de la nature & ſur la volonté du Créateur le myſtére qu'il ne pouvoit percer.

Les partiſans de cette opinion ré-

pétent ſans ceſſe : N'a-t-on pas toujours dit, & ne dira-t-on pas toujours, c'eſt ſelon les goûts, chacun à ſon goût.

Que l'on ſoit de bonne-foi, ne conviendra-t-on pas que cette objection éternelle n'eſt qu'un retranchement de l'amour propre, lorſqu'il ne reſte plus aucun moyen de défenſe à ſon opiniâtreté ſur quelque queſtion de goût : mais eſt-on en ſûreté dans ce retranchement? Peut-on même ſe flatter que c'en ſoit un? Que ſignifie-t-elle, ſinon, qu'il eſt un Goût univerſel, dont chacun fait des uſages différens, ſuivant l'attrait par lequel il ſe détermine? Peut-on imaginer qu'il s'en ſuive de cette façon de penſer, que les beautés du Goût ſoient de fantaiſie, d'opinion, d'idée, de conven-

tion, & que chacun puiſſe porter ſur elles tel jugement que bon lui ſemblera. Cette interprétation eſt auſſi éloignée de la vérité, que l'embouchure d'un grand fleuve l'eſt de ſa ſource.

Tout ſentiment inſpiré par le Goût, eſt un effet du Beau. Or il n'eſt point de beau qui n'ait ſes loix fixes, invariables, éternelles. Leur exiſtence n'avoit pas beſoin de celle des hommes; quand il n'en auroit jamais été un ſeul dans l'univers, une belle forêt, un bocage agréable, un ruiſſeau, la mer, un beau jour, une belle nuit, tout cela n'auroit-il pas ſa beauté; que l'on ſuppoſe que des milliers d'hommes, qui n'auroient aucune connoiſſance de notre planette, y fuſſent tranſportés tout à coup; chacune des

beautés dont on vient de parler, n'auroit-elle pas ſes admirateurs, qui s'y attacheroient & les contempleroient avec délices par préférence aux autres.

Gardons nous de conclure de la diverſité de ces impreſſions, que le Goût eſt libre, ou qu'il ne ſçauroit être défini. C'eſt comme ſi l'on diſoit, qu'il eſt impoſſible de donner l'idée d'une couleur compoſée du mélange de pluſieurs couleurs; eſt-il rien de plus facile que de faire l'analyſe des couleurs primitives ou ſubordonnées dont elle ſe forme. Que l'on prenne la peine de décompoſer, pour ainſi dire, chaque eſpéce de Goût, on trouvera la raiſon eſſentielle de ſa différence avec celui qui lui paroît le plus oppoſé.

Après avoir lû tous les ouvrages ſur

le Goût, il m'eſt reſté encore une multitude de doutes dans l'eſprit. Je cherchois la lumiére, & je ne l'ai point trouvée. La plûpart de ceux qui ont écrit ſur le Goût, ont cru que pour le faire connoître il ſuffiſoit de le définir, & toutes leurs définitions, comme on le verra dans la ſuite, ſont, ſinon contraires, au moins très-différentes.

Il m'a paru que cette oppoſition ou cette diverſité d'opinions, ſuppoſoit au moins un peu trop de facilité à les adopter, puiſque ce qui eſt eſſentiellement de telle nature ne ſçauroit être d'une autre.

Une application conſtante à réfléchir ſur cette variété de ſentiments en fait découvrir la ſource. Il ſemble qu'il n'eſt pas poſſible d'en marquer d'autre que le vague imaginaire, dans le-

quel on a prétendu renfermer l'idée du Goût. La confuſion dont on l'enveloppe ne ſçauroit venir d'aucun autre principe. On a beaucoup écrit ſur le Goût; mais toujours en partant de ce point d'obſcurité; & tout ce que l'on a dit, n'a ſervi qu'à en embarraſſer & à en compliquer la connoiſſance.

Simplifier les Arts & les Sciences, les reprendre par ordre à leur racine, & remonter à leurs principes, voilà la plus ſûre méthode de les étudier & de les enſeigner. Ce n'eſt que par ce moyen que l'eſprit peut atteindre au beau & au vrai dans tous les genres.

Il faut pour éclaircir une matiére obſcure, commencer par établir ſon eſſence, la quantité, la qualité des parties qui la compoſent, & la diſtinc-

tion réelle qui ſe trouve entre ces parties. Par cette ſuite de diſtinctions, on arrive à la connoiſſance d'un tout purement ſpirituel. On n'a point été conduit par ce fil, le ſeul capable de guider l'eſprit dans le l'abirinte des ſpéculations; on s'eſt égaré, & ſi l'on n'a pas tourné le dos à la vérité, du moins on s'en eſt ſouvent plus éloigné que l'on ne s'en eſt approché.

Il m'a paru que le moyen le plus ſûr pour écarter les nuages ſous leſquels le Goût eſt caché, étoit de remonter à ſes principes, & d'en faire voir les effets. Après avoir long-tems cherché ces principes, j'ai cru les découvrir. Depuis ce jour de lumiére, l'ordre développant mes idées, cet ouvrage s'eſt formé naturellement. Chaque partie du Goût, ou premiére,

ou liée avec une autre, ou dépendante comme particuliére d'une plus générale s'eſt rangée d'elle-même à ſa place.

Il eſt dans l'idée du Goût une marche qu'il faut ſuivre; la premiére en fait naître une ſeconde, & une autre naît à ſon tour de celle-ci. Elles ont toutes une ſucceſſion naturelle; une diſtinction réelle les ſépare; il exiſte entre ces parties toutes diſtinctes les unes des autres, un enchaînement qui les unit: voilà ce qu'il faut rendre ſi ſenſible, que le lecteur s'étonne que cela n'ait pas encore été fait.

De cette méthode ſimple & facile naît le développement des différentes parties qui entrent dans l'eſſence & dans la nature du Goût : qu'on les mette chacune dans leur vrai point

de vûe, après les avoir rangées chacune à leur place, cet ordre fera fuir les ténébres qui ne paroiſſent les environner, que parce que ces parties ſont déplacées & confondues.

Si les premiéres éclairent les ſecondes, celles-ci jetteront à leur tour ſur elles par leur ſuite naturelle, une nouvelle lumiére. C'eſt ainſi que l'enſemble du Goût, qu'elles contribuent toutes à former, deviendra par-là clair & ſenſible.

IVe. CONSIDÉRATION.

Preuve de la vérité du moyen que l'on propoſe pour donner une notion préciſe du Goût.

Tantùm ſeries junctùraque pollet.
Horat. de Art. Poët.

CE n'eſt pas ſur le Goût ſeul que l'eſprit humain a long-tems flotté dans la foibleſſe & l'incertitude des connoiſſances. L'art de ſe convaincre de la vérité de ſes jugemens, fut long-tems ignoré ; la ſcience de conformer toutes ſes actions à l'honnêteté, celle de conſidérer l'univers en Philoſophe, & de remonter par ces conſidérations juſqu'à l'Etre ſuprême, le fut également : effet inévitable de la diſperſion des premiers hommes

qui firent entr'eux le partage de l'univers. Ils furent moins occupés à penſer qu'à exiſter en ſureté, & c'étoit alors un grand ouvrage.

L'enfance pénible & humiliante de la raiſon diſparut enfin chez les Peuples qui n'étoient point éclairés de la lumiére de la Religion véritable. Ariſtote parut; il apprit à la Gréce à ſe connoître, à ſe conduire, & à adorer ſon Créateur. L'immenſité de ſon génie l'éleva au-deſſus des Sciences & des Arts; de ce point d'élévation, il les vit, les jugea & les diſpoſa. Il les regarda comme autant de grands fleuves, qui ayant la même ſource & la même embouchure, avoient auſſi chacun leurs cours, leur lit, & leurs rives particuliéres. Sa Logique apprit à raiſonner; ſa Morale à faire le bien;

ſa Phyſique à connoître l'univers, ſa Métaphyſique à prouver l'exiſtence d'un premier Etre qu'il adoroit avec Athènes ſa patrie, ſans le connoître.

Le Pyrrhoniſme qui ſe plaît à obſcurcir la clarté même, étoit bien à ſon aiſe avant ces découvertes : c'étoit certainement alors qu'il vouloit, & qu'il croyoit prouver que les hommes n'étoient pas nés pour recevoir la lumiére qui leur fut donnée. Un traité qui réduiſit l'Art de penſer, & de diriger toutes les opérations de l'eſprit à la vérité, ne devoit-il pas paſſer alors pour un Etre de raiſon? Ce génie unique qui ayant créé la plûpart des Sciences, les poſſédoit à un dégré auſſi éminent que les eſprits ſupérieurs, qui ne s'attachent qu'à une en particulier, oſa donner ce

traité. On le combattit, ſans doute; mais on le crut, parce qu'il ſçut forcer la malignité ou l'ignorance des doutes juſques dans leurs derniers aſiles.

Voilà la preuve de la vérité que nous propoſons pour obtenir enfin une notion préciſe du Goût. C'eſt le plus profond des Philoſophes qui a ouvert la route; mais chacun peut y entrer; réduire le Goût en la ſuivant, à des principes clairs & ſenſibles, entirer des conſéquences évidentes qui démontrent le rapport prochain ou éloigné qui ſe trouvent entre les uns & les autres, ne feroit-ce pas jetter ſur tout ce qui en eſt ſuſceptible un jour ſi utile, qu'il ſeroit beau même de ſuccomber ſous le poids d'une entrepriſe ſi avantageuſe.

Ariſtote ayant donné aux hommes le moyen de connoître ce que l'on ignoroit avant lui, le célébre Deſcartes leur a enſeigné celui de s'en ſervir. Voici comme il penſe qu'il faut procéder à la connoiſſance des choſes qui ſemblent vouloir nous échapper. Il veut que l'on diviſe chacune des difficultés, que l'on examine en autant de parties qu'il ſe peut, & qu'il eſt requis pour les réſoudre. Il veut encore que l'on conduiſe ſes penſées par ordre, en commençant par les objets les plus ſimples & les plus aiſés à connoître, pour remonter peu à peu juſqu'à la connoiſſance des plus compoſés.

La marche de l'eſprit humain dans les recherches de la vérité étoit préſenté à ce grand Créateur de la Philoſophie

loſophie moderne. Il l'a tranſmiſe à la poſtérité ; on déſire la ſuivre avec exactitude dans cet eſſai ; mais ſi l'on s'en écarte, ce ſera une preuve de plus qui convaincra, que l'on ne va pas comme l'on veut dans les chemins ouverts par les grands hommes.

Il ſuffit au reſte, pour juger de l'utilité de ce plan de jetter un coup d'œil ſur ſes premiéres diviſions.

Le Goût a ſes loix abſoluës, fixes & indépendantes de la volonté ainſi que de l'exiſtence des hommes; il faut le faire voir. Informe, à peine connoiſſable dans ſa naiſſance, il faut remonter à ſon origine ; il eſt tel que l'eſprit, la raiſon & le jugement entrant dans ſon eſſence, il eſt cependant quelque choſe de diſtingué des

uns & des autres : il faut donc expliquer ſa nature. Il affecte l'ame par un empire ſi abſolu, que l'on n'y réſiſte, que lorſque l'on n'a pas la force de s'y abandonner ; il faut donc fixer le principe qui lui donne une action ſi puiſſante. La confuſion dans laquelle on enveloppe le Goût lui étant auſſi étrangére qu'elle eſt propre au déſordre de nos idées, il faut donc fixer & déterminer ſon eſſence, par une définition claire qui lui convienne dans toutes ſes parties, & à lui ſeul. Sa variété, ſa délicateſſe, ſa perfection, ſont ſi étendues qu'à peine on les connoît, encore avec beaucoup de travail. Il faut donc remonter à leur cauſe.

Le Goût dépend d'une faculté ſujette aux erreurs & à l'ignorance par la nature de l'eſprit humain, qui eſt

très-fini ; n'eſt-il pas important de le conduire par les régles qui lui ſont propres, & de les établir invinciblement ? Ces régles quoique certaines, ne ſont pas univerſelles ; il a néceſſairement échappé à ceux qui les ont faites quelque eſpéce de Beau découvert depuis leur établiſſement. Il faut donc faire voir, qu'il eſt un Beau extraordinaire que le Goût ne doit pas juger par les régles ordinaires.

L'objet du Goût enfin, ſa vérité, ſa juſteſſe, ſa fineſſe, ſes rapports, ſes différences, ce qu'il crée, ce qu'il imite, ce qu'il compile, ce qui eſt en lui du reſſor du génie de l'eſprit de l'imagination, ſon feu, ſon enthouſiaſme, ſon ſublime, voilà autant de points ſur leſquels celui qui veut les connoître doit être ſatisfait.

Une infinité d'autres queſtions, ſubordonnées à celles qui ſe préſentent les premiéres, en naiſſent ſi naturellement, qu'elles y tiennent immédiatement; il faut donc jetter ſur elles le jour parfait qu'elles ne peuvent recevoir que de la communication de lumiére qu'elles ſe prêtent les unes aux autres.

Cet ordre ſimple & méthodique, eſt le ſeul moyen de parvenir à la vérité dans toutes les découvertes des Sciences & des Arts; tous les pas que ſon flambeau n'éclaire point, ne conduiſent qu'à l'ignorance, la confuſion, l'égarement. On ſe flatte qu'en le ſuivant avec exactitude, il eſt poſſible de tirer le Goût de l'eſpéce d'obſcurité dans laquelle il eſt plongé depuis long-temps.

La préciſion dans l'exécution de ce plan, n'eut peut-être pas été contraire à la clarté; mais comme cet ouvrage eſt moins fait pour des Philoſophes rigoureux, contents de ce qui eſt purement néceſſaire à l'intelligence des matiéres, que pour tous les amateurs des Sciences & des Arts; il a paru que cette préciſion auroit entraîné trop de ſéchereſſe. C'eſt par cette raiſon que l'on a employé la force des exemples dans toutes les occaſions où elle a paru utile; tirés des chefs-d'œuvres de ces génies créateurs, qu'il eſt auſſi facile de choiſir pour modéles, que rare de les imiter, ces grands traits ſerviront d'ornement à l'aridité des ſpéculations; ils embelliront en éclairciſſant, & leur charme ſe répandra juſques

ſur l'abſtraction de la Métaphyſique, peu faite pour des lecteurs qui ne veulent recevoir d'inſtruction que par la voye de l'amuſement.

Avec beaucoup de lecture, il eût été facile de choiſir ces exemples dans des morceaux généralement peu connus. L'on a ſouvent préféré la ſatisfaction du lecteur à cette vanité littéraire.

» Plût au Ciel, diſoit Cicéron, (*) » en cherchant un modéle de l'Ora- » teur parfait, plût au Ciel que nous » puſſions le rencontrer parmi les » Orateurs Romains. Contents alors » de nos richeſſes, ce ſeroit pour nous » une gloire bien flatteuſe, de nous » paſſer de celles de l'Étranger.

(*) *Utinam in Latinis Oratoris ſimulacrum reperire poſſemus. Eſſet egregium non quærere externa domeſticis eſſe contentos.* Cic. Orat.

Adoptant cette façon de penſer, nous prendrons ſouvent nos preuves dans les Auteurs François les plus eſtimés ; plus les fragments du Beau cité, ſeront familiers, plus il ſera facile de juger de leur propre mérite & de la juſteſſe de la comparaiſon que l'on en fait. L'eſprit ne ſçauroit être trop à ſon aiſe pour porter un jugement ſain.

C'eſt encore pour augmenter cette facilité, qu'au lieu d'indiquer ſimplement les traits qui ſerviront de preuves, on les citera en entier, lorſque cela paroîtra néceſſaire. Le jugement, ſur quelque queſtion dont il s'agiſſe, eſt pénible & laborieux, lorſque la mémoire travaille autant que l'eſprit. L'expoſition du tableau même ne met-elle pas plus à portée de

prononcer ſur ſon mérite, que ſon indication ou ſon analyſe, toujours froide & inanimée? Le dernier moyen ſuffit peut-être à l'eprit ſupérieur, qui penſant en ſubſtance des objets dont il poſſéde la connoiſſance, parle avec la préciſion des Oracles. Mais combien l'Europe entiere produit-elle de génies dans l'eſpace d'un ſiécle. C'eſt peu d'en uſurper le titre pendant ſa vie; la poſtérité ſeule juge ſi on l'a mérité. N'eſt-il pas auſſi ordinaire de voir prodiguer ce titre magnifique, que rare d'en être digne? Ce n'eſt donc pas ſur l'étenduë, la profondeur & la ſagacité de ces hommes privilégiés, que l'on doit tracer le plan d'un ouvrage fait pour l'utilité générale.

Beaucoup d'ouvrages ont traité du Goût, ſous des titres différents.

Si l'on eſt ſurpris de rencontrer les mêmes matiéres dans celui-ci, on doit l'être également de trouver le même fonds dans la plus ancienne Hiſtoire de Henry IV. & dans la plus moderne. Les faits principaux ſont les mêmes dans l'une & dans l'autre. L'avantage de la derniére ſe borne à la publication de quelques anecdotes, à un ordre particulier de narration, à un plan plus vaſte qui expoſe mieux les différents objets que peut embraſſer le génie d'un des plus grands Souverains.

J'oſe eſpérer qu'en liſant ces Conſidérations on en trouvera le plan neuf, & dirigé peut être de maniére à être utile aux amateurs du Goût, en les occupant agréablement.

Elles traitent de matiéres dont

beaucoup d'autres ont parlé; ainſi l'on prie le lecteur de ne les pas juger par les reſſemblances du fonds, mais par la différence de l'exécution. Si elle eſt agréable & utile, on eſtimera un ouvrage que l'on aimera. C'eſt l'unique objet que ſe propoſe l'auteur.

L'ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Il faut remonter aux loix du Beau pour connoître les loix du Goût.

Quo carmine demùm
Clara tuæ poſſim prætendere lumina menti
Res quibus occultas penitùs conviſere poſſis.
Lucret. Lib. 1.

Assés d'autres ſont idolâtres d'un faux merveilleux que ſon obſcurité

ſeule leur fait reſpecter. Admirer ce qu'ils n'entendent pas, croire à une eſpéce de magie de la nature, qui ne leur apprend rien, voilà leur paſſion, ou plutôt leur foible. Ce fait eſt ſi conſtant que ſi l'objet de leur plus vive curioſité vient à être découvert, il perd tout ſon mérite à leurs yeux.

Oſons ſecouer ce Préjugé ſtérile, tyran des Arts & des Sciences, par lequel ils n'ont jamais été enrichis d'un rayon de lumiére. Ces conſidérations ſont une eſpéce de flambeau préſenté à l'eſprit pour le guider dans la recherche du ſecret du Goût; marchons avec aſſurance à ſa lueur, & ne croyons au myſtére, que lorſque nous ne pourrons plus douter que c'en ſoit un en effet.

Pour ne nous point égarer dans cette marche, remontons à l'objet du Goût, afin que ſa connoiſſance nous conduiſe à celle de l'effet qu'il produit ſur nous. Cet objet eſt le Beau ; c'eſt à lui, & à lui ſeul qu'aboutiſſent tous les travaux, toutes les peines & tous les plaiſirs du Goût. Leurs rapports ſont ſi intimes qu'il ſeroit très-difficile de fixer l'idée de l'un ſans expliquer celle de l'autre.

Il eſt donc indiſpenſable de remonter aux loix du Beau, pour faire voir clairement les rapports du Goût avec lui.

La proportion qui ſe trouve entre les ſens & leurs objets, eſt la même que celle que l'on voit entre la faculté de ſentir le Beau, qui eſt le Goût, & le pouvoir d'en exciter l'a-

mour qui réſide ſouverain dans le Beau.

Le ſens de l'oüie eſt affecté par le Beau muſical; il ſçait en eſtimer la force & la mélodie, parce que l'oreille eſt faite pour ſentir ſa perfection.

Le Beau optique enchante la vûe; parce que la hardieſſe & la régularité de ſon enſemble préſentent à ce ſens ce que l'eſprit & l'imagination peuvent offrir de plus fini dans ce genre.

Le Beau intellectuel qui fait l'objet du Goût dans les Arts, les Lettres & les Sciences, ce Beau dont l'attrait le détermine ſi abſolument qu'il le rend enthouſiaſte, lorſque l'eſprit ſçait, ou même croit ſçavoir le démêler des difficultés qui l'en-

veloppent, produit le même effet sur lui.

Telle a été la volonté du Créateur, principe éternel & immuable de tout le Beau. Telle est l'heureuse proportion qu'il a ordonnée entre l'objet qui excite le desir, & la faculté qui en reçoit l'impression. L'œil voit, l'oreille entend, le palais goûte; la docilité de ces organes à se soumettre à leurs fonctions feroit seule connoître que c'est un Dieu qui l'a ordonnée, si la nature entiére n'annonçoit pas son Créateur par une infinité d'autres voix.

SECTION II.

Des loix du Beau considéré dans ses rapports avec le Goût.

Denique sit quidvis simplex duntaxat & unum.
Horat. de Art. Poët.

PLATON s'explique ainsi sur le Beau. » Tout ce qui nous environne » nait, périt, flotte sans aucune sta- » bilité au gré des temps. Nous ne » voyons rien qui ne soit entraîné, » confondu, annéanti dans le tor- » rent de leur cours.

» Il n'en est pas ainsi de l'idée du » Beau. Eternelle, elle n'est point » engendrée avec nous; elle existe » indépendamment de nos concep- » tions. Elle est essentiellement ren-

» fermée

» fermée dans la raiſon. (*)

Cicéron développant cette penſée ſublime, ajoûte la lumiére à ſa beauté. » Ce que nous jugeons être » du dernier Beau nous enchante. » Cependant, continue-t-il, en ſup- » poſant même qu'il ſoit porté à ce » degré, nous ne pouvons imaginer » rien de ſi beau, que nous n'en con- » cevions un encore au-deſſus de lui. » Quel eſt-il? L'idée d'après laquelle » il ſe forme, ſur laquelle travaille » l'eſprit, comme un Peintre ſur ſon » modéle. Uniquement ſpirituelle, » ce n'eſt point de l'oüie, de la vûë » que nous la recevons. Elle ne re- » poſe que dans le fonds de notre

(*) *Has rerum formas appellat idæas Plato, eaſque gigni negat, & ait ſemper eſſe, ac ratione & intelligentiâ contineri. Cætera naſci, fluere, labi, nec diutiùs eſſe uno & eodem ſtatu.* Cicer. Orat.

» ame, & la seule pensée peut l'ap-
» percevoir.

» Il s'ensuit delà, ajoûte l'Ora-
» teur Philosophe, que nous pouvons
» avoir l'idée de quelque chose de
» plus parfait que les chefs-d'œuvres
» des Praxiteles & des Phidias. Ce
» ne fut certainement sur aucun ob-
» jet sensible, que se formérent les
» images admirables de Minerve &
» de Jupiter, qu'ils nous ont laissées;
» une espéce de Beau supérieur se
» présenta à leur imagination; ils
» l'envisagérent, la fixérent, toute
» leur attention s'y concentra, & l'u-
» nique ambition de leur Art fut
» d'en tracer la ressemblance. Ainsi,
» comme il est dans les Arts une
» imitation qui peint à l'esprit ce
» qui ne sçauroit frapper les yeux,

» il eſt de même un Beau en général, » que voit, que ſent notre ame, & » qui ne ſçauroit être mis à la portée » de nos ſens.

Il eſt un Beau éternel; rien n'eſt Beau que par ſa conformité avec lui, & les Arts & les Sciences n'aſpirent qu'à cette conformité : voilà ce qui réſulte du ſentiment de ces deux grands hommes.

L'ouvrage élégant & profond dont le Regne de Louis XV. a enrichi les Arts & les Sciences (*) a déchiré les voiles ſous leſquelles le Beau demeuroit caché depuis tant de ſiécles.

L'Auteur diſtingue trois eſpéces de Beau; Beau eſſentiel & indépendant de toute inſtitution, même di-

(*) Eſſai ſur le Beau, par le R. P. André, de la Compagnie de Jeſus.

vine. Beau naturel & indépendant de l'opinion des hommes; Beau d'inſtitution humaine & arbitraire juſqu'à un certain point.

Il fait enſuite une ſoudiviſion pour jetter plus de lumiére ſur ſon ſujet, & il diſtingue le Beau ſenſible du Beau intelligible. Le premier ſe borne aux ſens ; le ſecond ne regarde que l'eſprit. Les ſens conduits par la réflexion, prononcent ſur l'un ; l'eſprit pur éclairé par le flambeau de la raiſon, eſt l'eſtimateur de l'autre.

Pour juger du Beau eſſentiel, il faut le conſidérer ſortant des mains du Créateur, même avant l'exiſtence des hommes. Ce qui le conſtituera tel ſi eſſentiellement, que ſans lui il n'auroit point cette perfection, en ſera la premiére régle. Ces prin-

cipes ſont à cet ouvrage, ce que les fondements ſont à un édifice; il n'eſt queſtion que de leur ſolidité; tout ornement ſeroit ici auſſi ridicule que déplacé. Pourſuivons.

Il n'étoit point encore d'hommes, ſuivant la Religion, & la Terre étoit formée. Les Fleuves verſoient leurs eaux dans ce vaſte abyſme des Mers où ils ſe perdent généralement; les Cieux ſuſpendus ſur nos têtes y entraînoient dans un cours meſuré par l'Eternel, ces Aſtres magnifiques qui éclairent l'univers.

Quels prodiges, quels miracles de beautés dans tous les genres! Le Goût, né depuis avec l'homme, en a ſenti le prix ineſtimable par l'organe de la vûë, ſans doute. Mais l'œil qui le conſidére peut-il rien ajoûter à ce Beau?

S'il ne lui ajoûte en effet, s'il ne ſçauroit lui rien ajoûter, il eſt donc indépendant de toute inſtitution humaine. Le fait eſt ſi clair qu'il n'a pas beſoin de preuve.

En quoi conſiſte la Beauté de tant de merveilles dans l'ordre ſupérieur? Horace a répondu à cette queſtion; dans la ſimplicité, dans l'unité du ſujet & de l'exécution.

Cet homme ſublime qui conſacra ſon génie, ſes travaux & ſon éloquence au ſervice de l'Egliſe, Saint Auguſtin a dit la même choſe dans des termes différents, & notre Auteur admet ſon principe. Selon lui, l'unité conſtituë la forme & l'eſſence du Beau dans tous les genres.

Ainſi, le Beau eſſentiel dans les ouvrages du Créateur, dans les pro-

ductions de la nature, dans les chefs-d'œuvres de l'Art, eſt l'aſſemblage des plus grandes perfections, & dans le degré le plus éminent, ſi bien conçu, ſi bien exécuté, ſi bien lié dans toutes ſes parties, qu'elles ne faſſent qu'un enſemble, un tout exact, quoiqu'il entre dans ſa compoſition autant de parties que l'on voudra.

La perfection qui préſide aux ouvrages de l'Eternel, conſigne ce Beau à ſes côtés. De ce dépôt immenſe s'offrent ſans ceſſe à ſa magnificence les modéles des Beautés inimitables qui parent l'univers. Leurs choix fait tout l'art de l'Architecte immortel, qui le conſerve par ſa ſageſſe, comme il l'a créé par ſa puiſſance.

Pour juger ſainement de l'effet de la lumiére ſur la vûë, il faut connoî-

tre la nature de l'une & de l'autre. Il en eſt de même du Beau, par rapport au Goût ; il agit ſur lui comme les objets ſenſibles ſur les organes. L'eſprit ne ſçauroit faire un pas vers la connoiſſance du Beau, que ce pas ne lui ſerve de degré pour arriver à celle du Goût.

Commençons donc par la conſidération des loix du Beau ; Dieu ſeul peut en poſſéder les régles. » Il agit » ſelon ces régles, parce qu'il les con- » noît ; il les connoît, parce qu'il les » a faites, & il les a faites, parce » qu'elles ont du rapport avec ſa ſa- » geſſe & ſa puiſſance. (*)

La diſtance qui eſt entre la ſublimité de ces connoiſſances & celles de l'homme, eſt celle qui ſe trouve

(*) Eſprit des Loix, Liv. I. Chap. I.

entre le Créateur & la Créature. L'étude & l'expérience ont découvert quelques-unes de ces régles à l'eſprit humain ; mais il ne les a pas faites ; il les a ſeulement apperçuës à force de méditation, de travail & de comparaiſon, cauſes premiéres de tout ce qui eſt parvenu à notre connoiſſance, comme on le verra bien-tôt.

Si nous voulons prendre une idée du Goût, par rapport au Beau, n'arrêtons point nos regards ſur les merveilles du Créateur. Leur contemplation ne ſert qu'à convaincre le Sçavant le plus éclairé du néant de ſes connoiſſances. Bornons nous à un ſpectacle moins élevé pour expliquer la nature du Beau naturel.

Pour parvenir à le faire d'une maniére ſenſible, ſuppoſons, en ſuivant

toujours l'hypotèſe que nous avons faite, que l'homme ne ſoit pas encore né; plaçons un amas confus de chaumiéres, de mazures, de retraites de Sauvages d'un côté de la Riviere de Seine; plaçons de l'autre côté les deux aîles & les trois pavillons de Philibert de l'Orme, qui compoſent le milieu du Château des Thuilleries. Ne ſéparons pas de l'édifice le plus beau planiſfére d'Europe, orné des parterres & des plantations les plus agréables.

Que l'homme naiſſe alors? Qu'elle idée ſe préſentera à ſon eſprit lorſqu'il jettera les yeux ſur la rive où l'on ne voit qu'un aſſemblage groſſier de cabanes. Celle de l'irrégularité, du déſordre, de la diſproportion, & d'une variété choquante.

Lorſque l'homme dont on parle, en quittant les ouvrages informes de l'Art, qui auront frappé ſes premiers regards, les portera ſur l'édifice gracieux, élégant & majeſtueux, que l'on ſuppoſe border l'autre rive de la Seine, quel effet ne produira pas ſur lui ce ſpectacle? La régularité, l'ordre, la proportion dans toutes les parties qu'il préſente, ne le jetteront-ils pas dans une eſpéce de raviſſement? A quelle autre cauſe pourroit-on l'attribuer qu'à cette diſpoſition, cette ſymettrie, cette perfection Géométrique, dont il ne dépend pas plus de Dieu de changer l'effet que de faire que trois & deux ſoyent un, ou qu'un triangle ſoit un cercle. Voilà l'effet du Beau naturel ; il réunit tous les Goûts, parce que l'homme

qui en a le moins, naît avec cette Géométrie naturelle qui lui fait aimer la régularité & la proportion. L'ordre éternel & immuable du Créateur, imité par la Créature : Voilà le fondement ſur lequel ce Goût eſt établi. L'accord dans les parties, la variété dans les ornements, l'unité dans le tout : voilà ce qui emporte le ſuffrage du Goût, auſſi certainement que l'Onde pure d'une Fontaine détermine un Cerf épuiſé de fatigue à s'y déſaltérer.

C'eſt ſur ces régles que cette faculté de l'ame eſtimatrice du Beau, juge de ſa perfection. Quand l'expérience de tous les ſiécles n'auroit pas confirmé ce principe, les ouvrages de l'Eternel n'auroient-ils pas prononcé ſur ſa vérité? Et qui oſeroit appeller de cette autorité?

Je ſens ici plus que jamais la juſteſſe de la façon de penſer de cet homme aimable, de ce bel eſprit, de ce génie qui répandoit les graces, l'intérêt & l'enjouement ſur les queſtion les plus abſtraites. (*) » Il étoit » perſuadé qu'il n'y a pas juſqu'aux » vérités, à qui l'agrément ne ſoit néceſſaire, & que celles qui ſe préſentent à l'eſprit d'une maniére » riante, ſont toujours certaines d'en » être bien reçûës » Content de voir de loin ſes talents, à qui eſt-il permis non pas de les imiter, mais de leur rendre le tribut d'admiration qu'ils méritent? Appartient-il même à tout le monde de le louer? Je pourſuis en regrettant qu'il n'ait pas traité

(*) M. de Fontenelles dans ſes Mondes, premier ſoir.

à fonds une matiére ſi importante.

Il s'enſuit de ce que nous venons d'expoſer que le Beau naturel dépend de l'inſtitution du Créateur, & qu'il eſt indépendant de nos goûts & de nos opinions. Il réſulte de la pratique des régles du Beau eſſentiel & de celles de l'Art. L'ordre, la proportion & la ſymétrie forment ſon unité parfaite. Mais dans la recherche de tout le Beau naturel, l'Artiſte eſt libre ſur le choix des régles. Dans l'Architecture, il eſt indifférent qu'il préfére le Dorique, le Toſcan, ou le Corinthien; pourvû qu'il arrive au Beau, il importe peu par quel chemin. Il en eſt de même pour la Poëſie. Sophocle traitant un ſujet tragique; Térence conſacrant ſon talent à la Comédie; Homère chantant la co-

lère, les combats, les emportements, la gloire d'Achille ; tous ces modéles de leur Art peuvent arriver au Beau chacun par le moyen qu'il a choisi. Mais maîtres du choix, ils ne l'ont jamais été de s'éloigner du Beau. C'est là le premier objet, & lorsqu'il est rempli, il ne dépend plus du Goût de leur refuser la palme qu'ils ont méritée. Qu'un juge incapable avance que leurs ouvrages sont des jeux d'esprit, des miséres, des puérilités. Le refus de son suffrage ne tourne que contre lui, & lorsque les pinceaux de ces grands Maîtres ont donné le tableau qu'ils avoient promis, ils n'ont plus reconnu dès-lors qu'un tribunal capable de les juger, celui des régles de la vérité de l'imitation, & de l'ex-

preſſion de la nature, dans toutes les parties, qu'ils ont traitées.

Il eſt une troiſiéme eſpéce de Beau, celle du Beau arbitraire, factice, artificiel, plus libre que tous les autres, mais toujours dépendant, malgré les erreurs de preſque toutes les Nations, des loix éternelles, & de celles que l'Art a établies d'après elles.

Conduit par un ſyſtême particulier, & ſur un plan différent des autres eſpéces, l'eſprit le hazarde en tremblant, & ſa crainte dans ces hardieſſes, eſt égale à ſon eſpérance. Mais le caprice de la Nation adopte ces hardieſſes, il ſe forme de cette adoption un préjugé en leur faveur. S'il ſe ſoutient, chaque jour lui donne la force de l'uſage; & l'habitude d'un

égaremen

égarement consacré, non-seulement le place à côté du Beau, mais le propose pour modéle.

Ce Beau, le plus libre de tous dans le choix du sujet, peut tenter d'ouvrir une carriére nouvelle, soit en la découvrant, soit en ajoutant aux découvertes connuës; semblable aux Tyrans qui foulent aux pieds toutes sortes de loix, il n'en connoît, comme eux, qu'une seule; le succès. Mais quelque triomphant que soit ce morceau sur le goût & le génie du peuple entraîné par le torrent, il change de nature, ou plutôt il reprend la sienne chez un peuple dégagé de préjugés.

Que les Beautés d'une infinité d'ouvrages de Londres, surtout celles de son Théâtre, qui étant incon-

ſéquentes, déplacées à contre-ſens, paſſent la Mer, ce ne ſont plus que des témérités ridicules. Le François ſi intimement lié avec tous les peuples de la Terre, & avec l'Anglois ſurtout, par le nœud étroit de l'amour des Sciences, ne portera jamais la complaiſance avec laquelle il eſt né, juſqu'à recevoir, non pas pour régle, mais pour conforme à la régle, ce qui ne doit l'apparence d'un mérite chimérique qu'à l'autorité d'un préjugé nationnal.

L'Anglois ſe ſouléve avec autant de conſtance & de fermeté contre le goût François, ſurtout pour le Beau arbitraire. Il trouve notre génie enchaîné par la timidité, eſclave de l'auſtérité de la ſageſſe, retréci par notre amour pour l'ordre & la régu-

larité, dont il nous croit plus idolâtres qu'adorateurs éclairés, par les bornes étroites dans lesquelles nous renfermons le Beau, & qu'il assure que le préjugé seul nous empêche de franchir. Le plus grand nombre des Beautés propres à notre Nation, lui paroissent foibles, contraintes, manquées. Peut-être ces reproches sont ils aussi fondés que ceux qu'il essuye de la part de la France.

De cette diversité d'opinions sur le même morceau, approuvé par les uns & condamné par les autres, est née cette erreur si ancienne & trop générale, qui veut persuader que le Goût est une chose de préjugé, de caprice, d'éducation, de mode, d'habitude.

Des défauts rachetés heureusement

par l'Art des grands Maîtres, ont été transformés en Beautés, par les ſuffrages qu'ils ont eu l'adreſſe de ſurprendre. On s'accorde avec leurs partiſans ſur le Beau réel des ouvrages où ſe rencontrent ces défauts. Mais il eſt impoſſible de convenir avec eux qu'un défaut placé à côté d'une Beauté ne ſoit pas un défaut. Lorſque les régles ont décidé, & c'eſt leur autorité ſeule qui peut le faire, leur jugement eſt ſans appel.

C'eſt avec ce compas que le génie même doit être meſuré, comme l'égalité de la diſtance du cercle à ſa circonférence eſt meſurée par le compas du Géomêtre. Ainſi le Beau arbitraire, dont nous parlerons dans la ſuite de cet ouvrage, n'eſt nullement une choſe d'opinion. Que l'on con-

ſulte les Nations libres de préjugés ſur ce qui en porte le nom, ſans le mériter, on trouvera le nombre de ſes Cenſeurs fort au-deſſus de celui de ſes Apologiſtes.

Il n'eſt donc aucune eſpéce de Beau que l'on ne puiſſe eſtimer à ſa juſte valeur, & cela par une eſpéce de démonſtration. Cela étant, ce qui a le plus de reſſemblance avec lui, ce qui en offre en effet quelques traits, ayant des différences beaucoup plus conſidérables, n'eſt point réellement ce Beau. Il eſt auſſi facile de faire l'analyſe de ces différences que des reſſemblances. Que décide le Goût, tant de fois reproché à l'Italie pour les jeux de mots; celui de l'Eſpagnol pour les penſées giganteſques exprimées avec la plus grande

enflure, celui de l'Angletetre pour le mêlange monſtrueux du comique ridicule & bas, par lequel elle coupe l'intérêt héroïque de l'action la plus élevée? L'égarement de ces Nations dans le Beau de caprice. Il eſt ſi évident qu'à peine eſt-il expatrié, il perd auſſi-tôt ce nom dont on le dépouille avec juſtice. En un mot, le Beau arbitraire & celui de tous qui l'eſt le plus, a une nature, une eſſence, des régles. Il eſt donc facile à celui qui les connoît de faire voir les raiſons où le nom de Beau qu'on lui donne eſt un titre réel, & celles où il n'eſt qu'une uſurpation.

SECTION III.

Conſéquences tirées des conſidérations des rapports du Beau avec le Goût.

Jam ne vides igitur, magni, primordia rerum
Referre, in quali ſint ordine quæque locata,
Et commixta, quibus dent motum accipiantque.
Lucret. Lib. 2.

LA néceſſité d'établir & d'expliquer les rapports dont on vient de parler, devient ſenſible à chaque pas que nous faiſons dans l'établiſſement des principes. On voit combien il eſt important d'y remonter, combien la communication de la lumiére qu'ils ſe donnent mutuellement, lorſque l'ordre les arrange, doit contribuer au développement du Goût. L'abſtraction de la Métaphyſique auſſi

aride que claire peut dégouter; par bonheur on ne la rencontrera que dans ces premiers Chapitres. N'eſt-il pas des ſéjours enchantés, où l'on n'arrive que par des chemins difficiles & pénibles? Tout s'oublie lorſque l'on a le plaiſir de jouir de leur Beauté. Il en eſt de même des moyens que l'on employe pour faire ſentir la liaiſon qui ſe trouve entre le Goût & la Beau.

Tout le Beau étant renfermé dans la diviſion que l'on en a faite, l'eſprit humain ayant d'ailleurs une faculté analogue à chaque eſpéce de Beau, on peut donc tirer des principes établis, ces conſéquences directes & naturelles; il eſt un Beau eſſentiel; il eſt donc auſſi un Goût eſſentiel; il eſt un Beau naturel; il eſt donc un Goût

naturel; il eſt enfin un Goût arbitraire, parce qu'il eſt un Beau arbitraire comme lui.

Le Goût eſſentiel eſt celui qui réunit tous les ſuffrages, parce que tous les hommes naiſſent avec lui, & qu'il les fixe invinciblement; tel eſt le Goût de la belle nature dont le ſpectacle charme par tout l'univers tous ceux qui en contemplent les merveilles.

Ce Goût qui nous ſaiſit ſi vivement qu'il eſt impoſſible que nous nous refuſions à ſon impreſſion, lorſque nous rencontrons la réunion des régles éternelles du Beau, avec la pratique de celles que les Sçavants ont conſacrées, eſt le Goût naturel; c'eſt lui qui ſent le plaiſir cauſé par un édifice d'un deſſein hardi, mais

élégant & régulier; c'eſt lui qui eſtime le mérite d'un ouvrage d'eſprit, de ſentiment, d'imagination, conduit avec tout l'art dont il eſt ſuſceptible.

Enfin le Goût arbitraire eſt celui qui juge les Beautés de ſon genre; c'eſt un Goût factice que l'exemple commence, que l'habitude confirme, & que le préjugé formé de l'un & de l'autre, grave ſi profondément dans l'ame qu'il a preſqu'autant de force que les deux autres, quoiqu'il dût en avoir beaucoup moins.

Tel eſt l'empire des cauſes dont ſe forme ce Goût, qu'il n'eſt point de Nation qui n'en ait un. Il ſe trouve même chez celles, qui de l'aveu de tous les peuples de la Terre, poſſé-

dent au plus haut degré le Goût eſſentiel & le Goût naturel.

C'eſt ce Goût, comme on vient de le remarquer, qui rend ſi chéres à l'Italie les bagatelles brillantes qui ne conſiſtent que dans l'Epigramme & le jeu de mots. C'eſt lui qui fait aimer à l'Eſpagnol le faux merveilleux des penſées bourſoufflées rendues par des expreſſions ampoullées. C'eſt le même Goût enfin qui réunit ſur le Théâtre de Londres, dans la même Piéce, dans le même Acte, dans la même Scéne quelquefois, le Tragique le plus élevé, & le Comique le plus rampant & le plus déplacé.

C'eſt au Lecteur à juger ſi ces diviſions jettent déja quelque lumiére ſur le Goût. Parcourons maintenant

les parties essentielles, les parties accidentelles dont est composé le Goût, sa cause, ses principes, ses effets, ce qui y tient, ce qui en dépend. Ici, l'ancien & le moderne vont consoler de l'aridité du raisonnement, par la Beauté des morceaux qui serviront de preuves; mais avant que de songer à orner l'édifice, ne doit-on pas donner toute son attention à la solidité des fondements?

CHAPITRE II.

Origine du Goût.

Ante Jovem, nulli ſubigebant arva coloni;
Tùm variæ venere artes; labor omnia vincit
Improbus & duris urgens in rebus egeſtas.
Virg. Lib. I. Georg.

IL ne faut pas juger du Goût dans ſa naiſſance par celui des Régnes d'Auguſte & de Louis XIV. Il en eſt auſſi différent que la Baſilique de Saint Pierre de Rome l'eſt de la plus vile cabane de Bucheron.

L'âge du monde étoit de vingt ſiécles, & les hommes ne ſe gouvernoient encore que par la raiſon naturelle & la tradition de leurs ancêtres.

Chaque famille alors étoit bien plus occupée à ſonger à ſa ſureté & à

ſes beſoins qu'aux Arts & aux Sciences. On ſe mit d'abord à l'abri des injures de l'air ſous des toits ruſtiques : on ſongea à apprivoiſer des Animaux utiles à la vie & à la culture des Terres.

Il fallut enſuite s'inſtruire à dompter les Lions, les Tigres & les Animaux farouchès qui ne connoiſſent point encore de maîtres. Les premiers Héros durent leur gloire au bonheur qu'ils eurent de purger la Terre de ces Monſtres qui la déſoloient.

Rien de plus louable, rien de plus eſtimable que la force & le courage de ces premiers Libérateurs du genre humain, ſi ces talents & ces qualités n'euſſent pas été tournés contre la Société même. Mais les hommes

après avoir plié les Plantes & les Animaux à leurs uſages, y pliérent bientôt les Métaux. Le Fer fournit des lances, des épées, des javelots, & l'art preſque ſtérile pour la conſervation de l'eſpéce humaine, multiplia à l'infini les moyens de ſa deſtruction. L'ambition, la violence & l'injuſtice donnérent naiſſance à ces abus. Les fondemens de l'Empire d'Egypte & de celui des Chaldéens ſe jettoient alors.

Cécrops, premier Roi d'Athènes, apporta en Gréce ſes Loix & ſes Dieux, & Memphis & Athènes furent le berceau des Arts & des Sciences.

Moyſe, qui partageoit en Egypte avec les Hébreux la captivité dans laquelle ils gémiſſoient, y partagea

auſſi les plus belles connoiſſances des Egyptiens. Les Livres Saints qu'il nous a laiſſés, ſont les premiers qui ayent été écrits. Peu de temps après lui vint Héſiode.

Enfin parut Homère, pere des Sciences comme de la Poëſie, & ſon génie s'éleva d'abord juſqu'au Poëme épique, le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Il connut la nature de l'homme, & rendit à ſa foibleſſe toute la juſtice qui lui eſt dûë. » Tel-» les que ſont les feuilles dans les » forêts, dit-il, tels ſont les hommes » ſur la ſurface de la Terre. Les » feuilles qui ſont aujourd'hui l'orne-» ment des arbres, ſont abattuës par » les vents, & la forêt qui reverdit » en pouſſe de nouvelles quand tou-» te la nature eſt ranimée par le Prin-» temps.

» temps. Il en eſt de même des hom-
» mes ; une génération paſſe, & une
» autre fleurit. (*)

Cette Egnime de tous les ſiécles, qui met une barriére impénétrable entre l'homme & la connoiſſance de ſa deſtinée, ce génie célébre en parla dans ces temps reculés, comme en parlent aujourd'hui les plus profonds Philoſophes. C'eſt ainſi qu'il s'exprime. » Rien ne peut nous précipiter
» dans le tombeau avant le jour fa-
» tal. Il n'eſt point d'homme vaillant
» ou lâche qui puiſſe éviter ſon ſort.
» Tout eſt réglé dès le premier mo-
» ment ou nous naiſſons. (1)

Voilà donc les hommes inſtruits dans l'art de penſer & de réfléchir,

(*) *Hom. Iliad. Lib. 6.*
(1) *Hom. Iliad. Ibid.*

Un guide éclairé leur ouvre cette vaſte carriére, & la poſtérité conſerve encore aujourd'hui la plus grande vénération pour ſes ouvrages.

L'Éloquence, l'Hiſtoire, la Philoſophie, toutes les Sciences enfin, & tous les Arts eurent enſuite dans la Gréce des maîtres auſſi renommés. Voilà les fleurs & les fruits: deſcendons à la racine de l'arbre qui les donne.

A compter de la naiſſance de ces eſprits créateurs, il fut donc dans la ſociété, un Beau connu, un Goût qui le ſentit, une ſomme de l'un & de l'autre répanduë parmi les hommes. Qu'on juge du progrès de ces connoiſſances par l'ancienneté de leur époque; elle remonte à peu près à la priſe de Troye. Leur origine n'eſt

inacceſſible que pour celui qui ne veut pas prendre la peine de parcourir l'intervalle immenſe qui nous en ſépare. Mais à quoi doit-on l'attribuer? N'eſt-ce pas, ſans aucune difficulté, à l'activité perpétuelle de l'ame, à la curioſité inſatiable de l'eſprit, à la fécondité de l'imagination, au deſir toujours avide du jugement qui cherche à comparer, à prononcer, à connoître? Il ſemble que voilà les vrais mobiles du Goût, & qu'il eſt inutile d'en chercher d'autres.

Toutes ces facultés faiſant partie de l'eſſence de l'homme, le Goût eſt donc eſſentiellement en lui comme la clarté dans la lumiére; puiſque l'ame penſe auſſi néceſſairement que la lumiére éclaire. Mais combien de

distance entre la faculté & l'exercice.

Que l'on suive le Goût dans ses âges, l'enfance, la jeunesse, l'âge mur, on jugera qu'il n'y a pas plus de comparaison entre le Goût naissant, & le Goût perfectionné, qu'entre les traits informes des premiers Peintres, & les chefs-d'œuvres des maîtres.

Virgile place la découverte des Arts sous le régne de Jupiter, qui fut le siécle d'argent. » Avant lui, dit-» il, on ne voyoit point de Labou-» reurs s'occuper à remuer la Terre; » il n'étoit pas permis alors de divi-» ser les champs & d'en marquer les » limites avec des bornes. Tout ce » qu'on y recueilloit étoit mis en » commun, & la Terre le fourniſſoit

» d'elle-même en abondance, ſans
» qu'on la contraignît à produire. Ce
» Dieu donna aux Serpents leur poi-
» ſon, & aux Loups leur inſtinct car-
» naſſier. Il réduiſit les hommes à
» affronter les Mers pour leur com-
» merce. Sous lui le Miel ne coula
» plus des feuilles, les ruiſſeaux de
» vin donné par la nature s'arrêtérent:
» ſon objet étoit de forcer les hom-
» mes à inventer par dégrés les Arts
» à force de recherches, à tracer des
» ſillons pour y recueillir du grain,
» & à emprunter du caillou le feu
» caché dans ſes veines ?

» Alors on creuſa pour la premiére
» fois des arbres, dont on fit des Ba-
» teaux, propres à traverſer les fleu-
» ves. Bien-tôt le Nautonnier donna
» des noms aux Étoiles qui lui ſer-

» voient de guide, & il en compta
» le nombre; on s'occupa à prendre
» des Bêtes ſauvages & des Oiſeaux,
» & l'on dreſſa les Chiens pour la
» Chaſſe. Le Fer & la Scie ſuccé-
» dérent aux coins dont ſe ſervoient
» les premiers hommes pour fendre
» le bois. Enfin on vint à bout de
» de tout, à force de travail, & la
» dure néceſſité fut la mere de nos
» découvertes. (*)

Le Goût ne préſida peut-être pas à la naiſſance de premiers Arts; mais il la ſuivit de bien près. Virgile marque ſon commencement au régne de Jupiter; quelqu'un l'avancera, un autre la reculera de pluſieurs ſiécles, ces différences de calcul ſon étrangéres à la choſe. Son époque eſt cer-

(*) *Virg. Georg. Lib.* 1.

taine. On peut la fixer au temps où un homme a réuni le premier la vérité de la penſée à la vérité de l'expreſſion. Peu importe à quel ſiécle cette époque remonte; l'on en doutera ſi l'on veut, mais on ne ſçauroit douter du fait.

Ce fut d'après ce modéle que les hommes ſe ſervirent de cette faculté qui étoit en eux, dont ils avoient ſans doute une idée confuſe, mais dont ils ne faiſoient point d'uſage. Ainſi, l'enfant qui n'a pas encore l'exercice de ſes membres, porteroit inutilement ce qui eſt inutile à ſa ſubſiſtance.

La découverte de la penſée & de l'expreſſion, étant faite, le chemin étoit fraïé à toutes celles qui l'ont ſuivie, & qui la ſuivront tant qu'il exiſtera des

hommes. Leur curioſité eſt comme leur ambition ; l'objet qui l'intéreſſe lui devient indifférent lorſqu'il eſt rempli. Les idées ſe tiennent ; l'une fait naître l'autre, on en voit le rapport, on part avec impétuoſité du terme où l'on croyoit qu'il ne reſteroit plus rien à faire, & la ſatisfaction qui a couté tant de veilles & de travaux ne devient qu'un engagement à de nouvelles fatigues.

Si c'eſt à l'action perpétuelle de l'ame & à ſon avidité de ſçavoir que l'on attribuë l'origine du Goût, nous voilà donc parvenus à la ſource des Arts, des Sciences & des Belles-Lettres. Invention, progrès, perfection, c'eſt le Goût qui a tout produit, puiſqu'il n'y a aucune eſpéce de Beau qui ne ſoit de ſon reſſort. C'eſt le

Goût qui enrichira encore l'humanité, des beſoins & des plaiſirs qu'elle cherche, parce qu'il ſçait qu'ils lui manquent.

Depuis la Science de l'inſecte juſqu'à celle du cours des Aſtres, tout occupe le Sçavant, tout l'intéreſſe dans le Spectacle de la Nature. Les Arts, miniſtres des Sciences, attachent également ceux qui les profeſſent. Ils inventent chaque jour, & jamais on n'auroit ſoupçonné l'utilité de ces inventions, ſi elles n'avoient été faites.

L'application du Géometre porte preſqu'à l'infini la Sience des nombres & des calculs. Des Philoſophes conſacrés à l'étude de l'homme, pénétrent plus avant dans la connoiſſance du cœur que l'on n'avoit ja-

mais pénétré. Si Platon, Ariſtote, Socrate leur ont donné des leçons, les Maîtres pourroient en recevoir des Eléves. Les chefs-d'œuvres de Corneille & de Racine, enléveroient les ſuffrages de Sophocle & d'Euripide. Le ſiécle de Louis XIV. ſe fait autant d'honneur de les avoir vus naître, que les premiers ſiécles des Sciences s'en attribuent d'avoir produit leurs modéles.

L'orgueuil de l'amour propre fut & ſera toujours le même; lorſqu'il eſt perſuadé, qu'étant arrivé du bien au mieux, il a atteint la perfection, il ne peut ſe garantir de la ſéduction inſéparable de cette façon de penſer.

Il eſt vrai que rien ne ſeroit plus dangereux que cette eſtime de préférence pour ſon mérite perſonnel;

mais par bonheur le reméde eſt dans le mal même ; que l'on réfléchiſſe, on renfermera cette préférence exclusive dans des bornes raiſonnables. Il ſuffit pour cela de meſurer l'étenduë des découvertes qui reſtent à faire au genre humain, par celles qui ont été faites. L'ancien qui s'étoit arrêté, où le moderne a commencé, croyoit avoir porté ſon Art ou ſa Science à la perfection. Le moderne qui penſe comme celui qui l'a précédé eſt dans la même erreur.

Laiſſons le ſoin de détruire ces égaremens à l'ardeur de l'homme à pénétrer les myſtéres que lui font l'Art & la Nature. On peut ſans doute forcer quelques-uns de ſes ſécrets, mais alors l'amour propre les enviſage comme le dernier trait de lu-

miére qui puiſſe être jetté ſur la matiére qu'ils concernent. La poſtérité ou peut-être quelque contemporain, auſſi heureux qu'entreprenant, prouvera bien-tôt que ce préſomptueux Sçavant n'a fait que s'arrêter au milieu du chemin, lorſqu'il a cru toucher au but.

La vanité du Sçavant, du Régne de Louis XIV. a été d'aller juſqu'à tel terme; celle du Sçavant des ſiécles qui le ſuivront, ſera de partir de ce terme pour faire autant & plus de chemin que lui.

L'ame ne ſubſiſte que par ſon activité; de quelques connoiſſances qu'on l'enrichiſſe, jamais ſon inquiétude ne ſera remplie. Le Goût a eu une origine; que nos recherches la découvrent, ou qu'elle leur échappe,

le fait n'eſt pas moins indubitable. Il n'eſt pas moins évident que l'on ne peut en marquer le dernier terme, & que ſa plus haute perfection nous eſt encore inconnuë. Qu'on donne des bornes à la Mer, on donnera des limites au Goût.

CHAPITRE III.

Cauſe du Goût.

Fœlix qui potuit rerum cognoſcere cauſas.
Virg. Georg. Lib. 2. v. 9.

Ne nous arrêtons point aux diſſertations Phyſiques, pour expliquer comment le Goût agit ſur nous. Laiſſons à l'aride Spéculateur le ſoin de conſidérer par quel ſens, quel organe, quelle faculté il parvient juſqu'à l'ame. La plûpart de ces diſſertations, loin de donner de nouvelles connoiſſances, ne ſervent qu'à jetter l'eſprit dans une eſpéce de Pyrrhoniſme ſur les plus réelles. S'il eſt vrai que ce que nous croyons ſçavoir nous empêche ſouvent de connoître ce que

nous ignorons, il ne l'eſt pas moins que la poſſibilité prétenduë des découvertes dont nous nous occupons, nous empêche auſſi de jouir de celles qui ſont faites.

Cherchons donc ce qui nous manque du côté des connoiſſances, mais ſans ceſſer de mettre à profit celles que nous ont tranſmiſes les veilles de tant de grands hommes.

Il eſt un Beau; il exiſte un Goût pour le ſentir & pour le produire; ces deux propoſitions ſont inconteſtables; bornons nous à pénétrer dans les cauſes de l'un & de l'autre. La carriére eſt aſſés belle à parcourir, même pour les génies.

Après bien des combats animés & opiniâtres, qui partagent depuis quelque temps le Goût François,

entre ſa Muſique & celle d'Italie, que réſulte-il? On condamne Lully, Lully charme tous ſes Auditeurs, & le ſuccès même d'Armide ne décide pas la queſtion.

Que les Phyſiciens forment chacun un ſyſtême ſur la maniére dont ſe font les opérations du Goût ſur l'ame, les mêmes diſcuſſions ne produiront certainement que le même effet : l'homme prétendra-t-il donc ſans ceſſe arracher tous les ſecrets de la Nature? Les matiéres ſur leſquelles elle obſerve le plus profond ſilence ſeront-elles toujours celles ſur leſquelles il préférera de l'interroger? Un droit réel autoriſe-t-il ſa vanité? N'eſt-elle pas bien plutôt une pure & vaine chimére?

On ne cherche donc point ici à penſer

penſer mieux & plus profondément que ceux qui nous ont précédé. Il paroît plus ſage de s'en tenir aux opinions reçûës.

La cauſe de nos connoiſſances eſt le moyen par lequel nous en avons de ſi certaines que nous ne puiſſions en douter.

Cela ſuppoſé, la comparaiſon que fait le jugement des idées, des réflexions & des penſées avec le vrai & le Beau, n'eſt-elle pas la cauſe du Goût ? Il eſt au moins évident que c'eſt par ce moyen que nous en découvrons le mérite & le défaut ; le jugement ne prononce que par lui ſeul, de leur rapport ou de leur différence avec le vrai & le Beau.

On peut conclure delà, que la qualité eſſentielle du Goût, ſa qua-

lité conſtitutive eſt la juſteſſe d'eſprit dans la conception des idées, & la ſûreté du diſcernement dans leur choix. Sans cela, la comparaiſon étant imparfaite, le jugement qui en réſulte l'eſt auſſi.

Tout le monde peut examiner, diſcuter, analyſer une expreſſion, un ſentiment, une penſée frappante par un air de nouveauté. La portion de jugement diſtribuée par la nature à chaque particulier, ſuffit pour cette opération.

Voilà ſans doute le moyen du Goût pour s'aſſurer de la vérité du Beau qu'il voit ou qu'il croit voir? Mais il faut employer ce moyen & rien n'eſt plus incertain que ſon uſage.

Qu'importe, par exemple, que l'on ſçache diſcuter avec l'exactitude du

Géométre ſi l'on a l'eſprit faux dans les conſéquences, & que d'une comparaiſon bien faite on n'en infére ce qui n'y eſt pas renfermé. Qu'importe également que l'on tire des conſéquences avec la préciſion la plus juſte, ſi l'on ne ſçait pas choiſir, peſer, établir les principes & qu'ils ſoient vicieux ou faux. Tous les eſprits qui ſont dans ces deux claſſes n'ayant point la véritable cauſe du Goût en eux, qui eſt la juſteſſe à comparer, n'auront jamais qu'un Goût imparfait & manqué.

Il en eſt cependant que la nature a encore plus maltraités : ce ſont les eſprits qui ne jugent que pour prononcer contre la vérité.

Il s'en rencontre enfin, qui ſans avoir aucune connoiſſance de la marche de l'eſprit dans ſes opérations,

s'eſtiment aſſés pour ſe croire les oracles de la vérité, tandis que leurs yeux n'ont jamais apperçû le premier crépuſcule de ſon aurore. C'eſt que dans tous les temps l'amour propre s'eſt permis autant d'erreurs qu'il lui a paru avantageux d'en avoir.

Les eſprits faux, au reſte, ceux qui n'ayant aucune idée du Beau ni du Goût, étant la partie la plus nombreuſe de la Société, c'eſt à l'homme de Goût à trouver l'art de commercer avec eux. Il doit ſçavoir tirer parti de tout & au fond, cette fauſſeté de jugement n'eſt ſujette à aucun inconvénient pour lui. Si l'on eſt convaincu par expérience que cette fauſſeté eſt la régle de tous les jugements d'un particulier, on eſt à ſon aiſe. Il eſt ſenſible alors qu'en prenant la propo-

ſition immédiatement contraire à celle qu'il avance, on eſt dans le vrai. Mais il ne faut que le penſer; ſi l'on trahiſſoit le ſecret de ſon ſentiment par un ſeul raiſonnement qui conteſtât, on s'embarqueroit dans une diſcuſſion ſans fin, puiſqu'avec les eſprits de cette eſpéce, la conviction ne ſuit jamais l'évidence des raiſſonnements?

Que l'on me permette de revenir à la définition de la cauſe du Goût: la réflexion qui m'y ramene eſt utile à la vérité & à l'amour propre d'une portion précieuſe de la Société. J'entends parlà les gens du monde ſpirituels, éclairés qui jouiſſent de la confiance publique, ſans avoir jamais prouvé par des ouvrages qu'ils en ſont dignes.

Nous avons dit, que la comparaiſon des idées, des réflexions, & des penſées, faite par le jugement avec le vrai & le Beau, eſt le moyen par lequel nous en connoiſſons le mérite ou le défaut : il s'enſuit delà que ce moyen eſt la cauſe du Goût.

Pourquoi, cela étant inconteſtable, la vanité des Peintres, des Muſiciens, des Poëtes, des Orateurs, prétend-elle qu'il faut pratiquer ces Arts pour en juger? Connoître le vrai & le Beau, ſçavoir le comparer avec l'objet que l'on examine, voilà la cauſe du Goût. Or il eſt évident qu'il n'eſt pas néceſſaire de pratiquer pour faire cette comparaiſon.

Quelqu'eſpéce de Beau que l'eſprit ou le génie produiſe, les régles qui le conſtituent tel étoient avant

lui. On peut donc en juger ſans produire dans le même genre; il ſuffit pour cela de connoître les régles.

On peut aller plus loin. L'expérience nous apprend chaque jour que les Artiſtes, on n'excepte aucun des genres dans leſquels ils peuvent travailler, ſont plus ſujets à ſe tromper dans l'application des régles, que les gens de Goût qui ſe bornent à jugerde la juſteſſe de cette application. L'auteur, le Compoſiteur, ou l'Artiſte, trompés par le faux éclat d'une Beauté apparente, ont intérêt de ſe ſéduire; ils imaginent voir le Beau, & ſe plaiſant dans cette idée, ils ne voyent rien au-delà de leur imagination; le charme de l'opinion qui les enléve ne leur laiſſe pas la liberté de ſonger à ſe prouver ſa vérité, ſa conformité avec le Beau.

Le jugement de celui qui n'eſt qu'eſtimateur, ne donne point contre ces écueils. Il voit, il lit, il entend ſans que rien puiſſe lui faire prendre le change. Tranquille déſintéreſſé, les choſes produiſent ſur lui leur effet natutel, celui qu'elles doivent produire. La pureté de ſa ſatisfaction ne ſçauroit admettre aucune corruption. Tandis que l'Auteur eſt dans le tranſport & l'yvreſſe de l'amour propre, le Spectateur, le Lecteur ſont dans tout le calme du ſang froid. L'état violent de l'Auteur leur eſt étranger: ils ne reçoivent d'impreſſion, ne veulent & ne doivent en recevoir que du ſentiment intime du vrai & du Beau.

La délicateſſe des Auteurs, dit aujourd'hui, comme aux jours de Térence, eſt-il poſſible que la multitude

d'occupations de votre état, vous laiſſe aſſés de loiſir pour vous livrer à des matiéres qui ne vous regardent point du tout? La raiſon & la vérité leur font la réponſe qu'elles faiſoient alors : je ſuis homme, & de tout ce qui part des hommes, rien n'eſt étranger pour moi.

On peut ajouter pour derniére raiſon, que l'exercice des Talents les ſuppoſe, mais ne les donne point: ſi cet exercice ne leur eſt pas néceſſaire, on peut donc les poſſéder ſans les exercer. La propoſition contraire n'offre, par malheur pour les Lettres & les Arts, que trop de preuves : combien d'eſprits faux, vuides & ſtériles paſſent leurs jours à s'exercer dans la carriére du Beau, ſans avoir un ſeul des talents néceſſaires pour y être admis?

Quelque force de raiſonnement que l'on puiſſe oppoſer à ceux qui cultivent par pratique les Talents, les Arts & les Sciences, on ne gagnera rien ſur leur opiniâtreté. Ils prétendront toujours ſe réſerver excluſivement la liberté d'en juger. Ainſi, toute conteſtation eſt inutile; & quelqu'équitable que ſoit ce jugement, il le ſera ſans doute auſſi. Quand on eſt parvenu à s'en impoſer ſoi-même ſur une opinion, on ne croit pas en impoſer aux autres en la défendant. Il eſt d'ailleurs des vérités ſi évidentes, que ce ſeroit les affoiblir que d'entreprendre de les prouver à ceux qui les nient.

Un ouvrage eſtimé, (*) dit que le Goût eſt un ſentiment naturel de

(*) Dictionnaire de Trévoux.

ame indépendant des Sciences & es Arts. Cette indépendance ſuppo-ée, (quoique nous n'admettions pas ette définition) ne s'enſuit-il pas ue la pratique des Arts & des Scien-es n'eſt point néceſſaire au Goût, & que la Théorie lui ſuffit? C'eſt par elle au moins, & cela ſans aucune conteſtation, que le jugement com-mence la comparaiſon qu'il fait de ſes dées avec le vrai & le beau.

Tel étoit le Goût du Czar Pierre e Grand, lorſqu'il eut le courage de quitter le faſte de la Couronne pour parcourir l'Europe comme particu-ier. Suivons ce génie puiſſant dans la hardieſſe de ſon eſſor. Il commen-ce par l'Allemagne dont il viſite les Villes les plus célébres. Il voit ſuc-ceſſivement, mais avec quels yeux,

la France, l'Angleterre, la Hollande.

Que faiſoit-il dans ces voyages dont le fruit devoit faire la plus grande révolution dans ſes Etats? Il ſuivoit cet eſprit de comparaiſon de ſes idées, avec le vrai, le beau & le grand. Les objets de comparaiſon lui manquant en Ruſſie, il franchit des eſpaces immenſes pour s'en procurer. N'étoit-ce pas l'enthouſiaſme du plaiſir de les avoir rencontrés qui après l'avoir rendu immobile au Spectacle de la revuë de la Maiſon du Roi, lui en fit traverſer les rangs avec une ſi grande rapidité? L'uniforme des Troupes, leur ordre, la beauté des hommes, la magnificence de leurs habits, la facilité de leurs exercices, tout ce qu'il vit alors lui offrit au-

ant de beautés dont il avoit l'idée
n gros, ſans pouvoir entrer dans les
détails. Le mobile de ſa conduite
étoit le même dans l'examen réfléchi
des forces navales de l'Angleterre,
dans celui de la Marine commerçante
de la Hollande. Tout l'objet de ces
voyages étoit la comparaiſon du grand
du Beau, auquel ſon goût le portoit
naturellement, avec le grand & le
Beau de la guerre de Terre, des ex-
péditions Maritimes, des entrepriſes
du Commerce fait chez les Peuples
conſommés dans cet Arts : il com-
paroit en un mot le climat au climat,
l'homme à l'homme, le Gouverne-
ment au Gouvernement, les Scien-
ces aux Sciences, les Arts aux Arts,
la Religion à la Religion, l'Europe
à l'Europe & à l'Aſie dont une par-

tie compoſe ſon vaſte Empire.

Partout ces hommes lumieux que la nature accorde de temps en temps à chaque contrée, étoient les premiers objets de ſa curioſité. Il les chercha, les trouva, les entretint, les conſulta, les crut dans tous les lieux qu'il honora de ſa préſence.

Il vit à Londres M. Halley, l'Anglois le plus hardi, le plus courageux, le plus univerſel, le plus profond qui ait peut-être jamais été. » (*) Il le trouva digne de la réputa» tion qui le lui avoit annoncé. Il » l'interrogea ſur la Flotte qu'il avoit » deſſein de former, ſur les Scien» ces & les Arts qu'il vouloit in» troduire dans ſes Etats, & ſur

(*) Éloge de M. Halley, par M. de Mairan, ci-devant Sécretaire de l'Académie des Sciences.

» mille autres objets que ſa vaſte
» curioſité embraſſoit. Il fut ſi con-
» tent de ſes réponſes & de ſon en-
» tretien, qu'il l'admit familiére-
» ment à ſa table, qu'il en fit ſon
» ami; car on peut hazarder ce ter-
» me avec un Prince de ce carac-
» tére, aſſés grandhomme pour ne
» diſtinguer les hommes que par leur
» mérite.

Cette cauſe eſſentielle du Goût, empreinte avec force par la nature dans le génie mâle de ce grand-homme, fut le premier principe de cette révolution redoutable dans ſa nation, dont l'Europe eſt étonnée. Concevoir, comparer, juger, il ne fit rien de plus dans ſes voyages. C'eſt de cette ſource abondante qu'à coulé le Goût des Arts & des

Sciences qui éclairent aujourd'hui la Ruſſie.

Lycurgue avoit donné au Czar l'exemple de ſes voyages. Malgré l'attention qu'apportoient toutes les Républiques de la Gréce, à maintenir entr'elles un équilibre parfait, la puiſſance à laquelle ſes inſtitutions élevérent Sparte, le rompit bien-tôt; elle uſurpa un Empire abſolu ſur ſes co-Etats.

Le Czar a commencé comme Lycurgue; l'avenir découvrira chaque jour les effets, de ces commencement prodigieux.

L'éclat de ces preuves brillantes n'eſt point étranger à mon ſujet. Le Beau moral, le Beau politique, ainſi que le Beau intellectuel, ſont des anneaux de la même chaîne. Ils ne

ſont

ſont qu'un, à parler correctement; la foibleſſe de l'eſprit qui ne ſçauroit embraſſer leur enſemble, les diviſe pour les connoître. Le Goût qui naît de leur étude & de leur amour, eſt de la même nature. Toutes ſes parties ſe tiennent & menent naturellement l'une à l'autre. Il ne s'agit, comme on le voit, que de ſçavoir remonter à leur cauſe, & nous croyons l'avoir fait.

En effet, tout le Beau intellectuel n'eſt qu'une imitation de ce Beau incréé, éternel, dont la nature a empreint dans notre ame l'idée, le Goût & l'amour. Toute imitation ne s'y exécute que par la comparaiſon que fait l'eſprit de ſon modéle avec le ſujet de ſon travail. Cette comparaiſon paroît donc la cauſe du Goût;

puiſqu'elle eſt le moyen eſſentiel par lequel il arrive à ſa perfection.

Que l'on ne faſſe point l'objection de la peinture des choſes qui n'ont jamais exiſté ; à peine ſa frivolité mérite-elle une réponſe. Si leur exiſtence, quoique chimérique, impoſſible même, n'avoit pas été réelle dans notre imagination, jamais on n'en auroit eu l'idée, & par conſéquent jamais on n'en auroit donné la peinture. Qui peut concevoir d'imitation ſans modéle, & de modéle ſans exiſtence, vraie ou imaginaire. La derniére ſuffit à la comparaiſon, directrice de l'exécution ; ainſi ce phantôme d'objection diſparoît.

CHAPITRE IV.

Principe du Goût.

Adde furorem animi proprium atque oblivia rerum. *Lucret. Lib. 3.*

GARDONS-nous de confondre le principe du Goût avec sa cause; le principe est ce qui fait agir; la cause est ce qui produit; ainsi une blessure est la cause de la douleur, & la sensibilité de l'ame répanduë dans tous les membres en est le principe.

Cela étant, on croit pouvoir avancer que l'attrait naturel qui porte l'ame à la recherche & à l'amour du vrai & du beau, est le principe du Goût. Tel est leur effet sur elle. La curiosité qu'ils lui donnent avertit sa

ſagacité, la ſatisfaction qu'elle goute en découvrant, éveille en elle le ſentiment; de ces plaiſirs ſe forme l'état heureux qui la remplit ſi parfaitement, que tant qu'elle en jouit elle ne déſire rien de plus, & qu'elle oublie tout ce qui lui eſt étranger, lorſqu'elle eſt ſaiſie de ſa fureur de ſçavoir.

L'ame née pour appercevoir & pour ſentir, eſt inſatiable de ſentiment & de connoiſſance. Les bornes étroites de la priſon dans laquelle elle eſt renfermée, l'affligent & l'épouvantent; elle les craint, les fuit; en ſort autant qu'il eſt en elle, en s'efforçant de tout voir & de tout connoître. Elle voudroit embraſſer d'un coup d'œil, les eſſences & les propriétés, les cauſes & les effets, le fini & l'infini. Arrêtée & irritée

ſans ceſſe par les obſtacles, elle n'eſt jamais plus contente, que lorſqu'elle les franchit; & ne voyant dans chaque découverte qu'un degré pour parvenir à un autre, elle s'élance avec impétuoſité vers ce qui lui reſte à découvrir, toujours avide, impatiente, & plus jalouſe de pénétrer dans la connoiſſance de ce qui lui échappe, que ſatisfaite de ce qu'elle n'a connu qu'avec des efforts incroyables. On peut lui appliquer cette grande idée que Juvenal (*) donne d'Alexandre. Elle s'emporte ſur le frein qui l'arrête aux limites d'un monde, dans lequel elle ſe trouve ſi reſſerrée, qu'elle a à peine la liberté d'y reſpirer.

(*) *Æſtuat infœlix anguſto limite mundi.* Juv. Sat.

Les premiers ouvrages dignes de la ſublimité de l'ame ſont les Poëmes épiques ; c'eſt au grand Homére que l'invention en eſt dûë. Quoiqu'il travaillât ſans modéle, perſonne avant lui n'ayant marché dans la carriére qu'il s'ouvrit, aucun de ceux qui l'ont ſuivi ne l'a égalé. Virgile ſon imitateur, & créateur à beaucoup d'égards, le reconnoît pour ſon maître.

Qui donna à ces génies immortels l'idée de leurs ouvrages ? Le Goût ; tout le monde en convient : mais quel a été leur principe lorſqu'ils les ont entrepris ? L'attrait du plaiſir qu'ils ont conçu par l'exécution d'un plan neuf & hardi, qui ne leur offroit aucune beauté dans l'ordre ſupérieur, ſans une grande dif-

ficulté à vaincre : La gloire de réunir ſous un même point de vûë, ſoutenu par l'intérêt d'une action principale qui régne du commencement à la fin, toutes les beautés de l'eſprit, de l'imagination & du cœur : Peut-être auſſi le déſir d'adoucir, de policer, d'embellir les mœurs des hommes, en leur faiſant aimer la vertu par le charme des images qu'ils en ont donnés dans la proſpérité & dans les malheurs.

Que la morale n'ait pas été l'objet principal de l'Iliade, de l'Odyſſée, de l'Æneide, qu'elle ait même été ſouvent ſubordonnée à l'agrément de la Poëſie, on en conviendra ſans peine, avec (*). M. de la

(*) Œuvres de M. de la Mothe. *Diſcours ſur la Poëſie.*

Mothe On penſera auſſi comme lui ſur l'indifférence de la Poëſie, au vice & à la vertu. Les couleurs dont le Peintre a la liberté de faire un tableau licentieux, ou une image divine, digne d'être expoſée ſur nos autels, ſont auſſi indifférentes pour l'un que pour l'autre.

Mais ſi l'on juge de l'intention du Peintre par ſon tableau, on peut auſſi prononcer ſur celle du Poëte par l'eſprit qui régne dans ſon ouvrage; & il paroît conſtant par la lecture des Poëmes dont on parle, que la morale tient la premiére place dans l'ordonnance de ces premiers tableaux des mœurs des hommes. Par la terreur, ils ont fait connoître combien les paſſions qui la produiſent ſont redoutables. Par la pitié, combien il

eſt beau d'en écouter & d'en ſuivre l'impreſſion. Par la joie qu'inſpire un Héros entrant triomphant dans le port, après avoir eſſuyé & ſurmonté les dangers de la, Terre de la Mer, & ceux des paſſions, les plus communs & les plus dangereux, combien la vertu eſt préférable à une molleſſe efféminée.

Il y a cette différence au reſte, entre le Poëte purement Poëte, & le Poëte Philoſophe. Le premier plaît par la ſeule beauté de ſon Art. L'image d'un ruiſſeau qui coule entre deux rives parées des dons de Flore, le chant des Oiſeaux qui en accompagne le murmure, & qui célébre l'amour qui les fait renaîttre; le frais, la tranquillité, la ſolitude d'un bocage, où l'ame n'entre point ſans ſe

retrouver & ſans ſe perdre avec plaiſir, ce charme auſſi ſimple que puiſſant, ſe paſſe du ſecours de la raiſon & de la vertu. Il eſt vrai cependant qu'elles l'embelliſſent encore lorſqu'elles s'y rencontrent. On ne jette point les yeux ſur le portrait du Philoſophe ſolitaire de la Henriade, ſans le ſentir.

» Non loin de ce rivage un bois ſombre & tranquille
» Sous des ombrages frais préſente un doux aſyle.
» Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
» Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
» Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
» Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
» Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour,
» Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour;
» Aux humains inconnu libre d'inquiétude
» C'eſt là que de lui-même il faiſoit ſon étude.
» C'eſt là qu'il regrettoit ſes inutiles jours
» Plongé dans les plaiſirs perdus dans les amours;

» Sur l'émail de ces prés au bord de ces fontaines,
» Il fouloit à ſes pieds les paſſions humaines ;
» Tranquille il attendoit qu'au gré de ſes ſouhaits
» La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
» Ce Dieu qu'il adoroit, prit ſoin de ſa vieilleſſe,
» Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe,
» Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins
» Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins. (*)

Voilà la raiſon parée de toutes les graces de la Poëſie; le langage du cœur, l'intérêt & le ſentiment lui prêtent leurs peinceaux pour faire aimer ſes leçons.

Le Poëte Philoſophe au contraire, forcé d'employer la raiſon & la vertu partout où elles peuvent entrer, ne les met jamais ſur la Scéne ſans avoir beaucoup travaillé pour adoucir l'auſtérité dont elles ſont hériſſées. La ſéchereſſe eſt preſque toujours com-

(*) Poëme de la Henriade. *Chant I.*

pagne de la morale. Son amour ſuppoſe un goût déterminé pour la recherche & la connoiſſance de la proportion des vertus avec le cœur, qui entraîne une étude aride & difficile.

Ainſi, les Philoſophes purement Philoſophes, Platon, Socrate, Ariſtote, & de nos jours Deſcartes, Mallebranche, Newton, ſont-ils relegués dans les Bibliothéques des Sçavants, tandis que les Poëmes d'Homère & de Virgile, ceux du Taſſe & de Milton, les Théâtres de Sophocle & d'Euripide, ceux de Corneille & de Racine, les Comédies de Plaute, Térence, celles de Moliére, de Renard ſont entre les mains de tous les gens de Lettres, & des gens du monde qui ont du Goût, ou à qui il ſuffit de paſſer pour en avoir.

Voilà l'avantage du Philoſophe Poëte, qui pare la vertu des ornements de ſon Art ſur le Philoſophe, qui la repréſente toute nuë. Si l'opinion n'avoit pas accordé à l'auſtérité ambitieuſe des derniers, la légiſlation des mœurs; ſi ceux qui leur ont ſuccédé ne ſoutenoient pas avec une fermeté qui impoſe, ce qu'ils appellent leurs droits, peut-être les Poëtes Philoſophes leur diſputeroient-ils avec juſtice cet honneur. Ce qui eſt ſûr, c'eſt qu'on lit à peine les uns, & que la jeuneſſe même fait gloire de ſçavoir les autres par cœur.

Qu'on ouvre les Livres, que l'on parcoure l'Hiſtoire des Légiſlateurs, une ſimple lecture convaincra de la part que les Poëtes Philoſophes ont eu au Gouvernement.

(*) Lycurgue parti de Sparte dans le deſſein de connoître l'homme en étudiant ſon eſprit, ſes mœurs & ſes loix chez tous les peuples qu'il enviſageoit comme autant de branches de la ſociété univerſelle, arrive à l'Iſle de Crete. Il y rencontre Thalès, Philoſophe aſſés profond, pour avoir jugé que la ſageſſe dont ſes concitoyens s'écartoient, ne pouvoit leur plaire dans ſa ſéchereſſe & ſa nudité. Il la déguiſe ſous l'enveloppe du plaiſir. Il fait des Hymnes à ſon honneur, y chante le reſpect, l'amour & l'obéiſſance que l'on doit aux Loix. Il y célébre la paix & la concorde; il fait voir l'une dans toute ſa beauté, l'autre dans toute la force que produit l'union dans le corps politique.

(*) *Plutarq. in Lycurg.*

C'étoit au peuple que parloit Thalès, & à un peuple déchiré de factions inteſtines. La Muſique, la Déclamation, le Jeu qui donnoit par l'œil & le geſte, la vie & l'expreſſion à tout ce qu'il diſoit, faiſoient voler ſes compatriotes au tour de lui. Il les inſtruiſit en les amuſant. Il réunit les eſprits par les liens du plaiſir, toujours accompagné des plus ſublimes leçons de la ſageſſe & de la Politique. Par ce moyen l'eſprit de diviſion s'éteignit inſenſiblement chez les Crétois. Les Loix y furent obſervées, les Magiſtrats reſpectés, la Religion révérée.

Lycurgue, témoin des effets extraordinaires de l'Art de cet homme rare, l'engagea à le ſuivre à Sparte, pour ſeconder les vuës qu'il avoit

de réformer les mœurs de ſa patrie.

Le Poëte Philoſophe conſentit à aider le Légiſlateur dans ce grand ouvrage, & l'Hiſtoire dit expreſſément qu'il ne l'acheva que par le ſecours de Thalès.

La Poëſie Philoſophique reçut encore un hommage ſemblable dans ce voyage de Lycurgue. Ce fut en Crete qu'il trouva les Poëmes d'Homère. Il les recueillit avec la plus grande attention, & convint lui-même qu'ils lui avoient été de la plus grande utilité pour éclairer, aguerrir, policer & diſcipliner ſa République.

On vante les traités que les Philoſophes, qui ne ſont rien de plus, ont fait ſur les paſſions; on loue l'élévation de leurs ſentiments qui a fait conſiſter la perfection de la vertu dans

dans le pardon des injures & l'amour des ennemis. Mais quelle distance de l'étalage spéculatif de cette maxime à sa pratique mise en action dans le plus beau jour de l'héroïsme de cette vertu.

On s'apperçoit, peut-être trop tard, que la défense des Poëtes Philosophes nous a éloignés de notre sujet, le principe du Goût. Heureusement la preuve de leurs avantages sur l'aridité du Spéculateur nous y ramene naturellement.

Qu'on se représente un des plus grands Souverains qui ayent jamais été, confondant un traître par les détails les plus circonstanciés de la conspiration qu'il a tramée contre lui; quel traitre! Son enfance a été l'objet de la tendresse de celui sur

qui il léve un bras parricide. Sa jeuneſſe en a été comblée d'honneurs, de richeſſes, & de toutes les graces qu'il a ſouhaitées. Son Maître deſtinoit ſon âge mûr à tout ce que la ſatiété de l'ambition ſatisfaite pouvoit imaginer pour être heureuſe. Après l'avoir convaincu qu'il a pénétré l'âbime de ſes crimes les plus ſecrets, en lui diſant,

Tu veux m'aſſaſſiner, demain, au Capitole,
Pendant le ſacrifice, & ta main pour ſignal,
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal.

Après lui avoir fait horreur de ſon ingratitude, & l'avoir laiſſé maître d'ordonner ſon ſupplice, il ſe ſouvient que Souverain de l'Univers, il lui doit, en cette qualité, l'exemple des vertus. Il s'en ſouvient, & il s'écrie,

transporté du triomphe qu'il vient de remporter sur son ressentiment.

Je suis maître de moi, comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siécles, ô mémoire!
Consacrez à jamais ma derniére victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
Et malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issuë,
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçuë.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.

La preuve la plus sensible succéde aux promesses. Cinna aime Æmilie, ame & complice de sa conspiration. Non-seulement Auguste a la même générosité pour elle; Æmilie étoit le prix de l'assassinat d'Auguste; Auguste en fait celui de sa clémence, & continuë ainsi.

Avec cette beauté que je t'avois donnée,
Reçois le Conſulat pour la premiére année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illuſtre rang
Préféres-en la pourpre à celle de mon ſang:
Apprends ſur mon exemple à vaincre ta colère;
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un pere.

Quelque jalouſie que le Poëte donne au Philoſophe, ſi la vertu la plus ſublime eſt la fin de la Tragédie de Cinna, ſi le ſpectacle de la pratique de cette vertu eſt l'unique cataſtrophe de cette Tragédie, le Poëte offre donc ici la plus haute leçon de morale à l'eſpéce d'hommes qui en reçoit le moins, aux Souverains. Or il eſt certain qu'il n'en eſt aucun dans l'Europe policée, qui ne connoiſſe la magnanimité d'Auguſte. Traduite du François dans toutes les Langues, il n'eſt point de nation

qui n'ait voulu ſe l'approprier. Il n'eſt point non plus de Lecteur, qui frappé d'un ſaiſiſſement rapide à la vûë de ce vrai ſublime & de ce grand, toujours patétique, ne ſente ſon ame s'élever pour ainſi dire au-deſſus d'elle-même par un eſſor agréable, auquel elle ſe livre toujours avec délices. Qu'on l'interroge alors ſur ſa nature, cette ame, lorſqu'elle eſt plongée dans ce raviſſement qui la ſaiſit ſans trouble, & la pénétre ſans confuſion; ne répondra-t-elle pas que ce ſentiment généreux & magnanime qu'elle éprouve, eſt un témoignage auſſi certain que délicieux de ſa ſupériorité ſur tout ce qui l'environne dans l'univers, & que lui ſeul démontre le caractére inéfaçable de ſon élévation naturelle.

La propoſition par laquelle on a avancé que les Philoſophes Poëtes avoient des titres bien fondés pour prétendre à l'honneur de la légiſlation des mœurs, comme à celle du Goût, a donc plus de fondement que ne le croit la vanité du génie ſimplement Philoſophe; qui lui donne cet avantage? L'attrait de peindre le vrai, le beau, le ſublime, qui ne réſulte que du combat perpétuel des beautés & des difficultés innombrables, qu'il faut vaincre pour les produire; voilà le principe qui conduiſoit le grand Corneille, lorſqu'il a traité le pardon des offenſes.

Quelle ſentence, quel apophtegme le perſuade avec autant de force & de douceur? En eſt-il qui remuë, qui touche, qui pénétre le cœur de ſa

vérité, comme cette grande Scéne? N'y a-t-il pas au contraire auſſi loin de la maxime en ſpéculation, à la maxime miſe en action, que du plan magnifique d'un édifice immenſe à ſa conſtruction parfaite?

Quelque ſoit au reſte l'éclat qu'on remarque dans la généroſité d'Auguſte, il eſt encore dans ce genre un Beau d'un ordre ſupérieur. Il ne doit ſa naiſſance qu'au principe général du Goût; l'activité de l'eſprit & ſon déſir inſatiable de parvenir à un Beau inconnu, par le moyen du Beau qui eſt entre les mains de tout le monde.

Qu'on joigne au Beau moral un Beau plus ſublime encore, qui ſemble émaner de la Divinité même, & s'abſorbe dans ſon idée, en ſe con-

fondant avec elle, on enchérira ſur ceux qui n'ont peint que le Beau moral. Ainſi le Fleuve formé de deux grandes Riviéres qui ſe perdent dans ſon ſein les ſurpaſſe en beauté.

Il ſemble que l'eſprit ne conçoive rien dans ce genre au-delà de la réunion de ces deux eſpéces de Beau; comme c'eſt le dernier terme de la grandeur des ſentiments, perfectionnée par la Religion, la vérité du tableau qui la repréſente dans toute ſa ſublimité, paroît auſſi le dernier effort du génie. La cataſtrophe de la Tragédie d'Alzire, peut mettre ce Beau patétique dans tout ſon jour. Les ſeules Beautés de ſes détails ſont dignes d'être employées à la préparation de ce Beau au-delà duquel nous ne connoiſſons rien.

On y voit la férocité ſauvage de Zamore Prince Indien, adoucie par la pratique héroïque du pardon des injures. Il eſt tranſporté de fureur contre Guſman, fils du Gouverneur Eſpagnol, qui tenoit lui-même les Rhénes du Gouvernement, & qui avoit fait ſervir ſon autorité à ſes paſſions. Cet Étranger avoit enlevé à Zamore, ſon Thrône, ſon Pays, ſa Religion & ſa Maîtreſſe. Zamore ne reſpirant que le ſang & la vengeance, eſt repréſenté dans cette Tragédie s'entretenant avec Alvarez, pere de Guſman. Ce vieillard n'étoit occupé qu'à arrêter les fureurs de ſon fils, & à ſauver Zamore & ſa Maîtreſſe que ſon fils venoit d'épouſer. Les amis du Prince Indien venoient de livrer un combat terrible pour les

délivrer tous deux, & Gusman ayant marché contr'eux, un Interlocuteur vient dire à Alvarez, à Zamore & à Alzire.

On amene à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitrer la vie,
Du peuple qui l'aimoit une troupe en furie
S'empressant près de lui vient se rassasiier,
Du sang de son épouse & de son meurtrier.

SCENE DERNIERE.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, MONTEZE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

CRuels, sauvez Alzire & pressez mon supplice.

ALZIRE.

Non; qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur.

ZAMORE *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur;
Viens voir couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner,
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.

à Alvarez.

Le Ciel qui veut ma mort, & qui l'a suspenduë,
Mon pere, en ce moment m'améne à votre vûë,
Mon ame fugitive & prête à me quitter
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carriére:
J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueïl
Gémir l'humanité du poids de mon orgueïl.
Le Ciel venge la Terre, il est juste, & ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugloit; la mort ma détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé;
J'étois maître en ces lieux, seul j'y commande encore,
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vis superbe ennemi, sois libre & te souvien
Quel fut & le devoir & la mort d'un Chrétien.

à Monteze qui se jette à ses pieds.

Monteze, Américains, qui fûtes mes victimes ;
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes ;
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses Rois
Que les Chrétiens sont nés pour leur donner des Loix.

à Zamore.

Des Dieux que nous servons connois la différence :
Les tiens, t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
Et le mien quand ton bras vient de m'assassiner
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVAREZ.

Ah ! mon fils, tes vertus égalent ton courage !

ZAMORE.

Quoi tu veux me forcer moi-même au repentir.

GUSMAN.

Je veux plus ; je te veux forcer à me chérir ;
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hymenée.
Que ma mourante main la remette en tes bras ;
Vivez sans me haïr, gouvernez vos Etats,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire
De mon nom, s'il se peut, béniſſez la mémoire.

à Alvarez.

Daignez servir de pere à ces époux heureux,
Que du Ciel par vos soins le jour luise sur eux ;

Aux clartés des Chrétiens ſi leur ame eſt ouverte
Zamore eſt votre fils & répare ma perte.

ZAMORÉ.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc, les vrais Chrétiens auroient tant de vertu.
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort ſuprême,
Je commence à le croire eſt la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la conſtance & la foi,
Mais tant de grandeur d'ame eſt au-deſſus de moi.
Tant de vertu m'accable & ſon charme m'attire;
Honteux d'être vengé je t'aime & je t'admire.
Il ſe jette à ſes pieds.

Ainſi le Beau moral n'eſt pour le génie conduit par le principe du Goût, que l'attrait pour la recherche active & féconde du vrai & du beau, que le dégré pour arriver à une perfection encore plus ſublime. Quel moyen de diſconvenir que cet attrait ſoit le principe du Goût, que lui ſeul l'anime, le guide, l'encourage, le ſoutienne, l'éleve, le faſſe

agir, en un mot, dans toutes les peines qu'il se donne pour produire le Beau. Sa citation fait le plus bel éloge du génie : que pourroit-on dire qui pût égaler la rapidité, le patétique, le charme de son action sur le Goût. Il faudroit avoir celui de son Auteur pour louer ces beautés consacrées par les suffrages du public. Continuons de développer notre sujet, en affervissant toujours l'esprit à la marche la plus exacte.

CHAPITRE V.

Nature du Goût.

Tum porro quid id eſt animum quod percutit ipſum,
Et movet & varios ſenſus expromere cogit.
Lucret. Lib. 2.

LES opérations de l'eſprit & les ſentiments du cœur ont leur eſſence, comme les choſes matérielles, & c'eſt de cette eſſence que ſe forme leur nature.

Un raiſonnement en forme, eſt compoſé de pluſieurs propoſitions qui comparent les objets que l'on veut unir ou ſéparer, ſuivant qu'il fera voir leur convenance ou leur diſconvenance.

Le ſentiment de l'amour, celui

de la haine ont leurs affections particuliéres & caractériſtiques.

Le ſentiment du Goût a auſſi ſa nature qui lui eſt propre, particuliére, unique. Il faut la faire connoître par une explication ſenſible, avant que de parler de ſes autres propriétés.

Nous avons fait voir que des différentes eſpéces de Beau, naiſſoient les différentes eſpéces de Goût. Leurs définitions ſont des guides qui ne ſçauroient nous égarer, tant que nous aurons l'attention de les ſuivre.

Mais après avoir défini le Goût, comme l'effet du Beau dans tous les genres, il eſt néceſſaire d'en donner une définition particuliére qui en fixe invariablement l'idée. C'eſt l'unique moyen de le faire connoître, & donner

donner une connoiſſance exacte de ſon ſujet, c'eſt le premier devoir de l'Auteur.

Commençons par jetter un coup d'œil ſur les définitions du Goût que nous ont donné les Ecrivains célébres qui en ont parlé.

Ne perdons point de vûë ſurtout les régles de la définition, & de la définition de la choſe, que la Logique nous a donnée. Son objet eſt d'expliquer la nature de cette choſe; ſouvenons nous également qu'une définition doit être univerſelle, & qu'il faut qu'elle comprenne tout ce qu'elle définit: qu'elle doit lui être propre, c'eſt-à-dire, ne convenir qu'à lui; qu'il faut qu'elle ſoit claire, ce qui ſignifie qu'elle doit nous donner une idée plus nette & plus diſtincte

de la choſe qu'elle définit, que celle que nous avions avant que de la ſçavoir ; enfin qu'elle nous en faſſe comprendre la nature, en nous fourniſſant les moyens de rendre ſes principales propriétés ſenſibles.

Si ces qualités ſe trouvent dans les définitions du Goût que l'on va rapporter, il eſt inutile d'en chercher d'autre ; ſi elles ne s'y trouvent pas, il eſt indiſpenſable d'en donner une plus ſatisfaiſante & plus utile. Mais les erreurs de tant de génies célébres, en les ſuppoſant même réelles, ne ſont-elles pas des avertiſſements redoutables pour celui qui voudroit les éviter ? Doit-il, peut-il ſe flatter d'être plus heureux ?

Malgré ces dangers, l'amour de la vérité, celui du Goût, le deſir de le

mettre dans tout le jour dont il eſt ſuſceptible, m'entraînent, malgré moi. Si je tombe dans quelqu'égarement, la pureté de mon intention, la force & la beauté des motifs obtiendront la grace des fautes dans leſquelles elles m'auront fait tomber.

M. le Préſident de Monteſquieu nous a laiſſé une définition du Goût, dans un fragment où il avoit deſſein de traiter cet important ſujet. Il y dit, » que le Goût n'eſt autre choſe que » l'avantage de découvrir avec fineſſe » & avec promptitude, la meſure du » plaiſir que chaque choſe doit donner aux hommes.

M. de Voltaire définit le Goût, » le ſentiment des Beautés & des » défauts dans tous les Arts.

M. d'Alembert s'explique ainſi ſur

le même ſujet : » Le Goût eſt le » talent de démêler dans les ouvra- » ges de l'Art ce qui doit plaire aux » ames ſenſibles, & ce qui doit leur » déplaire.

Le Dictionnaire de Trévoux, donne auſſi ſa définition en ces termes ; » le Goût eſt un ſentiment naturel » de l'ame, indépendant des Scien- » ces & des Arts.

L'ouvrage eſtimé des beaux Arts réduits à un principe, n'a pas oublié non plus de s'expliquer ſur la plus belle partie de ſon ſujet. On peut définir, » l'intelligence, c'eſt l'Au- » teur qui parle, la facilité de con- » noître le vrai & le faux, & de les » diſtinguer l'un de l'autre ; & le » Goût, la facilité de ſentir le bon, » le mauvais, le médiocre, & de

» les distinguer avec certitude.

Voilà les définitions du Goût les plus connuës ; mais est-il permis d'examiner si elles contiennent les qualités nécessaires, surtout après avoir prononcé les noms de Montesquieu & de Voltaire ? Je me soumets en tremblant à la nécessité de ce devoir, & m'en acquitte avec rapidité.

Content de proposer simplement quelques questions, je demanderai si les propositions suivantes, l'avantage de découvrir avec finesse & avec certitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes, le sentiment des beautés & des défauts dans tous les Arts, le talent de démêler dans les ouvrages de l'Art, ce qui doit plaire aux ames

ſenſibles ou ce qui doit leur déplaire ; un ſentiment naturel indépendant des Sciences & des Arts, la facilité de ſentir le bon, le mauvais & le médiocre & de les diſtinguer avec certitude : je demande, dis-je, ſi toutes ces explications rempliſſent leur objet ; la choſe expliquée en eſt-elle plus claire ; le Goût en eſt-il plus ſenſible ! En un mot ces propoſitions renferment elles tout ce qui convient à ſon eſſence ; ne conviennent-elles qu'à lui, voit-on par leur ſecours plus clair dans la nature du Goût, & ſi clair, comme cela doit être, que l'on puiſſe deſcendre de ſon eſſence à ſes propriétés, & de ſes propriétés remonter à ſon eſſence ?

Le Jugement du Public ſur ces propoſitions ſera libre & certain ;

celui que je pourrois porter ſeroit rempli d'incertitude & de contrainte; c'eſt donc au Public à prononcer, & je ne dois m'impoſer qu'un ſilence reſpectueux.

Au reſte, malgré le ſentiment de ma foibleſſe, & celui de la ſupériorité des Auteurs dont je viens de parler, je puis faire une réflexion.

Le Goût eſt compoſé d'une infinité d'actions; l'ame toute entiére compriſe dans les différentes facultés par leſquelles nous en diviſons l'exercice, celui de l'eſprit, de l'imagination, du génie, du jugement, eſt abſorbée dans les matiéres du Goût, lorſqu'elle s'y livre. Son action eſt très-différente, ſuivant l'eſpéce de Goût qui la détermine. Il en eſt un ſtérile, il en eſt un ſecond; l'un marque à chaque

beauté ſa place; l'autre en conçoit l'idée, en crayonne tous les traits, la peint enfin; l'un n'eſt qu'Eſtimateur, l'autre Créateur : voilà donc deux Goûts, & ſi différents, que ſi on ne les diſtinguoit pas clairement l'un de l'autre, leur idée demeureroit dans la plus grande confuſion. Le premier n'eſt que paſſif; ſon ſentiment ſe bornant à examiner ce qu'il croit de ſon reſſort, en obtient ſimplement le ſuffrage ou le refus.

Quoique ce ſentiment ne produiſe rien de plus que de faire agréer ou rejetter, on ne dit pas qu'il n'ait une action, mais oiſive & ſtérile, ſi l'on excepte la voix qu'elle donne pour ou contre; il n'en réſulte aucun tableau, aucune copie, aucune richeſſe pour les Sciences & les Arts. Ce

Goût purement paſſif les laiſe dans l'état où il les a trouvés, & ſe contente de faire connoître ce qu'il penſe. Son mérite paroît être celui de la balance qui ne donne pas le poids aux corps, mais qui en donne la connoiſſance. Elle agit cependant; mais elle n'ajoute, ne retranche, n'ôte, ni donne rien. Le poids même qu'elle fixe étoit invariable avant ſon opération. L'action du Goût Eſtimateur eſt la même.

Il en eſt tout autrement du Goût créateur. Paſſif lorſqu'il conçoit l'idée du Beau qu'il veut peindre, il eſt actif, & de l'action la plus puiſſante de l'ame, lorſqu'il en trace l'ordonnance, qu'il l'exécute, & qu'il fait un tout, un enſemble parfait d'une multitude de parties, qui ne

produiroient jamais le Beau, ſi leur union n'étoit pas très-difficile. Sa hardieſſe emprunte, partage la force active du Soleil, dont les rayons, créent, animent, vivifient, embelliſſent tout ce qui les reçoit.

Lorſque la nature donne à la Terre un génie créateur, un jour nouveau ſe leve pour elle. Celui de M. de Monteſquieu, fera peut-être dans l'eſpace de quelques années la révolution de l'eſprit de ſa nation, par le paſſage du frivole au ſolide, de l'indifférence pour la patrie à ſon amour, & de la vaine Philoſophie à la véritable, qui rendant l'homme vertueux & ſage, le rend heureux.

Si la diſtinction que l'on a taché d'établir eſt réelle, la définition du Goût doit la marquer, celui de

l'eſtimation n'ayant pas moins de réalité que celui du créateur.

Pour développer cette queſtion, choiſiſſions un morceau familier de quelque maître ; le portrait de Rhadamiſte fait par lui-même à l'Ambaſſadeur d'Armenie ſon confident.

Hyeron plut aux Dieux que la main ennemie
Qui me ravit le Sceptre eût terminé ma vie ;
Mais le Ciel m'a laiſſé pour prix de ma fureur
Des jours qu'il a tiſſus de triſteſſe & d'horreur.
Loin de faire éclater, ton zèle ni ta joie
Pour un Roi malheureux que le Ciel te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux,
Qu'à proſcrit dès long-tems la vangeance céleſte,
De crimes, de remords aſſemblage funeſte
Indigne de la vie & de ton amitié,
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié ;
Traître envers la nature, envers l'amour perfide,
Uſurpateur, ingrat, parjure, parricide ;
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hyeron, j'oublierois qu'il eſt un Ciel vengeur.

Lorſque l'Auteur de cette Tragédie connuë de toute l'Europe, a voulu faire ce portrait extraordinaire, affreux mais intéreſſant de ſon héros, il en a d'abord conçu l'idée, & il l'a mûrement conſidérée. Conçuë avec cette force énergique qui fait le caractère de ſon eſprit, il l'a renduë avec ce coloris tragique qui diſtingue ſes piéces.

N'eſt-il pas évident que le mérite de celui qui conſidére ce tableau admirable n'eſt pas le mérite de l'Auteur qui en a enrichi le Théâtre? Il eſt impoſſible de varier dans la réponſe; chacun ſent l'intervalle immenſe qui les ſépare l'un de l'autre. Le premier, content de la lumiére dont il eſt éclairé, ne lui ajoute rien. Le ſecond, préſente au Théâtre un

tableau neuf, hardi, & si singulier qu'en avoir seulement conçu l'idée, seroit déja une preuve de génie.

La conséquence supposée dans ces raisonnements, ne pourroit-on pas hazarder cette définition.

Le Goût dans tous les genres du Beau, est un sentiment passif, lorsqu'il en reçoit, ou qu'il en conçoit l'idée; il est actif, lorsqu'il l'exprime, qu'il peint cette idée avec la force & la grace dont elle est susceptible.

Cette définition marque la différence qui est entre les deux espéces de Goût dont on a parlé, en leur assignant, à ce qu'il paroît, chacun leur nature, chacun leur véritable rang.

Si l'on dit, à ce qu'il paroît, c'est

pour marquer l'incertitude de l'opinion de celui qui la propoſe. Car ſi les définitions que l'on a rapportées étoient en effet défectueuſes, qui pourroit préſumer d'en donner une exacte? Je proteſte autentiquement contre cette vanité. Mais le plan de cet ouvrage m'a mis dans la néceſſité d'avoir un ſentiment ſur cette queſtion, d'où dépend la notion eſſentielle du Goût. Je n'ai pû me diſpenſer de riſquer ma façon de penſer ; fut-elle vicieuſe au reſte, il vaut mieux en avoir une à ſoi, l'orſque l'on y eſt obligé, que de n'en avoir point du tout. L'erreur même ſeroit pardonnable dans cette circonſtance, l'orſque ne cherchant que le vrai, on ſoumet ſon ſentiment à la verité.

Examinons maintenant ſi cette dé-

finition eſt conforme aux régles ſur leſquelles elle doit être jugée; réuniſſons pour cet effet les extrêmes, & voyons ſi leur convenant, elle ne convient qu'à eux.

La nature étant la même dans les productions d'une même eſpéce, tous les hommes naiſſent donc avec une portion de Goût qui leur eſt particuliére. Mais la qualité du jugement d'où ſe forme celle du Goût, eſt auſſi différente que les conſtitutions & les tempéramments.

D'ailleurs l'attrait auquel ſe porte le Goût, même à proportion égale, n'a pas moins de différence que les phyſionomies. Rien ne le prouve mieux que la diverſité des occupations des Sçavants & des Artiſtes. L'un ſe perd dans l'immenſité des

Planettes & des Aſtres ; l'autre s'abyſme dans la conſidération d'un inſecte imperceptible. L'un admire l'Auteur de la nature dans l'eſpéce d'infinité du grand ; l'autre eſt plus flatté de ſurprendre les ſecrets de ſa toute puiſſance, dans les prodiges de l'infiniment petit. C'eſt le Goût du Beau qui les anime l'un & l'autre, comme on le voit ; mais combien les objets de leurs recherches ne diffé-rent-ils pas.

Les tourbillons de feu, les torrents de lumiére, qui ſortent du Globe du Soleil, la fécondité de ſon influence, la régularité de ſes mouvements, tout ravit celui qui le conſidére, & ſa curioſité eſt également entraînée & ſuſpenduë par l'admiration.

Le

Le Philoſophe qui fait l'analyſe d'un Inſecte n'a pas un moindre ſujet de méditations profondes ; des muſcles, des veines, des artéres, de l'exercice de la vie enfin, & du raiſonnement, quelque imparfait qu'il puiſſe être, dans une portion de matiére ſi petite, que l'appercevoir eſt une opération ; voilà autant d'obſervations très-curieuſes ; l'Art les fait avec autant de vanité, que la nature avoit mis de modeſtie à les dérober à la connoiſſance & aux hommages de la Philoſophie ; toutes ces découvertes dans cet infiniment petit, doivent jetter l'Obſervateur dans un raviſſement auſſi juſte & auſſi délicieux, que les merveilles de la nature conſidérée dans ſes grands tableaux.

Si la définition propoſée convient à ces deux eſpéces de génie, dont l'étude réunit les extrêmes, il paroît qu'elle eſt exacte. C'eſt toujours le Beau que cherche le Goût dans des ſujets différents. Son mérite eſt diſtingué dans la définition de celui du Spéculateur oiſif & ſtérile qui ſçait rendre juſtice à la beauté & à la difficulté de leurs travaux ; car il s'en faut bien que l'on veuille révoquer en doute qu'il en ait un ; on pourroit même ajouter qu'il développe, qu'il nourrit, qu'il anime & qu'il perfectionne les plus grands talents par la juſtice qu'il leur rend & par les ſecours qu'il leur prodigue.

En effet, ſans cette foule d'admirateurs, dont les moins éclairés ſont encore bien chers à l'amour propre

des génies créateurs, ces grands hommes ne produiroient-ils pas beaucoup moins? Si Paris n'eût pas eu de Spectateurs capables de sentir les beautés des Horaces, d'Héraclius de Rodogune; si la France n'eût pas offert aux talents du grand Corneille, le suffrage d'une quantité de Lecteurs étonnés de l'élévation de son esprit; ne pourroit-on pas dire avec justice que ce créateur & ce modéle immortel du Théâtre François, n'auroit jamais donné qu'une Tragédie?

La supériorité du talent de ce grand homme, est également renfermée dans la définition que l'on a hazardée, & elle y est expressément distinguée du discernement rare de ses admirateurs les plus éclairés, à qui aucune de ses beautés n'échappe; celle

de tous les Arts & de toutes les Sciences l'eſt également, puiſqu'elle contient expreſſément le Beau dans tous les genres.

Au reſte, quand bien même cette définition ſeroit défectueuſe, ſi elle donne occaſion à la naiſſance d'une autre plus exacte & plus heureuſe, l'on croira encore avoir beaucoup fait pour les Sciences & les Arts; qu'importe quel génie les éclaire, pourvû que la lumiére qui leur eſt néceſſaire leur ſoit enfin donnée. Si ne pouvant remplir ce devoir, je ſçavois dans quel ſein elle repoſe, j'irois avec empreſſement la chercher, & j'en ferois ſur le champ préſent à l'humanité, en lui nommant celui à qui elle la devroit.

Les hommes ne ſont ils pas l'ou-

vrage du même Créateur? Les ſociétés particuliéres des peuples divers, ne ſont elles pas des parties eſſentielles de la ſociété générale ? Ainſi lorſque quelqu'une d'elles offre l'utile, l'honnête, le beau, le grand, l'humain, le juſte qui étoit inconnu, c'eſt un effet précieux que la circulation ne ſçauroit trop communiquer au genre humain.

Le Philoſophe ami des hommes n'appercevra jamais ces grands traits de lumiére rare qui éclairent la raiſon par leur ſpendeur, ſans franchir la diſtance des ſiécles & des climats, & la différence des Gouvernements, des mœurs & des Religions ; il n'en reſpectera pas moins leur ſainteté, en faiſant part à ſa patrie des richeſſes étrangéres.

La face de l'Univers n'offre à l'homme ordinaire qu'une diverſité impoſſible à concilier. Le génie ſçait ramener toutes ces différences à une unité parfaite. Voilà le plus beau talent du Goût moral porté à ſa perfection. Éclairer les hommes, les rapprocher, les inſtruire à s'aimer, à pratiquer la vertu, à ſe connoître en vrai bonheur, ſi ce Goût conciliateur a une autre ſublimité, je préfére mon erreur à la vérité même.

Fin du Livre premier.

L'ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

L'invention.

Nam genus & proavos, & quæ non fecimus ipsi,
Vix ea nostra voco.....
Ovid. Met. Lib. 13.

NOUS avons remonté à l'origine du Goût, à sa cause, à son principe, à sa nature. C'est de ces connoissances que part l'inventeur, pour

enchérir ſur les découvertes dont elles avoient enrichi la ſociété avant lui.

» Naiſſance, ayeux, tout ce qu'il » n'a point fait lui-même eſt regardé » par ſon émulation comme ne lui » appartenant pas. » Il prend pour lui cette belle maxime que met Ovide dans la bouche d'Ulyſſe.

A meſure que Platon, Ariſtote, Deſcartes ſatisfont ſa curioſité, ils l'irritent. Il n'eſtime ſon nom qu'autant qu'il le placera dans les faſtes de ce monde ſçavant. Ces grands hommes ont ajouté au bonheur & aux lumiéres de l'univers. Il ne connoît, il ne veut reconnoître que cette gloire, la plus flatteuſe pour le génie. Entrons en matiére.

Le Créateur a formé l'eſprit & la

matiére. Toutes les inventions des hommes roulent ſur ces deux objets. Qu'eſt-ce qu'inventer? C'eſt découvrir des rapports inconnus, entre la matiére & l'eſprit, l'eſprit & la matiére, l'eſprit & l'eſprit, la matiére & la matiére.

L'on ne crée pas ces rapports que l'on apperçoit le premier; ils exiſtoient conſtamment avant qu'on les eût apperçûs. Mais lorſqu'ils ſont utiles ou agréables, l'agrément ou la difficulté de cette découverte fait autant d'honneur que ſi on les avoit créés.

Eſt-il une invention qui offre plus d'agrément & d'utilité, que celle de l'Imprimerie? Tant que cet Art a été ignoré, le croyoit-on poſſible. Un homme l'imagine, le ſaiſit, & le met

en pratique. Cet Art ſi important eſt devenu ſi facile par la ſimplicité de ſon exécution, qu'une intelligence purement méchanique ſuffit pour l'exercer. On ſçait que la plûpart de ceux qui compoſent l'impreſſion du meilleur ouvrage n'en connoiſſent que le caractére. Mains aveugles qui laiſſent l'eſprit du Compoſiteur dans la plus grande pauvreté, lors même qu'elles enrichiſſent le Sçavant des plus précieux tréſors.

L'Imprimerie a conſacré le nom de ſon Inventeur à l'immortalité; qu'a-t-il fait cependant? Il a découvert des rapports qui étoient entre la parole & la peinture, depuis que l'une & l'autre exiſtoient; il ne s'agiſſoit que de les ſaiſir; on l'a fait, & voilà l'invention.

L'Art de préſenter aux Lecteurs les exploits d'un grand homme, de peindre ſon cœur, ſon eſprit, ſes vices, ſes vertus, ſes défauts, ſes talents, pour l'inſtruction de la poſtérité, eſt celui de l'hiſtoire. L'honneur de ce dépôt immortel de l'humanité, appartient à celui qui a le premier écrit l'hiſtoire.

L'Art d'intéreſſer l'eſprit & le cœur par le jeu & le contraſte des grandes paſſions, eſt celui de la Tragédie, qui a oſé la premiére les mettre ſur la Scéne. La chaleur des fêtes de Bacchus, & peut-être le feu de ſa liqueur en donnérent la premiére idée à Theſpis. Il ouvrit à Sophocle & à Euripide, une carriére dans laquelle leur génie alla bien plus loin que celui de leur guide; peut-

être diroit-on avec juſtice la même choſe de Corneille & de Racine, par rapport à Sophocle & à Euripide, ſi cette préférence n'étoit ſuſceptible d'être enviſagée comme un crime de leze-antiquité. Ce qui eſt inconteſtable, c'eſt que le jeu & le contraſte des grandes paſſions, ſource des grands vices & des grandes vertus, porte ſur un ſi grand nombre de reſſorts, qui peuvent tous concourir à la même fin, quoiqu'employés d'une maniére différente, que celui qui croit qu'ils ne peuvent l'être d'une façon nouvelle, ne connoît ni leur étenduë, ni celle de l'eſprit, bien moins encore celle du génie qui peint l'un & l'autre.

On doit penſer au reſte ſur l'Hiſtoire & ſur la Tragédie, comme ſur

l'impreſſion. Les rapports qui ſont entre notre plaiſir & notre admiration, & le ſpectable des paſſions impétueuſes, injuſtes & capables de tout, exiſtoient depuis qu'il y a eu des hommes. Ignorés quelque temps, ils ont enfin été apperçûs, & la gloire de les avoir vus les premiers, eſt celle de Sophocle & d'Euripide, de Corneille & de Racine, d'Hérodote, de Thucidide & de Xénophon. Ils ont enrichi les Sciences de nouvelles découvertes; les Sciences par reconnoiſſance leur ont déféré le nom de créateurs qui n'appartient qu'à Dieu.

L'invention au reſte, quelquefois ſubite, ſouvent fortuite, a généralement ſa naiſſance, ſes progrès & ſa perfection. Si l'on ſuit avec attention

l'Hiſtoire des Arts & des Sciences ; on verra ſenſiblement qu'il y a peu de ſiécles qui n'offre un germe de quelque découverte formé & prêt à éclore. Plus la fermentation des eſprits y eſt violente par le débat & le choc des opinions, plus l'inſtant où ce germe, encore couvert de voiles qui en dérobent la connoiſſance, doit ſe développer parfaitement, eſt prochain.

Un Deſcartes, un Newton, un Leibnitz, ſaiſiſſent cette diſpoſition des eſprits. Leur génie reconnoît la main qui a jetté ce germe, quelquefois au hazard. Il conſidére ſa nature, celle du fonds ſur lequel il eſt tombé, ce qui a donné lieu à ſa formation, de quelle lumiére, il enrichira la ſociété, & quels périls les accom-

pagneront. Ces conſidérations étant faites, le génie de ces grands hommes tire, pour ainſi dire, du néant, ce ſyſtême, cette opinion dont ſon ſiécle annonce l'enfantement (qu'on pardonne l'expreſſion) par une eſpéce de groſſeſſe. Il ſurmonte les obſtacles, & s'il paroît avancer le terme de ce ſyſtême, de cette opinion, de cette découverte, ce n'eſt que parce qu'il a plus d'étenduë, plus de ſagacité, qu'il voit mieux, en un mot, & plus avant que ſes prédéceſſeurs & ſes contemporains, qui croyent voir mieux ou auſſi bien que lui.

Tel étoit M. Halley, cet Anglois célébre, Phyſicien, Aſtronome, Navigateur, Négociant, Patriote, un des Sçavants les plus courageux qui

ayent jamais été : c'eſt bien de lui que l'on peut dire avec autant de vérité, ce qu'a dit M. de Buffon, de M. de la Condamine. » Il fit plus par le » motif de la gloire des Sciences, » que l'on ne fit jamais par la ſoif » de l'or. Après avoir parcouru pluſieurs fois la vaſte étenduë de toutes les Mers, ſa curioſité toujours inſatiable voulut trouver le ſecret de vivre ſous l'eau. Il le trouva ; » il fit deſcendre de l'air que nous » reſpirons juſqu'au fonds de la Mer, » & il mit lui-même ſon art en pra- » tique. Le détail de tout ce qu'il vit, » & qu'il ſentit dans cette épreuve, » les différentes couleurs & les re- » flets de la lumiére filtrée à travers » cette immenſe quantité d'eau of- » frent un ſpectacle curieux, & dont

» Newton

» Newton a bien ſçu tirer parti dans » ſon optique.

Voilà ſans doute du merveilleux dans l'invention. Il n'eſt pas queſtion de diſcuter ſa vraiſemblance. On le trouve conſigné par M. Folque, Sécretaire de la Société Royale de Londres, dans les Mémoires de cette illuſtre Compagnie; c'eſt de ce dépôt que M. de Mairan, Sécretaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Paris, l'a emprunté pour en faire part à la France.

Les exemples tirés de la Phyſique, de l'Aſtronomie & de la Géométrie, ſont trop profonds pour le Goût ordinaire. On ſe contentera d'en apporter un, pris de l'Hiſtoire du Théâtre. Rotrou, & quelques autres Tragiques avoient commencé une révo-

lution dans la Tragédie Françoiſe. Ils cherchoient ſa perfection, en approchoient quelquefois, & s'en éloignoient ſouvent. Ils erroient au hazard ſans pouvoir rencontrer la route fixe du Beau, du grand, du ſublime, & ſurtout de l'intérêt ſuivi ſans interruption. Corneille parut alors, & peu de temps après lui, Racine. Ils trouvérent la connoiſſance & les régles du Théâtre, flottant dans une ſi grande incertitude, qu'elles n'avoient aucune conſiſtance; à l'étude de la Tragédie, ces deux grands hommes joignirent celle de l'Hiſtoire, & ils oſérent enfin mettre ſur la Scéne des ſujets qui n'avoient point été traités. Ces deux génies, l'un & l'autre créateurs, firent entr'eux un eſpéce de partage des cataſ-

trophes de tous les peuples de la Terre. Mais tous deux les saisirent & les représentérent par des côtés différents. Corneille s'attacha toujours à peindre ses Héros suivant l'esprit, le génie, le caractére, & les mœurs de leur nation. L'Africain, le Numide, le Romain, le Vandale, l'Arménien, l'Espagnol, y parlent au ton de leur nation. Ils en ont l'esprit, les mœurs, & le caractére. Leurs passions, les sentiments qu'elles inspirent, leurs projets, leurs intrigues, leurs plaisirs, leurs peines, & jusqu'à leur désespoir, tout est marqué au coin d'une différence nationale, qui varie si bien leurs personnages, qu'aucun ne se ressemble. S'ils ont quelques rapports les uns avec les autres, ce n'est que dans un

ton d'élévation, de grandeur, & de majeſté qui leur eſt commun à tous.

Racine au contraire s'eſt moins attaché à cette variété, qu'à celle du ſentiment. Par tout il a peint l'amour délicat, éclairé, inquiet, jaloux, défiant, timide généralement, quelquefois audacieux, & toujours touchant : tremblant, mais plein de vivacité & d'intérêt dans Junie, & dans Britannicus; miſtérieux, déguiſé dans Monime & dans Atalide; emporté, menaçant, terrible & deſeſpéré, dans Hermione & dans Roxane. Incertain, réſervé, autant que peut l'être une grande paſſion, criminel avec douleur, avec honte & avec une eſpéce d'amour pour la vertu, dans Phédre. C'eſt l'amour qui fait le fonds & l'intrigue

de ces piéces ; l'amour y régne dans tous les Actes, dans toutes les Scénes, ſouvent dans tous les couplets. Mais quelles paſſions, quelles nuances, quels coloris, quel pinceau & quel maître !

Voilà ſur le même ſujet deux inventeurs, qui ont marché dans des routes bien différentes. L'un s'eſt emparé du ſublime & de la grandeur ; l'autre s'eſt contenté du ſentiment & de ſa délicateſſe ; le premier a peint pour l'imagination la plus élevée ; le ſecond enfin n'a parlé qu'au cœur. Tous deux ſont devenus les modéles de tous les Théâtres de l'Europe, & tous deux n'ont encore juſqu'ici trouvé aucun imitateur qui les ait ſurpaſſé.

Rien n'eſt plus glorieux que l'in-

vention ; l'honneur dont jouissent encore de nos jours tous les génies de l'antiquité qui en ont fait quelqu'une d'importance, ou par l'utilité, ou par l'agrément, en est une preuve. Mais ceux qui sont jaloux du même honneur, doivent être convaincus, que toute invention, on n'en excepte aucune, est persécutée dans sa naissance. Pascal (*) en donne une raison sensible. » Ceux qui sont » capables d'inventer, dit-il, sont en » petit nombre ; ceux qui n'inventent » point sont en plus grand nombre, » & par conséquent les plus forts. » On voit que pour l'ordinaire, ils » refusent aux inventeurs, la gloire » qu'ils méritent & qu'ils cherchent » par leurs inventions. Il faut donc

(*) Pensées diverses.

» bien ſe garder de ſe piquer de cet
» avantage tout grand qu'il eſt : on
» doit ſe contenter d'être eſtimé du
» petit nombre de ceux qui en con-
» noiſſent le prix.

La gloire de l'invention, ſi difficile à mériter, & ſi pénible à défendre, quoiqu'abandonnée par ſes légitimes propriétaires, ne manquera pas de partiſans ambitieux. Contraſte ſingulier ! Ceux à qui elle eſt duë s'y refuſent ; ceux qui n'ont aucun droit ſur elle, y aſpirent ouvertement.

C'eſt au Critique qui exerce la police ſur le Goût a s'oppoſer à ces uſurpations. Si elles tenoient lieu du mérite que l'on s'arroge ſans l'avoir, le Littérateur, le bel Eſprit, & l'Inventeur ſeroient expoſés à être confondus. La claſſe du dernier étant

remplie par ceux qu'y placent l'adreſſe, l'illuſion, & l'audace de l'orgueuil, on ne diſtingueroit plus la gloire duë à l'Inventeur, de celle que méritent les autres. Il eſt cependant entr'elles une grande différence. L'Inventeur étonne, inſtruit, éclaire par la ſupériorité de génie? Le bel Eſprit ne plaît que par le choix des penſées, l'élégance des tours, & la grace de l'expreſſion. Il ne réſulte de ce mérite, quelque rare qu'il ſoit, que du plaiſir.

CHAPITRE II.

Sur l'Imitation.

Non ita certandi cupidus quàm propter amorem
Quòd te imitari aveo . . . . . ,
Lucret. Lib. 6.

C'EST à l'imitation que l'art doit la gloire de peindre la nature. On l'a beaucoup répété depuis qu'Ariſtote l'a dit, tous les Arts ſont imitateurs. La réflexion peut facilement ſe convaincre de la vérité de cette propoſition.

Pourquoi la Poëſie eſt-elle contrainte à la meſure par un aſſujettiſſement ſervile? Parce que cette gêne fortifie l'expreſſion des couleurs, la vivacité des images, & qu'il en réſulte une imitation plus vraie & plus

agréable. Sans cela, elle n'eſt au fonds qu'un diſcours plus paré que la Proſe. Mais l'Art ne lui permet la profuſion d'ornements qu'elle peut employer, qu'à condition qu'ils rendront ſes peintures plus reſſemblantes & plus riches.

La Muſique qui met la voix dans un aſſujettiſſement encore plus grand n'eſt également qu'un Dialogue noté, où l'on peut faire entrer tout ce qui peut rendre la force ou la grace des paroles : c'eſt une déclamation embellie de toute la parure dont elle eſt ſuſceptible, tant pour l'agrément que pour le patétique. Mais l'objet du Cromatique, de la Mélodie, du chant léger, du chant enjoué, eſt toujours l'imitation de la nature. On n'entend point les grands

morceaux de Bergoleſe, de Lully, & de Campra, ſans en être convaincu.

Il en eſt de même de la Danſe, dans laquelle on ne trouvera ſi l'on veut la décompoſer qu'une démarche étudiée, renduë plus gracieuſe par la cadence; c'eſt le concert des graces & de la légéreté; il doit donc montrer à nos yeux ſon modéle.

Les Hymnes des premiers Poëtes ont donné naiſſance à la Poëſie. Orphée & Linus qui les mirent en chant, ont enſeigné la Muſique aux hommes. Les Fêtes des Bergers ont été le berceau de la Danſe. La nature a fourni le fonds de ces plaiſirs, & l'art les a perfectionnés. Mais il doit toujours s'approcher de ſon modéle, & s'il s'en éloigne, il eſt défectueux.

Tout Art eſt imitateur, comme on l'a dit, & jamais l'imitation n'eſt plus parfaite que lorſqu'elle eſt le lien qui réunit l'art & la nature. La meſure & la cadence, ne ſont rien autre choſe qu'une difficulté à vaincre que l'art s'eſt impoſée, & lorſqu'il en triomphe en effet, en arrivant également à la reſſemblance de l'objet qu'il peint, il réſulte certainement de cette victoire un mérite de plus, unique objet de l'art.

Chaque imitation, au reſte, a ſon ton & ſon caractére. Une peinture qui chargeroit une nôce de Bergers, des ornements pris dans celle de Jupiter & de Junon, ſeroit défectueuſe. Elle ſeroit à contre-ſens; parce que la ſimplicité eſt le ton de la premiére de ces peintures, & la

magnificence celui de la seconde.

Toute imitation a ses bornes : on n'imite que pour embellir, & la ressemblance qui avilit une image est contre les régles. Le pinceau & le burin doivent rendre en beau tout ce qu'ils empruntent de la nature.

Cette imitation riche qui ajoute encore à la perfection du modéle, est celle des grands maîtres. Créateurs des beautés qu'ils ont entrepris de copier, ils les ont copiées en effet d'après nature.

Les tableaux qu'ils ont donnés dans tous les genres existoient avant eux ; ils les ont saisi, & ils ont osé peindre leurs idées à l'esprit & aux yeux. Le succès a couronné leurs entreprises ; la hardiesse du dessein & la beauté de l'exécution ont fait de ces imi-

tations des créations réelles.

Il eſt une autre imitation, ſervile, contrainte & aſſujettie au tour, à l'expreſſion, & au ſens littéral. Elle ne fait qu'un honneur proportionné au travail qu'elle coute. Le mérite de rendre par la traduction une grande penſée d'Homère, & celui de copier une idée ſublime du Titien, eſt toujours dans l'ordre ſubalterne, quelque parfait qu'on le ſuppoſe. Ce n'eſt que l'imitation d'une imitation, elle ne ſçauroit donner d'autre gloire, que celle d'un copiſte.

Une autre imitation libre, noble & indépendante ſe rencontre dans ces chefs-d'œuvres des anciens & des modernes. Celle là ne reçoit de loix que du génie. Elle s'approprie ce qu'elle emprunte; elle pare

la beauté même. Elle retire quelquefois du fumier une pierre précieuſe, dont celui qui l'avoit trouvée n'avoit pas connu le mérite, & la met dans tout ſon état.

C'eſt ainſi que Virgile imita les imitateurs de la nature dans les Poëſies Paſtorales, & les Poëmes d'Homère; Corneille, le grand Corneille, & l'élégant Racine ont imité de même, Sophocle, Euripide, Lucain, Homère même, & quelquefois les beautés hiſtoriques ſuſceptibles de leur Art. Créateur du Beau, ce genre d'imitation ſuppoſe le Goût le plus ſur & le plus étendu.

A quel dégré de ſupériorité, ce Goût ne doit il pas être porté, lorſqu'il donne le ſecret d'être toujours ſoi-même, lorſque l'on eſt pour ainſi

dire un autre ; copiſte & original en même-temps ; voilà l'imitation du génie facile à reconnoître ; elle eſt auſſi admirable par ſes diffirences avec ſon modéle, que par ſa reſſemblance. L'eſprit vulgaire copie, & ne fait rien de plus. L'eſprit ſupérieur créé en copiant. Les Beautés étrangéres qu'il fait paſſer dans ſon ſujet, les changements qu'il y fait, prennent l'empreinte de ſon Goût, & ſe confondent avec lui, comme un Ruiſſeau qui ſe perd dans une grande Riviére.

Que ceux qui pourroient en douter ſuivent Racine empruntant des Grecs tout ce qu'il juge propre à ſes ouvrages, & rejettant tout ce qui leur eſt étranger.

La colére d'Achille, célébre dans l'Iliade

l'Iliade, ne l'eſt pas moins dans l'Iphigénie du Poëte François. Elle naît dans le Poëme Grec de la menace que fait Agamemnon aux Rois dont il eſt chef, d'enlever juſques ſous leurs Tentes les belles Captives qu'ils ont faites dans leurs expéditions militaires, s'il eſt contraint à rendre Chriſéys, fille d'un grand Prêtre d'Apollon, qui lui eſt redemandée par Calchas.

Quelques traits détachés ne rempliroient pas l'objet que l'on ſe propoſe de prouver, la beauté de l'imitation : ils ne préſenteroient qu'une eſquiſſe, & c'eſt un tableau en grand que l'on veut donner. On y verra Racine en paralelle avec Homère, & tous deux y paroîtront dans le coſtume de leur ſiécle & de leur

pays. Donnons au pere de la Poëſie la préſéance qui lui eſt duë, en commençant par ſon texte. C'eſt ainſi qu'il fait parler Achille à Agamemnon.

» Ah! lâche Roi, lui dit-il, les yeux » pleins de fureur, qui n'avez que » de vils intérêts en vûë, comment » ſe peut-il qu'aucun des Grecs ſe » ſoumette volontairement à vos or- » dres & vous obéiſſe?

» Je ne ſuis point venu pour au- » cun démêlé particulier que j'aye » eu avec les Troyens. Ils ne m'ont » jamais offenſé; ils n'ont enlevé ni » mes troupeaux, ni mes haras, & » jamais ils n'ont ravagé les fertiles » campagnes de Phtie... mais nous » vous avons ſuivi pour ſoutenir vo- » tre honneur, & pour venger l'af-

» front qu'on vous a fait à Menelas
» & à vous.

» Cependant vous n'avez aucune
» considération, ni aucun égard
» pour nous, & vous avez le front de
» me menacer de m'enlever le fruit
» de mes travaux, & le présent dont
» les Grecs ont honoré mon cou-
» rage.

» Quand nous avons saccagé quel-
» que Ville de Troye, jamais ma
» récompense n'a été égale à la vô-
» tre. C'est pourtant sur moi que
» tombe ce qu'il y a de plus péril-
» leux dans cette guerre; & lorsqu'il
» s'agit de partager les dépouilles on
» vous choisit ce qu'il y a de meil-
» leur. Et pour moi après avoir bien
» combattu, il faut que je me con-
» tente de porter dans mes vaisseaux

» ce qu'il y a de moins considérable.
» Mais je m'en retourne à Phtie ; car
» il m'est plus doux de me retirer
» chez moi avec mes Vaisseaux.
» Quand je serai parti, je ne pense pas
» que, dans le mépris où vous allez
» tomber, je ne pense pas que vous
» fassiez un grand butin, & que vous
» amassiez de grandes richesses.

» Agamemnon lui répondit : va,
» fuis, puisque ton grand courage
» ne respire que la fuite. Je ne te
» prie point de demeurer pour l'a-
» mour de moi ; j'ai assez d'autres
» braves guerriers qui m'aideront à
» me venger, & Jupiter surtout n'a-
» bandonnera pas ma défense. De
» tous les Rois enfants de ce Dieu
» puissant, tu m'es le plus odieux,
» car tu ne respires que guerres, que

» querelles, & que combats : ſi tu es
» ſi vaillant, d'où te vient ta valeur ?
» N'eſt-ce pas ce Dieu qui te l'a
» donnée ? Retire-toi avec tes vaiſ-
» ſeaux & tes troupes, & va régner
» ſur tes mirmidons. Je ne me ſoucie
» point de toi, & je me mets peu en
» peine de ta colére. Je te déclare
» ſeulement que ſi Apollon veut m'ô-
» ter Chriſéys, je la renverrai ſur un
» de mes Vaiſſeaux, & je lui donne-
» rai une eſcorte pour la conduire.
» Mais en même-temps j'irai en per-
» ſonne t'enlever la belle Briſéys
» dans ta tente, afin que tu con-
» noiſſes que j'ai plus de pouvoir que
» toi, & que ton exemple apprenne
» aux autres à craindre de me parler
» avec ton inſolence, & à s'égaler
» à moi.

A cette menace le boüillant Achille, veut plonger ſon épée dans le cœur d'Agamemnon. Une Divinité deſcend des Cieux & l'arrête. Agamemnon s'emportant, Neſtor l'appaiſe, & malgré ſa médiation & ſes conſeils, les deux Rois continuent leur querelle qu'Achille finit ainſi. » Il faudroit que je fuſſe le plus lâ-
» che des hommes ſi je te cédois en
» quoi que ce ſoit; commande donc
» aux autres, & jamais à moi. Je te
» dirai bien davantage, & tu n'as
» qu'à t'en ſouvenir; c'eſt que je ne
» prendrai les armes ni contre toi,
» ni contre ceux qui viendront enlever
» Briſéys, puiſque vous me l'ôtez après
» me l'avoir donnée. Mais de toutes
» les choſes qui ſont dans mes vaiſ-
» ſeaux, il n'y en a pas une que tu

» puiſſes m'enlever malgré moi. Et ſi
» tu veux tu n'as qu'à en faire l'ex-
» périence pour faire éclater ton
» pouvoir aux yeux des Grecs : on
» verroit bien-tôt mon épée teinte
» de ton ſang. (*)

C'eſt ainſi que le Prince des Poëtes chante la naiſſance de la colére d'Achille, dont les commencements, le milieu & la fin, ſont l'intrigue & le dénouement de l'Iliade.

Racine trouva le fonds du caractére des deux Princes ſi beau, qu'il réſolut d'en embellir la ſimplicité de toute la décence de nos mœurs. Il change abſolument le Roman, & ne prend que l'eſprit d'Homère.

L'intérêt qu'inſpire une Concubine ayant peu d'honnêteté, ſuivant

(*) *Iliade. Liv.* 1.

nos mœurs, quoiqu'il ne lui fût pas contraire, ſuivant celle des anciens, le Poëte François lui ſubſtituë celui que donne une Princeſſe malheureuſe promiſe à un Roi jeune, paſſionné, brave, impétueux, & couvert de gloire. Cette Princeſſe eſt Iphigénie, ſuppoſée promiſe à Achille par Agamemnon.

Dans ces circonſtances les vents contraires, ne permettant pas à la flotte Grecque de prendre la route de Troye, pour la ruine de laquelle ils ſont tous aſſemblés, Agamemnon conſulte Calchas, pour ſçavoir de lui par quel ſacrifice il pourra rendre les Dieux favorables. Le fameux Devin lui répond :

Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie
Sacrifiez Iphigénie.

Rac. Iphig.

Après bien des combats, Agamemnon s'étant ſoumis à la volonté des Dieux, ordonne tout pour un grand ſacrifice. C'eſt ſa fille qui doit en être la victime, mais le pere infortuné croit que ſon ſecret eſt ignoré. Iphigénie, Clytemneſtre ſa mere, Achille ſon amant en ſont informés, & ce n'eſt que dans le courage des Grecs que Clytemneſtre met encore quelqu'eſpérance.

Voilà certainement les fureurs d'Achille auſſi bien fondées que la réſignation d'Agamemnon. Il compte épouſer Iphigénie, il ne s'eſt rendu auprès du Roi des Grecs que dans ce deſſein, & c'eſt le ſang de cette Princeſſe que l'on veut verſer, & verſer aux yeux d'Achille même, ainſi que des autres Princes Grecs

& de toute l'armée. Il vient lui-même demander à Agamemenon ſi cette nouvelle terrible qui s'eſt répanduë dans le camp a quelque fondement.

SCENE VI. du quatriéme Acte d'Iphigénie.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

UN bruit aſſez étrange eſt venu juſqu'à moi,
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, & ſans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire.
Que vous même étouffant tout ſentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main :
On dit que ſous mon nom à l'Autel appellée
Je ne l'y conduiſois que pour être immolée,
Et que d'un faux hymen nous abuſant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi ſi honteux.
Qu'en dites vous, Seigneur? Que faut-il que j'en penſe?
Ne ferez vous pas taire un bruit qui vous offenſe?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes deſſeins,
Ma fille ignore encor mes ordres ſouverains ;
Et quand il ſera temps qu'elle en ſoit informée
Vous apprendrez ſon ſort ; j'en inſtruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah ! je ſçais trop le ſort que vous lui réſervez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander puiſque vous le ſçavez ?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ! O Ciel, le puis-je croire
Qu'on oſe des fureurs avouer la plus noire !
Penſez-vous qu'approuvant vos deſſeins odieux,
Je vous laiſſe immoler votre fille à mes yeux ;
Que ma foi, mon amour, mon honneur y conſente ?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE.

Oubliez-vous que j'aime, & qui vous outragez ?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du ſoin de ma famille ;
Ne pourrai-je ſans vous diſpoſer de ma fille ?
Ne ſuis-je plus ſon pere ? Etes vous ſon époux ?
Et ne peut-elle . . .

ACHILLE.

Non, elle n'eſt plus à vous.
On ne m'abuſe point par des promeſſes vaines ;
Tant qu'un reſte de ſang coulera dans mes veines
Vous deviez à mon ſort unir tous ſes moments,
Je défendrai mes droits fondés ſur vos ſerments.
Et n'eſt-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée,
Accuſez & Calchas & le camp tout entier,
Uliſſe, Menelas, & vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous; qui de l'Aſie embraſſant la conquête,
Accuſez tous les jours le Ciel qui vous arrête;
Vous qui vous offenſant de mes juſtes fureurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la ſauver vous ouvroit une voye,
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye,
Je vous fermois le champ où vous vouliez courir;
Vous le voulez, partez, ſa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juſte Ciel! Puis-je entendre & ſouffrir ce langage?
Eſt-ce ainſi qu'au parjure on ajoute l'outrage?

Moi, je voulois partir aux dépens de ſes jours?
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours?
Au pied de ſes remparts quel intérêt m'appelle?
Pourquoi ſourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais Vaiſſeaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Theſſaliens oſérent-ils ſe rendre?
Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur
Oſa-t-il m'enlever ou ma femme ou ma ſœur?
Quai-je à me plaindre? Ou ſont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous à qui des Grecs moi ſeul je ne dois rien,
Vous que j'ai fait nommer, & leur chef & le mien;
Vous que mon bras vengeoit dans Leſbos enflâmée
Avant que vous euſſiez aſſemblé votre armée:
Et quel fut le deſſein qui nous aſſembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Héléne à ſon époux?
Depuis quand penſe-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laiſſe ravir une épouſe que j'aime?
Seul d'un honteux affront votre frere bleſſé
A-t-il droit de venger ſon amour offenſé?
Votre fille me plût, je prétendis lui plaire;
Elle eſt de mes ſerments ſeule dépoſitaire;
Content de ſon hymen, vaiſſeaux, armes, ſoldats
Ma foi lui promit tout, & rien à Menelas.

Qu'il poursuive s'il veut, son épouse enlevée,
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée;
Je ne connois Priam, Hélene ni Paris;
Je voulois votre fille & ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie,
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous étoient promis;
Et par d'heureux exploits forçant la destinée
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris & juge à ce discours,
Combien j'acheterois vos superbes secours.
De la Grece déja vous vous rendez l'arbitre,
Ses Rois à vous oüir m'ont paré d'un vain titre;
Fier de votre valeur, tout si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos loix.
Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense,
Je veux moins de valeur & plus d'obéissance.
Fuyez, je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'unissent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au seul nom qui retient ma colère;
D'Iphigénie encor je respecte le pere;

Peut-être ſans ce nom le chef de tant de Rois,
M'auroit oſé braver pour la derniére fois.
Je ne dis plus qu'un mot c'eſt à vous de m'entendre:
J'ai votre fille enſemble, & ma gloire à défendre;
Pour aller juſqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quels chemins vos coups doivent paſſer.

L'on vient de voir l'antique embelli par le moderne; c'eſt un tableau d'Appelle, Beau, d'une touche forte, mais ſimple, paré de toute l'élégance du diſcours, de toutes les graces de la Poëſie. L'Auteur même rendroit graces au copiſte de la beauté du cadre dont il l'a enrichi.

Veut-on voir le ſucceſſeur de Racine dans la Poëſie Françoiſe, riche, noble, ſublime, animé du deſir de faire paſſer dans ſa langue les beautés des anciens; qu'on liſe cette belle ſtrophe.

Montrez-nous guerriers magnanimes
Votre vertu dans tout ſon jour ;
Voyons comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour.
Tant que ſa faveur vous ſeconde
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit.
Mais au moindre revers funeſte
Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanoüit. (*)

Ce morceau, que l'on croit original, n'eſt qu'une traduction de Lucrece.

Cette imitation riche & féconde, bien loin d'être contraire au goût, en eſt ſouvent le principe & la preuve.

(*) Quo magis in dubiis hominem ſpectare periclis
Convenit, adverſiſque in rebus noſcere quis ſit,
Nam vera voces tum pectore ab imo
Ejiciuntur, & eripitur perſona, manetres.
Lucret. Lib. 3.

Conclure

Conclure de là que la poſtérité n'emprunte de l'antiquité que parce qu'elle n'a pas la force de produire comme elle, c'eſt tirer une conſéquence fauſſe. Pluſieurs monuments célébres du Goût, dont le ſiécle de Louis XV. a enrichi les Arts & les Sciences, dépoſeront toujours contre cette fauſſeté. La dégénération de l'eſprit humain ne pourroit être imputée qu'à celle des éléments & de la nature entiére; qui pourroit prouver ce changement?

L'injuſtice oppoſée à celle que l'on vient d'attaquer, a auſſi ſes partiſans. (*) » On rencontre aſſez ſouvent » des admirateurs ſi enthouſiaſtes des

(*) *Neque enim defuit, qui multum vexatâ & erriſâ antiquitate noſtrorum temporum eloquentiam antiquorum ingeniis præferret.*
Quintil. de Orat.

» modernes, qu'ils ne laiſſent échap-
» per aucune occaſion de décrier
» l'antiquité, & de la charger de
» ridicule. » Enfants dénaturés dont la main déchire le ſein qui les a allaités. On pourroit ſans injuſtice leur adreſſer les plaintes que le plus célébre Lyrique de la France adreſſoit à Malherbe.

Que dis tu, ſage Malherbe,
De voir tes maîtres proſcrits
Par une foule ſuperbe
De fanatiques eſprits?
Et dans ta propre Patrie
Renaître la Barbarie
De ces temps d'infirmité,
Dont ton immortelle veine,
Jadis avec tant de peine,
Diſſipa l'obſcurité?

Peux-tu malgré tant d'hommages
D'encens d'honneur & d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels,

Qui juſqu'au ſiécle où nous ſommes
Ont fait chez les plus grands hommes,
Naître les plus doux tranſports,
Et dont les divins génies,
De tes doctes ſimphonies,
Ont formé les accords?

Rouſſeau. Ode à Math.

Il eſt heureuſement pour le Goût un autre tribunal où ces extrêmes également vicieux ſont également proſcrits; c'eſt celui où des Juges équitables, entre l'ancien & le moderne, ſçavent accorder à l'un & à l'autre tout ce qui leur eſt dû. Là on y dépouille Corneille, ſi l'on veut, de tout ce qu'il a emprunté des anciens; mais après cette reſtitution faite à la plus grande rigueur, Corneille reſte toujours ce que toute l'Europe a jugé qu'il étoit; grand, ſublime, inimitable dans les Beautés qui lui

appartiennent excluſivement ; elles ſont ſi uniquement a lui, que toutes les productions des ſiécles précédents en offrent à peine le germe. Tel eſt le caractére de la belle imitation ; elle eſt auſſi ſouvent créatrice qu'imitatrice.

C'eſt ainſi que prononcent ſur elle les Juges ſans partialité. Il régne parmi eux une honnêteté d'eſprit, comme il en eſt une de mœurs dans la Société. Elle décide de tous les ouvrages avec le même déſintéreſſement & la même juſtice qu'un honnête homme juge les actions des autres.

La baſſeſſe & l'aveuglement de l'envie n'ont jamais connu ce ſentiment : un Carbilius Pictor reprochoit à Virgile une infinité de fautes, dans un Libelle qu'il intitula,

Fléau de l'Ænéïde. Un autre lui reprocha de n'avoir pas ſuivi l'hiſtoire. Un troiſiéme lui fit un crime d'avoir copié Homère dans les plus beaux endroits de ſon Poëme. » Et pourquoi, répondit un juge équitable » au dernier de ces accuſateurs; pourquoi ne fait-il pas les mêmes larcins? Il peut le tenter, & ſon expérience lui apprendra qu'il eſt plus aiſé, de dérober à Hercule ſa Maſſuë, que de prendre un ſeul vers à Homère.

Cette défenſe auſſi ſimple que forte du modéle de l'imitation, doit produire deux effets ſur tous les imitateurs : elle les encourage dans leurs deſſeins; elle les raſſure contre ce déluge de brocards dont la jalouſie n'accable ordinairement que

les talents décidés. Celui de l'imitation n'eſt inférieur qu'à la création ; mais on a vû que l'imitateur offre quelquefois tant de charmes, qu'il la fait oublier ?

CHAPITRE III.

Sur l'Enthouſiaſme.

Mænia mundi
Diſcedunt; totum video per inane geri res
Apparet divum numen ...
Lucret. Lib. 3.

LUCIEN rapporte que l'on voyoit en Syrie un temple fameux par les Oracles qu'y rendoit une ſtatue d'Apollon.

Ce Dieu, dit cet Hiſtorien, lent à s'animer, étoit quelquefois un temps conſidérable ſans répondre aux queſtions ſur leſquelles ſes Prêtres le conſultoient. Alors ils prenoient ſa ſtatue ſur l'autel, la portoient ſur leurs épaules, & la promenoient dans le temple avec la plus grande

rapidité. Les ſecouſſes violentes de cette cérémonie agitoient la ſtatuë avec tant de force, qu'elle paroiſſoit couverte de ſueur. Des mouvements enthouſiaſtes annonçoient la deſcente de l'eſprit du Dieu dans ſon image, & déterminoient ſes Prêtres à les ſuivre malgré eux. Alors le Dieu prononçoit les Oracles attendus.

Voilà l'image allégorique de l'enthouſiaſme. On le prépare, on l'attend, on en eſt ſaiſi, on ne voit, on n'entend, on ne connoît plus que lui. Il ſemble alors que ce ne ſoit plus l'homme qui opére en ſoi-même, & qu'une intelligence ſupérieure ſe ſoit emparée de toutes les facultés de ſon ame. » Elles s'élevent, s'étendent, » franchiſſent leurs bornes; celles du » monde diſparoiſſent; l'ame perce

» dans l'immenſité de l'eſpace ; elle
» croit voir, elle voit la Divinité.

D'où naît l'enthouſiaſme ? Eſt-ce de l'objet qu'il conſidére ? Eſt-ce de la faculté de l'ame qui paroît abſorbée dans cet objet ? L'enthouſiaſme a-t-il des régles ? Le déſordre en ſeroit-il une pour lui ? Dans quelles bornes la liberté de ce déſordre eſt-elle renfermée ? Les Beautés de l'enthouſiaſme doivent-elles être à la portée de tout le monde.

Avant que de répondre à ces queſtions, donnons des exemples de l'enthouſiaſme, tirés des chefs-d'œuvres des grands maîtres du Goût. Ils feront une expoſition de l'enthouſiaſme plus claire & plus ſenſible que tout ce que l'on pourroit en dire. Que l'on reproche aux exemples que

je cite la prolixité; peu m'importe, ſi ce qu'ils doivent prouver en devient plus clair. M. de Voltaire, en voulant faire voir la différence de la Forêt merveilleuſe de la Pharſale & de celle de la Jéruſalem délivrée, cite non-ſeulement Lucain, mais Brebeuf, & l'un & l'autre dans leur entier. Je ne crains point de m'égarer dans la carriére du Goût, en ſuivant un pareil guide.

Le premier exemple d'enthouſiaſme que l'on propoſe eſt tiré de l'Énéïde. Virgile y repréſente Ænée allant conſulter la fameuſe Sybille de Cumes pour laquelle il avoit entrepris ce voyage. Elle le conduit à l'antre ſacré, creuſé dans le roc d'une montagne qui terminoit le ſanctuaire du Temple. Cent chemins percés

dans ce roc conduiſoient à autant de portes, qui s'ouvroient lorſque l'Oracle parloit. La Prêtreſſe étant arrivée à la porte de l'antre parle ainſi :

(*) » Il eſt temps, Ænée, de conſulter vos deſtins ; un Dieu, le Dieu des Oracles s'empare de moi, le voici il eſt dans mon ſein. Tandis qu'elle parle ainſi devant la porte du Temple, ſon viſage perd ſes traits, ſon teint change, ſes cheveux ſe hériſſent. Le Dieu l'agitant avec plus

(*) Poſcere fata
Tempus, ait : Deus, ecce Deus ; cui talia fanti
Ante fores : ſubito non vultus, non color unus,
Non comptæ manſere comæ : ſed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument ; majorque videri,
Nec mortale ſonans, afflata eſt numine quando
Jam propiore Dei. Ceſſas in vota preceſque,
Tros ait, Ænea ? Ceſſas ? Neque enim ante dehiſcent
Attonitæ magna ora domus.

» de force, ſa reſpiration ſe préci-
» pite, ſon tranſport répand la ter-
» reur ſurtout les mouvements de
» ſon ame; ſa taille paroît s'élever,
» & ſa voix étoit plus forte qu'au-
» cune voix humaine. Ænée, dit-
» elle, tes vœux & tes priéres ne ſe
» font point encore entendre, qu'at-
» tens tu? Elles ſeules cependant
» peuvent ouvrir les portes redouta-
» bles de cet antre divin.

Ænée ayant imploré la clemence des Dieux avec ſa piété ordinaire, c'eſt ainſi que Virgile continuë le tableau de l'enthouſiaſme de la Prêtreſſe.

(*) » Cependant la Sybille, qui

(*) At, Phœbi nondùm patiens, immanis in antro, Bacchatur vates, magnum ſi pectore poſſit, Excuſſiſſe Deum: tanto magis ille fatigat,

» lutte encore contre Apollon, s'agite
» avec fureur dans ſon antre; elle
» voudroit écarter de ſon cœur l'eſ-
» prit divin qui s'en empare; cette
» réſiſtance redouble encore l'agita-
» tion dans laquelle il la jette. L'im-
» preſſion ſainte ſe répand ſur ſa bou-
» che écumante; ſon cœur infléxible
» ſe rend, & elle eſt enfin docile
» aux inſpirations du Dieu; auſſi-tôt
» les cent portes s'ouvrent d'elles-
» mêmes & laiſſent un libre paſſage
» aux Oracles de la Sybille.

L'enthouſiaſme de Racine eſt dans cette piéce d'un intérêt ſi touchant, & d'une ſi grande ſimplicité dans le

Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo,
Oſtia jamque domus patuere ingentia centum
Sponte ſua, vatiſque ferunt reſponſa per auras.

ſujet : un Prêtre, une Reine, un Enfant, voilà le fonds de la Tragédie d'Athalie. Le Grand Prêtre Joad, voulant défendre l'entrée du Temple à Athalie, dont l'orgueil impie vouloit forcer les barriéres que Dieu même avoit établies pour ſon ſexe, s'exprime ainſi, en conſidérant les foibles forces qu'il peut oppoſer aux entrepriſes de cette Reine ſuperbe.

Voilà donc quels vangeurs s'arment pour ta querelle
Des Prêtres, des Enfants ; ô ſageſſe éternelle.
Mais ſi tu les ſoutiens ; qui peut les ébranler.
Du tombeau, quand tu veux, tu ſçais nous rappeller.
Tu frappes & guéris. Tu perds & reſſuſcites.
Ils ne s'aſſurent point en leurs propres mérites ;
Mais en ton nom ſur eux invoqué tant de fois
En tes ſerments jurés au plus ſaint de leurs Rois ;
En ce Temple où tu fais ta demeure ſacrée
Et qui doit du Soleil égaler la durée.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un ſaint effroi ?
Eſt-ce l'eſprit divin qui s'empare de moi ?
C'eſt lui-même ; il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent
Et les ſiécles obſcurs devant moi ſe découvrent.
Lévites de vos ſons prêtés moi les accords
Et de ſes mouvements ſecondés les efforts.

LE CHŒUR *chante au ſon de la ſimphonie de tous les inſtruments.*

Que du Seigneur la voix ſe faſſe entendre
Et qu'à nos cœurs ſon Oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Eſt au Printemps la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux écoutés ma voix ; terre prêtes l'oreille ;
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur ſommeille ;
Pécheurs diſparoiſſez, le Seigneur ſe réveille.
Comment en un plomb vil l'or s'eſt-il changé ? (*)
Quel eſt dans le lieu ſaint ce Pontife égorgé ? (1)
Pleure, Jéruſalem, pleure Cité perfide,
Des Prophétes divins malheureuſe homicide ;
De ſon amour pour toi, ton Dieu s'eſt dépouillé ;
Ton encens à ſes yeux eſt un encens ſouillé.

(*) *Joas.* (1) *Zacharie.*

Où menez-vous ces enfants & ces femmes ? (*)
Le Seigneur a détruit la Reine des cités.
Ses Prêtres sont captifs, ses Rois sont rejettés,
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités ;
Temple renverse-toi, cédres jettez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en ce jour t'a ravi tous tes charmes ;
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur.

LE CHŒUR.

O saint Temple ! ô David ! Dieu de Sion rappelle
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle. (1)
Sort du fonds des déserts brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre chantez ;
Jérusalem renaît plus charmante & plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ? (2)
Léve Jérusalem, léve ta tête altiére,
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés.
Les Rois des nations devant toi prosternés,

(*) *Captivité de Babylone.* (1) *L'Eglise.*
(2) *Les Gentils.*

De

De tes pieds baiſent la pouſſiére;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumiére.
Heureux qui pour Sion d'une ſainte ferveur
Sentira ſon ame embraſée.
Cieux répandez votre roſée
Et que la terre enfante ſon Sauveur.

Il eſt aiſé de répondre aux queſtions qui ont été faites au commencement de ce Chapitre. Ces exemples en donnent le moyen.

L'idée d'un grand deſſein conçû avec tant de force & de vivacité, que ſe débarraſſant des difficultés qui s'oppoſent à l'exécution, il fait tableau dans l'eſprit; voilà ce qui fait naître, ce qui inſpire l'enthouſiaſme. Quel eſt le deſſein des deux Poëtes? La peinture de la deſtinée de deux peuples célébres par leur gloire, par leurs travaux, par leurs malheurs, à qui le Ciel réſerve l'Empire de l'uni-

vers, à l'un par ſa Réligion, à l'autre par la ſageſſe de ſes conſeils, par ſon courage & par ſes armes. Mais comme l'on ne produit le Beau qu'en ſurmontant les difficultés, plus on développe ce deſſein, plus on commence à y voir clair du côté des Beautés dont il eſt ſuſceptible, plus auſſi les obſtacles ſe multiplient, & l'ame qui en eſt effrayée balance ſi elle ſe livrera, ou ſi elle ſe refuſera au déſir de peindre le tableau, ſi fortement & ſi grandement conçu.

Voilà dans l'enthouſiaſme, ou plutôt dans ſa naiſſance, deux opérations ſenſibles. Un grand tableau préſenté à l'imagination, un déſir violent de le rendre auſſi vivement qu'on le conçoit, ſans ſçavoir comment on le pourra, mais un déſir ſi

ardent, si passionné, si despotique, qu'il éleve celui qu'il anime au-dessus de son être. Tout est pénible alors; la disposition des parties principales, l'ordre dans lequel il faut les placer, le ton, les nuances, le coloris que l'on doit leur donner: ces détails essentiels épuisent & fatiguent en absorbant. On cherche, l'on recontre; on perd, on retrouve; on préfere, on abandonne, on reprend; on produit avec complaisance, on rejette avec douleur, mais par nécessité, même ce qui est Beau, parce qu'il seroit déplacé.

Mais lorsqu'après avoir flotté quelque temps entre le Beau que l'on apperçoit, & la difficulté de le rendre, l'esprit saisit le moyen de concilier la Beauté avec la difficulté, l'yvresse

dans laquelle la ſatisfaction de cette découverte jette l'ame peut à peine s'exprimer. C'eſt cette yvreſſe, cet enchantement, qui (*) ſuſpendant en elle tout autre ſentiment, » la méne » pour ainſi dire par la main, & lui » ſert de guide dans l'égarement où » elle eſt plongée.

Cet eſprit ſupérieur occupé à créer des Beautés du premier ordre, paroît dans un ſi grand délire à ceux qui le conſidérent, (*) qu'on le prendroit pour un inſenſé, ſi l'on n'étoit pas ſûr que ſa raiſon fait alors ſes plus nobles fonctions. Tous les ſens de ſon corps, toutes les facultés de ſon ame, ſe réuniſſent alors, ſur l'objet qui l'abſorbe, & ne font & ne peuvent faire

(*) Manu multo ſuſpenſum numine ducit.
Virg. Æneid. Lib. 3. ℣. 373.

(*) Juſanam vatem aſpicies .....
Id. Lib. 4. ℣. 445.

de fonctions, qu'autant qu'elles ont un rapport immédiat avec l'expreſſion qui l'occupe. Dans ces moments d'enfantement, les heures ſont des inſtants, les beſoins ſe taiſent ; tout ce qui nous environne, eſt auſſi loin de nous, que s'il en étoit ſéparé par un intervalle immenſe. On ne voit plus qu'une ſeule choſe dans la nature, celle que l'on veut peindre. Que l'on parle à cet heureux enthouſiaſte, il n'entend pas ; que l'on préſente des objets devant ſes yeux, il ne les voit pas. Pour lui rendre l'uſage de ſes ſens il faut l'agiter avec violence, & ce n'eſt qu'avec un regret amer qu'il reçoit cette reſtitution. » Laiſſez-moi, dit-il avec douleur, » en empruntant les paroles du grand » Scipion dans ce ſonge ſublime &

» céleſte que lui fait faire Cicéron,
» laiſſez-moi dans le délire délicieux
» où vous me voyez; je vous en con-
» jure, ne me tirez (*) pas d'un ſonge
» ſi agréable.

Un fameux Aſtronome prêt à ſe mettre au lit dans une de ces nuits d'Eté auſſi claires que le jour, découvrit un Phénoméne dans le Ciel. Il paſſa toute cette nuit à l'obſerver, & toujours dans la même attitude. Lorſqu'on entra le lendemain matin dans ſa chambre, il répondit, comme quelqu'un qui s'éveille en ſurſaut, cela ſuffit, je vais me coucher, il n'eſt pas encore tard. Le trait d'Archiméde maſacré par un Soldat à qui il ne répondit pas, parce qu'étant

(*) Quæſo, ne me excitetis à ſomno.
Cic. in ſomn. Scip.

dans la même ſituation il ne ne l'entendit pas, eſt le même.

Ce que l'on n'applique ici qu'à la Poëſie & à l'Aſtronomie convient également à toutes les Sciences. Phyſique, Morale, Politique; toutes ces différentes branches de la Science univerſelle, ont auſſi leur enthouſiaſme. Remplies d'objets & de queſtions intéreſſantes, ou pour leur perfection, ou pour le bonheur des hommes, il eſt évident que l'eſprit peut s'y attacher, s'y abandonner tout entier, avec cette chaleur qui lui fait, pour ainſi dire, franchir les bornes étroites de l'intelligence humaine.

Il ſemble que les différentes opérations de l'ame dans l'enthouſiaſme ſont renduës plus ſenſibles dans l'explication que l'on vient d'en donner,

que par ces grands mots de fureur divine, de rayon de lumiére, de transport de l'ame, par leſquels la plûpart de ceux qui en ont traité ont crû en donner l'intelligence. C'eſt à peu près comme ſi l'on répondoit à cette queſtion, pourquoi il fait nuit, c'eſt parce qu'il ne fait pas jour. Ces prétenduës ſolutions ne ſatisfont pas davantage. Une obſcurité ne s'eſt jamais expliquée par une obſcurité auſſi grande.

Il faut pour percer le myſtére de l'enthouſiaſme, remonter à ſa cauſe & deſcendte à ſes effets. Il eſt inconteſtablement une des plus belles opérarions de l'ame, & celles qui ſont les plus viles ont ainſi que les plus nobles une eſſence certaine & invariable. Il ne s'agiſſoit que de la chercher par principes, pour la trouver.

Si l'on ne l'a pas fait, c'eſt parce que l'on n'a pas eu recours à ce moyen toujours infaillible.

Pour achever de répondre aux queſtions propoſées au commencement de ce Chapitre, on croit pouvoir aſſurer que l'enthouſiaſme naît également de l'objet qu'il conſidére, & de la faculté qui s'applique à ces conſidérations. Comme il a la violence, l'activité & le feu des paſſions, il paroît évident qu'il n'a point d'autres régles qu'elles. Qu'on choiſiſſe la plus commune & la plus abſoluë, celle de l'amour. Quel eſt ſon objet, la perſonne qui l'inſpire. Quel eſt le ſujet ſur lequel elle agit, la perſonne qui la reſſent. N'eſt-ce pas du charme que l'une fait éprouver à l'autre que naît cette paſſion? L'obſ-

table ne l'irrite-t-elle pas ; cette paſſion a-t-elle des régles. Qu'on l'apprenne d'Hermione adorant Pyrrhus, dont ſa jalouſie demande la tête à Oreſte qu'elle abhorre ? Qu'on la voie en fureur & déſeſpérée, traiter cet amant paſſionné comme le dernier des miſérables, lorſqu'il vient lui apprendre que Pyrrhus eſt mort. Qu'on l'entende déſavouer cet ordre homicide, proteſter qu'elle ne l'a jamais donné, & que quand cela auroit été, il ne falloit pas la croire. Si cette paſſion a des régles ce ſont celles de l'enthouſiaſme. Si tous les Spectateurs ſont en état de juger Hermione, tout le monde eſt endroit de prononcer ſur l'enthouſiaſme. Mais de grandes paſſions produiſant de ſi grands effets ont bien

peu de Juges. Il en eſt de même de l'enthouſiaſme.

On ne parle point ici de la folie réelle de l'enthouſiaſme. Cauſée trop ſouvent par l'yvreſſe des talents ſupérieurs que ſe ſuppoſent des eſprits pénétrés d'eſtime pour leur propre mérite, cette manie eſt une eſpéce de fleau de la Littérature & de la Soiété. Telle étoit celle de Santeuil, lorſqu'il récitoit ſes Poëſies, & ſurtout ſes Hymnes. Des contorſions, des grimaces, des convulſions de poſſédé le ſaiſiſſoient alors. Un jour qu'il en avoit lû pluſieurs à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, qui éprouvoient l'enthouſiaſme comme lui, M. Deſpreaux, fatigué de cette agitation d'énerguméne, en conſacra le ridicule par cette Epigramme.

A voir de quel œil effroyable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeuil nous lit ſes Hymnes vains;
Diroit-on pas que c'eſt le Diable,
Qui le force à louer les Saints.

On n'attaque au reſte dans cette citation que la maniére dont le célébre Santeuil récitoit ſes Hymnes. M. Deſpréaux a pardonné à la rime l'épithéte que leur a données. Bien loin de l'approuver on offre avec juſtice aux Poëſies Sacrées de l'Auteur critiqué, l'hommage qui leur eſt dû. Quelques puſſent être les défauts de ſa déclamation, elle en avoit certainement moins, que ſes Hymnes n'ont de beautés.

CHAPITRE IV.

Du Sublime considéré en général.

Odi profanum Vulgus & arceo ;
Favetè linguis; carmina non prius
Audita, musarum Sacerdos,
Virginibus puerisque canto.
Horat. Lib. 3. Od.

NOUS voilà parvenus au chef-d'œuvre du Beau, le sublime. Des dégrés insensibles nous ont conduit jusqu'au sanctuaire du Goût ; le sublime y repose seul, & le Goût qui lui rend sans cesse ses hommages, lui rapporte la splendeur de tout le Beau subordonné. Osons considérer ce Beau fini, le premier, le plus excellent de tous pour apprendre à le connoître en l'admirant.

Ce Beau ſupérieur toujours, vrai, ſimple, ſenſible, unique pour la circonſtance, qui étend les facultés de l'ame par le raviſſement dans lequel il la jette, ne ſera-t-il point l'écueuil de celui qui oſe en parler? Il eſt au moins certain qu'étant la plus belle partie du Goût, il eſt indiſpenſable à cet ouvrage d'en parler.

Qui peut traiter ce Beau merveilleux, frappant, inattendu, que l'on ne voit jamais ſans ſurpriſe & ſans étonnement, & que l'on voit toujours avec tranſport; qui lorſqu'il paroît à propos, renverſe tout comme la foudre, par la réunion de toutes les forces du génie.

Qui peut fixer la nature, l'étenduë & les bornes du ſublime? Si l'on doit ſuppoſer qu'il a des loix

fixés & invariables pour enlever avec rapidité le ſuffrage du Goût ſon créateur & ſon juge, peut-on entreprendre de les expliquer ?

Quelle foule de queſtions. Arrêtons-en le cours en ſimplifiant notre ſujet ! O ſublime eſſence & délices de l'ame, combien ta naiſſance doit-elle couter au génie dont tu la reçois, ſi ta ſimple conſidération eſt ſi difficile.

L'on n'entre dans l'enthouſiaſme, comme on vient de le voir, qu'en s'oubliant ſoi-même pour ſe confondre, ſe transformer, s'identifier avec l'objet que l'on veut peindre. C'eſt dans cette ſituation que l'ame ſortie de ſes bornes peut s'élever juſqu'au ſublime.

Les ſeuls évenements extraordi-

naires produits par le combat des grandes paſſions, peuvent faire paſſer dans cette ſituation, dont on partage la violence. Mais ce paſſage ſe fait avec tant d'activité, l'ame ſent avec tant de feu, que l'on agit, que l'on penſe, que l'on parle alors avec la vigueur la plus énergique.

Le tumulte, le déſordre, le péril, la crainte, l'eſpérance, le déſeſpoir, faiſant éprouver l'action & les ſentiments que l'on veut peindre, le génie étonné de ce qu'il conçoit, l'ame égarée par ce qu'elle ſent, entrent une eſpéce de délire.

Trop occupé pour ſe répandre en expreſſions, on fait un tableau par un ſeul trait, un monoſillable eſt un éclair de génie. A peine l'ame peut-elle ſuffire à ce qui ſe paſſe au-dedans d'elle-

d'elle-même, comment ſe prodigueroit-elle au-dehors. Mais tout ce qu'elle employe alors à la peinture de ce qu'elle ſent, porte l'empreinte de ſa ſituation. La préciſion, la clarté, la force ſont le caractére de toutes ſes couleurs. Le volcan ne s'exhale que par tourbillons; le ſublime paroît au milieu des éclairs.

La nature du ſublime ne conſiſteroit-elle pas dans ce rayon lumineux dont le génie embellit le Beau intellectuel? Lui ſeul a le droit & la force de le mettre dans tout ſon éclat: le jour le plus hardi dans l'idée, le plus heureux dans l'exécution que le Peintre puiſſe jetter ſur les objets matériels, n'en ſçauroit approcher. Le dernier ne peint jamais que la matiére; c'eſt l'eſſence de l'ame, ce qu'elle a de

plus pur, dont l'Orateur, l'Hiſtorien & le Poëte donnent l'image.

Un caractére certain diſtingue, à ne s'y jamais méprendre, l'effet du ſublime. Il éleve l'ame, il lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même; coule avec la joie qui la pénétre, je ne ſçais quel orgueuil qui lui perſade qu'elle ſeroit capable de faire tout ce qu'elle admire. Un nouvel être l'anime, elle ſe croit, elle eſt capable en effet des efforts les plus difficiles, des victoires les plus pénibles, de l'héroïſme le plus parfait.

Cette impreſſion rare, réſervée au ſeul ſublime, a une marche que l'on peut ſuivre. Chaque trait, chaque ſentiment, chaque penſée doit avoir toute la force qui lui convient;

ce qui précéde, accompagne, ou ſuit l'éclair, doit partager ſa nature toute de feu. On ne parle point alors; le cri ſeul exprime : la douleur ſera plus patétique par un ſilence égaré, que par un gémiſſement. Si, tremblant pour quelqu'un, on va à ſon ſecours, on ne marche point, on vole. S'il ne reſte plus aucun eſpoir, aucune reſſource au perſonnage à qui l'on veut faire dire quelque choſe de ſublime, c'eſt au parti ſubit & inattendu d'un noble déſeſpoir à le faire naître. Si le poſſible ne ſuffit pas, que l'impoſſible vienne à ſon ſecours. Qu'il le tente, qu'il l'emporte, ou qu'il ſuccombe. Voilà la paſſion, quelle qu'elle ſoit, vicieuſe ou vertueuſe, portée à ſon dernier dégré. C'eſt à ſon foyer bulant & étince-

lant de lumiére que s'allume le flambeau du ſublime.

Revenu d'un écart involontaire, je ſens que le deſſein de cet ouvrage ne laiſſe qu'une foible étenduë à chaque conſidération. On bornera donc tout ce que l'on a à dire ſur le ſublime à trois queſtions. Qu'eſt-ce que le ſublime? Quelle cauſe le produit? Quelle eſt ſon effet?

Le ſublime n'eſt d'abord qu'une penſée, un ſentiment ou une action, conçuë & renduë avec tant de force, de préciſion & de clarté, que l'eſprit eſt convaincu que l'on ne ſçauroit rien ajouter à la vérité & à la beauté de ſon expreſſion.

Le germe créateur, cauſe du ſublime, eſt dans l'élévation de l'ame; que la nature a douée d'une faculté

rare de ſentir le beau, le vrai, l'honnête, le grand, mais dans toute leur étenduë. L'agitation de l'ame produit alors une émotion ſi vive, l'objet dont elle eſt remplie, s'y peint avec tant de force & de vérité, que la conformité de ſa penſée, de ſon ſentiment, de ſon action avec l'objet qui l'occupe, la jette dans un tranſport réel.

Si l'on joint à cette force de concevoir, & de ſentir, le talent nerveux de l'expreſſion mâle & pleine de vigueur, celui de peindre ſa penſée telle qu'elle eſt, cette grande image du beau, du vrai, de l'honnête, du grand renfermée d'abord dans le ſilence abſorbé de l'ame, en ſort bientôt avec tout ſon éclat. Rien de plus facile alors que de la faire paſſer, de

l'imprimer dans l'eſprit de l'auditeur ou du ſpectateur. Son ame s'éleve dans un inſtant à un dégré de force capable de ſupporter l'action la plus vive & la plus rapide. En un mot, qui ſçait concevoir, ſentir & parler, pénétre à ſon gré les hommes de l'affection dont il eſt pénétré. Comment ſe refuſeroit-on à ces traits de lumiére? Ils ſont ſi vifs, ſi éclatans que le plus beau jour ſemble pâlir devant eux. Voilà la cauſe, le principe & l'effet du ſublime. Qu'une des réflexions qui ont commencé ce Chapitre le termine.

Oh ſublime, ſublime lumiére, vie, action la plus puiſſante de l'ame, combien ta naiſſance doit-elle couter au génie dont tu la reçois, ſi ta ſimple conſidération eſt ſi difficile.

CHAPITRE V.

Du ſublime conſidéré en particulier.

Format enim natura priùs nos intus ad omnem,
Fortunarum habitum.....
Horat. Art. Poët.

LE créateur du ſublime, ſon eſtimateur peuvent en ſentir également la beauté. C'eſt de la diverſité des ſituations où nous mettent le vice, la vertu & les paſſions qui en naiſſent, qu'elle ſe forme ; » la nature a » mis en nous des ſentiments qui ſe » varient ſuivant les divers événe- » ments de la fortune.

Développons cette penſée, & nous y trouverons le germe de tout le ſublime, dans les ſentiments &

dans les ouvrages des hommes.

Commençons par le ſublime des vertus & nous verrons qu'il n'en eſt point qui n'en ſoit ſuſceptible. Suivons la régle de procéder de Deſcartes. L'effet du ſublime étant plus connu que ſa cauſe, qu'il nous ſerve de dégré pour arriver au développement de ſa nature.

Un homme auſſi ferme après ſa défaite qu'il a été courageux dans le combat, Porus, interrogé par Alexandre, dont il eſt priſonnier, ſur la maniére dont il veut être traité, lui répond, en Roi.

Voilà le ſublime de la fermeté d'ame indépendante des jeux de la fortune.

Médée tranſportée de fureur & de deſir de la vengeance, à qui l'on re-

préſente qu'elle a tout perdu, que tous les moyens lui manquent, n'en eſt que plus opiniâtre dans ſa réſolution. On veut encore la faire changer & on ajoute, voyez donc, réfléchiſſez, que vous reſte-t-il? Moi, répond-elle, & elle ne change point. Voilà le ſublime de la conſtance dans un grand projet.

Le vieil Horace, ce Romain généreux, ce Citoyen inébranlable, ce pere inſenſible aux cris du ſang, apprenant la mort de deux ſes fils & la fuite du troiſiéme, ſe livre tout entier au déſeſpoir de l'honneur. On lui dit, que ce fils étoit ſeul contre trois, on lui demande ce qu'il vouloit qu'il fît. Qu'il mourût; voilà dans ſa réponſe le ſublime de l'héroïſme de l'honneur.

Ajax, arrêté par la nuit dans la pourſuite des ennemis qui ne pouvoient lui échapper ſans ſon ſecours, s'écriant dans l'aveuglement de ſa rage.

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

Voilà le ſublime de l'audace.

Athalie diſant en ſortant du Temple de Jéruſalem, dont l'entrée étoit défenduë aux Reines, comme aux femmes les plus abjectes.

Mais nous nous reverrons, adieu je ſors contente,
J'ai voulu voir, j'ai vû . . .

C'eſt-là le ſublime de l'orgueil.

Roxane diſant à Bajazet, qu'elle adore, & qui en aime une autre, après que ce Prince a tout employé

pour la calmer, en refuſant toujours le thrône avec ſa main ; ſortez.

C'eſt là le ſublime de l'indignation. Il en eſt ainſi de tous les autres ſentiments, il n'en eſt point qui n'ait le ſien.

Celui de l'Hiſtoire a la même force & la même beauté, lorſque celui qui écrit fait rendre les grandes actions avec leur majeſté. Ainſi lorſque Moyſe ce génie extraordinaire racontant la création de la Lumiére & de la Terre, a mis ces paroles toutes puiſſantes dans la bouche de Dieu. Que la Lumiére ſe faſſe, & la Lumiére ſe fit, que la Terre ſe faſſe, la Terre fut faite. Voilà le Sublime de narration, dont les étincelles divines animent en mille endroits les Livres Saints.

La ſécurité d'un grand homme expoſé à un péril preſſant, a auſſi le ſien. On le trouve dans la vie de Céſar, lorſqu'il raſſure un Pilote conſterné, en lui diſant : ne crains rien tu conduis Céſar & ſa fortune.

Les reſſources mêmes auxquelles l'adverſité contraint quelquefois les modéles des talents & des vertus d'avoir recours, portent l'empreinte de leur élévation. Telle fut celle qui arracha le grand Scipion à l'animoſité de ſes envieux. Le Décret d'ajournement étoit prononcé contre lui. Un peuple qu'il a ſauvé couvert de gloire, enrichi des dépouilles de Carthage, l'attend ſur la place publique pour le condamner. Il s'y rend plus tranquille que les ennemis qui vouloient le perdre n'étoient in-

quiets & agités. Monté ſans s'émouvoir à la tribune aux harangues, regardant tous les aſſiſtants avec cet air de douceur & de majeſté qui lui étoit naturel. » (*) Romains, dit-» il, & vous Tribuns, je me ſou-» viens qu'à pareil jour j'eus le bon-» heur de remporter ſur Annibal la » célébre victoire qui a ſoumis les » Carthaginois à la République. La » reconnoiſſance que nous devons » aux Dieux pour ce bienfait ſignalé » doit marcher avant les querelles » & les diſſenſions particuliéres. Je » crois donc que nous devons avant » tout nous rendre au Temple pour » en rendre aux Dieux de ſolemnel-» les actions de graces. » Il y mar-» che en effet, eſt ſuivi du Sénat, du

(*) Hiſtoire de Scipion.

Peuple, de ſes ennemis même, de ſes propres accuſateurs. Les Tribuns abandonnés reſtérent ſeuls avec leurs Licteurs & un Crieur qui ne ceſſoit de citer à leur Tribunal, Scipion qui ne les entendoit plus.

Les vices les plus redoutables à la Société, ces vices deſtructeurs de l'humanité, le deſpotiſme, ſon injuſtice & ſa barbarie ont auſſi leur ſublime. Il ne faut pour le produire qu'un eſprit élevé, un courage ferme, une ſécurité inébranlable, & ſurtout une confiance ſans bornes dans les talents, dont la ſupériorité jette dans un ſilence & une inaction ſtupides, ceux qu'ils gouvernent.

Sylla maître de Rome, après en avoir été proſcrit par un décret qui confiſquoit ſes biens, condamnoit

ſes partiſants à mort, mettoit ſa tête à prix, voulut s'en venger à ſon tour. Il porta le même décret contre un nombre prodigieux de Plébéïens, de Chevaliers, de Patriciens & de Sénateurs. Six mille de ces victimes dévouées à la mort qu'elles rencontroient dans leurs maiſons, dans la Ville, hors de la Ville, partout enfin où elles voyoient des hommes, s'étoient réfugiées dans l'Hypodrôme.

Sylla ayant convoqué le Sénat dans le Temple de Bellone qui en étoit voiſin, l'entretenoit avec magnificence de ſes exploits. Des cris affreux s'étant fait entendre tandis qu'il parloit, le Sénat en fut auſſi effrayé qu'il devoit l'être. » (*) Sylla

(*) *Plut. in Syllâ.*

» ſans élever le ton, ſans émotion ;
» ſans changer de viſage, dit au Sé-
» nat : ne vous inquiétés pas de ce
» qui ſe paſſe au-dehors ; ces cris
» ſont ceux de quelques méchants
» que l'on chatie par mon ordre. Il
» continua ſon diſcours & il fut écou-
» té ſans être interrompu.

Cette tranquillité n'eſt-elle pas le ſublime de la cruauté du deſpotiſme.

Tel fut le ſublime de cet Anglois célébre qui oſa plus à Londres que Sylla n'avoit oſé à Rome. Après avoir jugé & condamné ſon maître à perdre la tête ſur un échaffaut, après l'exécution de cet Arrêt déteſtable, cet homme d'une audace ſans bornes fit encore plus. Il fit graver ſon crime ſur une médaille, & l'on y liſoit

liſoit cette inſcription impudente, par laquelle il inſultoit tous les Rois de l'Europe. » (*) Que cet exemple » vous inſtruiſe, Maîtres de la Terre; » apprenez maintenant à vous con- » noître.

Tel fut le ſang froid dans les plus grands crimes, le génie & le ſublime de Sylla & de Cromwel.

Voilà des exemples du ſublime dans tous les genres. Remontons à ſes qualités conſtitutives. L'unité de l'action, celle de l'expreſſion, ſa proportion avec ce qu'elle peint ne font-elles pas ſa perfection. Ainſi elles doivent toujours ſe rencontrer dans le ſublime, & ſans ces qualités on n'eſt jamais ſublime.

(*) *Et nunc reges intellígite; erudimini qui judicatis terram.*

L'on regrette avec bien de la juſtice de ne pas puiſer ces exemples célébres dans les chefs-d'œuvres de la Peinture & de la Sculpture. Quelle poëſie de penſées, d'idées, d'ornements n'y rencontre-t-on pas ! Mais le connoiſſeur eſt maître de ſe dédommager de ce qui lui manque ici, en conſidérant les tableaux du Roi & la riche collection que M. le Duc d'Orléans livrent avec plaiſir à la curioſité & l'admiration du Public. Le plus bel uſage de ces tréſors ſans prix, eſt le partage que Sa Majeſté, & le premier Prince de ſon auguſte Sang, en font avec ceux qui ſouhaitent d'y être admis.

Reſte encore une réflexion ſur l'état néceſſaire de l'ame pour ſentir le ſublime. Né de la chaleur de l'en-

thouſiaſme, il paroît évident qu'il ne doit être jugé que par le beau délire qui le produit. C'eſt à lui ſeul à prononcer ſur lui, & point du tout aux glaces du ſang froid.

Mais il eſt également du devoir indiſpenſable du Peintre, de l'Orateur, du Poëte d'inſpirer par dégré cette élévation, ce tranſport, ces élancements qui mettent l'âme en état de recevoir l'impreſſion qu'ils veulent lui donner. C'eſt à leur Art à l'échauffer au point que leur penſée enleve ſans examen ce jugement déciſif, ſur le *qu'il mourut* du vieil Horace l'enléve ; cela eſt extraordinaire, mais d'une grandeur unique. Sur le *moi* de Médée, rien de plus vain, mais rien de plus inébranlable. Sur celui d'Ajax, rien de

plus audacieux, mais rien de plus élevé. Il en eſt de même des autres traits que l'on a cités.

Si la magie de l'Art ne porte pas l'ame à ce dégré de délire, elle ne verra dans ces grands traits que du ridicule & de l'extravagance.

Rien de plus facile que de ſe convaincre de cette vérité. Que l'on mette ces traits ſublimes dans la bouche d'un Acteur froid, on verra ſi au lieu d'applaudiſſements, cet homme ſans talents, n'excitera pas une riſée univerſelle, même dans l'inſtant qu'il fera ou qu'il dira ce qu'il y a de plus grand.

Pourquoi cela? Parce que les actions & les ſentiments de feu, ſi l'on peut le dire, ſe préſentant à l'eſprit comme des éclairs, doivent avoir la

vivacité de leur éclat & la rapidité de leur action; or l'Acteur inanimé ne ſçauroit leur donner cette préparation. C'eſt d'une fournaiſe ardente que doit partir l'éclair qui ſaiſit, échauffe, embraſe l'Auditeur & le Spectateur; & l'organe auquel il eſt confié n'a pas même la force de l'allumer.

L'Auteur, l'Acteur, le Spectateur, tout doit tendre à forces égales au ſentiment du ſublime, tout doit y conſpirer. Que le jeu d'un ſeul de ces reſſorts manque, il diſparoit, il n'exiſte plus.

Et que l'on ne s'y trompe pas, la ſituation du Spectateur, cet état d'élévation auquel il faut le monter eſt eſſentiel. S'il n'en eſt pas ſuſceptible, le ſublime lui échappera toujours,

& la nature lui ayant refuſé une vûe aſſez forte pour fixer le Soleil, il croit que cet Aſtre ne luit pas, lors même qu'il jette l'éclat le plus lumineux.

C'eſt cette eſpéce infortunée d'eſprits bornés que le Lyrique Romain appelloit un peuple profane qu'il écartoit, qu'il banniſſoit de la lecture de ſes Odes.

Celui qui a égalé en Europe la réputation qu'avoit Horace à Rome penſoit de même.

(*) Mais quel ſouffle divin m'enflâme?
D'où naît cette ſoudaine horreur?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire,
Apollon m'inſpire & m'éclaire,

(*) *Rouſſeau. Ode ſur la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne.*

C'eſt lui, je le vois, je le ſens;
Mon cœur céde à ſa violence,
Mortels, reſpectez ſa préſence,
Prêtez l'oreille à mes accents.

Combien de vulgaire, combien de peuple dans toutes les conditions; les richeſſes, les honneurs, la naiſſance n'en ſéparent pas, lorſqu'il s'agit de matiéres de génie; on trouve ce vulgaire à la Cour; il entourre le Thrône, & lorſque le ſublime y paroît, il y trouve quelquefois plus de critiques que d'admirateurs.

CHAPITRE VI.

En quoi consiſte l'action du ſublime.

Intercluſa anima nimiâ ab dulcedine.
Lucret. Lib. 6.

LE ſublime enléve, ravit, ſubjugue toutes les facultés de l'ame. Perſonne ne l'ignore. Mais ſi cette connoiſſance ſe borne au ſentiment de l'effet, elle n'apprend rien ſur les reſſorts de ſon action, & il faut les décompoſer pour être au fait de leur jeu.

Par quelle force ſupérieure le ſublime s'empare-t-il de nos ſens, & s'en rend-il maître ſi abſolu qu'on ne lui reſiſte jamais ? Comment agit-il avec une puiſſance ſi infaillible; tandis

que ſa plus forte durée n'eſt que d'un inſtant : il faut remonter juſques là pour ſçavoir en quoi conſiſte ſon action.

Que la rapidité ſoit de l'eſſence du ſublime, on ne s'arrêtera point à le prouver. S'il n'en avoit pas il ne ſeroit plus que du Beau ordinaire. De plus, s'il conſervoit la violence & l'impétuoſité de ſon action ſeulement pendant l'eſpace de pluſieurs minutes, il ſeroit impoſſible à l'ame de les ſupporter. Mais les ouvrages du Créateur ſont bien ordonnés & ſon coup d'œil a meſuré avec exactitude la proportion des forces du génie avec celles de l'ame & des ſens.

On n'a point encore vû de ſublime qui ait eu plus de durée qu'un éclair, ainſi l'ame eſt en ſureté & la

plus grande force du génie ne doit point faire trembler pour elle. Cherchons donc, ſans nous arrêter à cette difficulté, en quoi conſiſte le pouvoir deſpotique du ſublime ſur le Goût.

On peut en réduire l'analyſe à trois impreſſions qu'il excite certainement en nous. L'étonnement, l'admiration, une ſatisfaction intime qui nous éléve au-deſſus de nous-mêmes.

L'étonnement jetté dans l'ame par le ſublime provient d'abord, dans le plus grand nombre de ſes traits, de la confuſion qu'il produit dans nos idées les plus générales, par le renverſement des principes reçus. L'analyſe du *qu'il mourut* du vieil Horace nous en fournira la preuve. Maîtres de choiſir un trait de ſubli-

me moins connu, nous préférons celui-là parce que tout le monde le ſçait. L'ame, comme nous l'avons dit ailleurs, ne ſçauroit être trop à ſon aiſe pour porter un jugement, & elle n'y eſt jamais plus que lorſqu'on lui préſente des exemples qui lui ſont familiers.

La nature, les Loix divines & humaines ont fait à tous les peres un devoir ſacré de l'amour paternel. C'eſt de lui que naît par une ſuite indiſpenſable, l'obligation réciproque de la tendreſſe filiale. Toute eſpéce d'amour intéreſſée par ſon propre bonheur à la conſervation de ſon objet abhorre ſa deſtruction.

Que fait le vieil Horace, il ſe livre à des ſentiments immédiatement contraires aux ſentiments reçus,

Il ſouhaite la mort à ſon fils; quel fils encore? C'eſt l'unique qui lui reſte, l'eſpoir de ſa patrie, le ſien, toute ſa conſolation. C'eſt du cœur d'un pere pénétré de la plus vive tendreſſe que part ce ſouhait homicide, & ſa généroſité l'avouë au milieu des gémiſſements & du cri du ſang qui le combat.

A ce trait le jugement confondu par le bouleverſement d'une opinion, d'un ſentiment reçû par les ſuffrages unamines de l'humanité tombe d'abord dans un étonnement interdit & ſtupide. Voilà la premiere action du ſublime, bien plus longue, ſans aucune comparaiſon, dans ſon explication que dans ſa durée.

De l'étonnement l'ame paſſe ſans

intervalle à l'admiration ; c'eſt la ſeconde action du ſublime. La découverte d'une maxime oppoſée à celle qu'on avoit gravée dans notre cœur, dès la plus tendre enfance, eſt le moyen de ce paſſage. Voici cette maxime. Il eſt donc des circonſtances, dans leſquelles il eſt plus beau, plus heureux de perdre un fils, quelque cher qu'il puiſſe être, que de le conſerver. Quelles ſont ces circonſtances pour un Romain ? Celle où la lâcheté & le deshonneur changent en objet d'opprobre & de haine, celui qui avoit uſurpé une eſtime, une tendreſſe qu'il ne méritoit pas. On eſt donc quelquefois diſpenſé, non-ſeulement de ſuivre les loix de la nature ; mais c'eſt un devoir de s'en écarter.

Le vieil Horace voit les bornes établies par le préjugé, l'habitude, les loix, & il les franchit par un mouvement ſubit, inattendu & généreux de l'honneur & de l'amour de la patrie. Cet effort ordinairement ſi couteux & ſi pénible, ne paroît en lui que l'effet aiſé d'un ſentiment naturel. Il ne voit, il n'entend, il ne veut croire que lui. Parti ſi magnanime, par la facilité avec laquelle il eſt embraſſé, que le Goût le plus délicat ne ſçauroit lui refuſer ſon admiration.

Succéde enfin la troiſiéme action aux deux premiéres; par la découverte précieuſe d'une vérité extraordinaire, mais auſſi inconteſtable chez preſque toutes les nations, que celle qui lui eſt oppoſée. L'ame en reçoit

avec avidité l'impreſſion, parce qu'elle l'éléve juſqu'à la force de faire le ſacrifice de ce qu'elle a de plus cher. Ravie, enchantée du jour nouveau que lui préſente cette vérité, du plaiſir qu'il lui fait, de l'aveu qu'elle donne à ce plaiſir, la nouvelle connoiſſance d'un devoir inconnu, & des forces qu'elle a pour le remplir, étend, pour ainſi dire, ſes facultés & toute la capacité de ſon être. C'eſt un éclair dont l'œil de l'ame eſt frappé; l'action paſſe, l'impreſſion reſte, & le principe qu'elle heurte de front quoiqu'admis dans tous les temps & les lieux, n'eſt pas plus inconteſtable que le principe contraire qu'elle établit dans des circonſtances particuliéres. Fiére & plus grande de ces nouvelles richeſ-

ſes, elle s'applaudit de leur acquiſition; elle revient avec délices au trait de lumiére qui l'a frappée, elle en cherche, elle en devine, elle en rencontre avec tranſport de pareils. Elle languit au ſein des Beautés qui les promettent ſans les donner. Ce deſir éternel du Beau, don précieux que nous recevons du Créateur avec la naiſſance, eſt l'attrait invincible qui l'emporte ſans ceſſe vers tout ce qui ajoute à ſon élévation naturelle.

Fin du Tome Premier.

L'ART
DE SENTIR
ET DE JUGER
EN MATIERE DE GOUT.

TOME SECOND.

L'ART
DE SENTIR
ET DE JUGER
EN MATIERE DE GOUT.

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate.....
Lucret. Lib. 6.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, Quai de Conty,
à la Croix d'or.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome ſecond.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER. *Régles du Goût.* Page 1

CHAP. II. *Il ne faut pas juger par les régles générales un Ouvrage qui doit être jugé par des régles particuliéres.* 23

CHAP. III. *Sur l'Expreſſion.* 47

CHAP. IV. *Œconomie du Goût.* 73

CHAP. V. *Il eſt important d'inſpirer aux Princes l'amour du Goût.* 91

CHAP. VI. *Sur la Critique.* Pag. 115

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER. *Il faut mesurer la proportion de son Goût, avec celle de ses Talents.* 137

CHAP. II. *Sur la délicatesse du Goût.* 163

CHAP. III. *Sur la fausse délicatesse.* 188

CHAP. IV. *Sur l'Intérêt.* 203

CHAP. DERNIER. *Conclusion de cette Ouvrage.* 228

Fin de la Table des Chapitres du Tome second.

L'ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Régles du Goût.

Undè parentur opes, quid alat formetque Poëtam,
Quid deceat, quid non, quo virtus, quo ferat error.

Horat. de Art. Poët.

L'IDÉE du Beau, née avec notre ame, a donné naiſſance au Goût. La connoiſſance de ſon origine, de ſa

cauſe, de ſon principe, de ſa nature, l'ont conduit par dégrés à ſa perfection. La réunion de ces lumiéres différentes s'étant portée ſur le même objet, le feu de l'enthouſiaſme s'étant emparé de l'eſprit & de l'imagination, l'invention a paru, l'imitation l'a ſuivie, le ſublime dans tous les genres a prouvé juſqu'où pouvoit aller l'élévation naturelle de l'ame.

Nous avons traité ces différentes parties dans le premier volume, en ſoumettant nos conſidérations au jugement des amateurs du Goût. C'eſt un peuple libre, & l'on n'a jamais ſongé à attenter à ſon indépendance.

Ce volume ſera diviſé en deux parties. Les moyens du Goût ſeront l'objet de la premiére; ſes effets ſe-

ſeront celui de la ſeconde.

Jettons d'abord un coup d'œil ſur les régles, ſur ce qui y eſt ſoumis, ſur ce qui ne l'eſt pas. Cette connoiſſance a autant d'utilité que d'importance.

La nature va droit à ſon but; les cauſes Phyſiques produiſent infailliblement leurs effets. Telle a été l'intention du Créateur dans leur production, & leur exactitude à ſuivre l'impreſſion qu'elles en ont reçûës ne ſe dément jamais.

L'Art qui n'eſt que l'imitation de la nature, eſt bien moins certain dans ſes opérations. Ce n'eſt qu'après beaucoup de veilles & de travaux que l'homme du goût le plus décidé trouve le moyen de parvenir à cette heureuſe imitation.

Le Goût n'erre cependant point au hazard dans la vaſte carriére du Beau. De grands obſtacles & en très-grand nombre en rendent l'accès difficile. Sans cela il ſeroit peu glorieux de la parcourir.

Mais malgré ces obſtacles on peut marcher à pas ſûrs dans ces routes incertaines. L'Inventeur a découvert les régles, l'imitateur les a miſes en pratique. La curioſité patiente du Spéculateur en a multiplié les analyſes.

Les régles ſont des méthodes par principes, qui en facilitant la connoiſſance des Arts & des Sciences, en rendent auſſi la pratique plus ſûre. C'eſt le Goût qui préſide aux beautés de la nature; c'eſt donc au Goût à préſider auſſi à l'imitation qu'en

fait l'Art. C'eſt lui qui les conçoit, les ſaiſit, les pare de tout l'éclat qu'elles peuvent recevoir. Les régles ſont donc auſſi eſſentiellement dans le Goût, que la Lumiére dans l'Aſtre du jour; mais la Lumiére frappe naturellement le ſens fait pour la recevoir, & la connoiſſance des régles demande beaucoup d'étude & de recherches.

Des génies nés pour le Beau, le Grand & le Sublime, l'ont connu & l'ont produit. Voilà l'origine de toutes les Beautés de l'Art qui enlévent notre admiration.

Des Spéculateurs enchantés de ce Beau en ont cherché les cauſes; ils l'ont pour ainſi dire décompoſé pour parvenir à la connoiſſance de ſon méchaniſme; ils ont vû ſes reſſorts, & après en avoir conſidéré avec atten-

tion les mouvements les plus ſecrets & les plus imperceptibles, ils ont fait ce raiſonnement.

Ce tableau d'Homère eſt vrai, parce que l'imitation de ce qu'il repréſente eſt parfaite ; cette imitation eſt parfaite, parce qu'elle renferme tous les traits caractériſtiques de ſon objet. Le Beau conſiſte donc dans l'imitation parfaite, & la beauté de l'imitation, dans la réunion de tous les traits qui forment la reſſemblance.

On a détaillé d'après ces conſidérations les moyens d'imiter, & les moyens de reſſembler. Les uns & les autres étoient puiſés dans l'impreſſion du ſentiment intime dont on a été affecté d'après ces conſidérations. Voilà les régles.

S'il eſt évident que ces opérations

ſont l'ouvrage de l'Art, il ne l'eſt pas moins que la nature étoit avant l'Art, & que le Goût étoit en elle, avant que les régles euſſent été faites; on ne ſçauroit douter que c'eſt ſur la conduite qu'elle a tenuë dans la production de ces Beautés que les régles ayent été arrangées; & cela pour remonter aux premiers principes du Goût, & pour deſcendre avec la même facilité juſqu'à ſes derniéres racines.

Mais qui a imaginé ces régles? Qui les a propoſées? Qui les a approuvées? Elles exiſtoient, comme on l'a vû, même avant que les hommes exiſtaſſent. Des génies créateurs les ont ſuivies. Des eſprits ſpéculateurs les ont étudiées, & en ont fait d'immenſes recueils: l'amour du

Beau enfin les a apperçûës, l'amour du Beau les a publiées, & ce même amour les a fait recevoir par le conſentement unanime & conſtant des maîtres du Goût.

Que l'on ne croye pas au reſte, que la connoiſſance des régles, même la plus étenduë & la plus profonde, puiſſe réparer le défaut de génie. On peut même aſſurer que celui qui croit y ſuppléer par une application continuelle à les ſuivre ſervilement, ſera toujours deſtitué de cette force créatrice qui enfante le Beau. L'eſprit ſupérieur eſt lui-même le modéle, la régle & la loi du Beau; ſon attrait l'y conduit ſans contrainte, & comme il poſſéde éminemment la connoiſſance des régles, il n'en voit les détails minutieux qu'en grand.

Comment la hardieſſe du génie s'allieroit-elle avec la timidité de l'aſſujettiſſement ? Comment le génie pourroit-il prendre cet eſſor enthouſiaſte qui enléve, qui ravit, qui tranſporte toutes les facultés de l'ame, s'il étoit ſans ceſſe abſorbé dans la conſidération de la marche qu'il doit tenir ?

On objecte que Virgile & Homère ont été aſſujettis à l'ordre qu'ils ont donné à leur Poëmes; s'ils l'avoient été en effet avec cette exactitude ſcrupuleuſe dont il s'agit ici, ce n'eût été peut-être qu'aux dépens de leurs plus grandes beautés. Le génie ſubordonné ſuit les régles. Tous ſes pas ſont conduits par leur fil. Le génie créateur les ſuit ſans y réfléchir, ſans même y ſonger, & il

en étend preſque toujours les bornes.

On ajoute, pour ſoutenir l'objection que nous réfutons, que Virgile, Homère, le Taſſe, Milton avoient des plans fixes & certains, & qu'il n'eſt pas poſſible d'en diſconvenir.

La vérité de cette objection eſt auſſi inconteſtable qu'elle paroît l'être. Mais elle ne prouve rien contre ce que l'on a avancé. C'étoit la conformité de leur génie avec leurs ſujets qui avoit tracé leurs plans. Leur Goût, l'attrait de leur imagination, la connoiſſance de la proportion entre leurs talents & les matiéres qu'ils vouloient traiter, tous ces motifs avoient concouru à leur détermination; ils s'étoient réſervés la liberté d'embellir, d'étendre, de ſimplifier, de réformer, de changer,

de diſpoſer le tout & les parties au gré de leur génie. La foibleſſe de l'eſprit humain ne ſçauroit embraſſer d'un coup d'œil le fonds & les détails de ces ouvrages immenſes. Elle ne va ſouvent en avant, lorſqu'elle trace la plus belle image, que pour revenir ſur ſes pas; elle la retouche, elle en change les ornements, & ſouvent ſa beauté même eſt pour elle une raiſon de la ſacrifier. Si cette beauté éclatante & d'un beau du premier ordre tombe par hazard ſur quelque partie acceſſoire, le ſacrifice devient indiſpenſable, parce qu'une des premiéres régles du Beau, modéle éternel du Goût, eſt que tout ce qui eſt acceſſoire ne l'emporte jamais ſur ce qui eſt eſſentiellement du fonds. Mais le génie que la ſa-

geſſe oblige d'adoucir le coloris de cette image, & quelquefois de la ſupprimer, eſt auſſi libre dans le ſacrifice de ces beautés que dans leur compoſition. S'il ſuit les régles, ce n'eſt que par cette connoiſſance tranſcendante qu'il en a, mais ſans s'occuper de les ſuivre. C'eſt ainſi que l'Aſtronome qui conſidére un Phénoméne avec toute l'attention dont il eſt capable, ne ſonge ſeulement pas à diriger l'action de la vûë. L'ame eſt ſi abſorbée dans ſes conſidérations, que l'œil fait ſes fonctions avec une eſpéce de méchaniſme, ſans qu'elle penſe ſeulement à les diriger.

Une comparaiſon tirée de l'Architecture rendra cette vérité ſenſible. L'Architecte qui ſe détermine à

conſtruire un édifice dans le Goût qu'il préfére, eſt toujours libre. S'il ſçait ſon art, toutes les parties de ſon édifice annoncent cette liberté. Un grand morceau d'Architecture qui ſortira des régles, qui ſera contre elles, ſi l'on veut, offrira peut-être un chef-d'œuvre; il pourra être déplacé; mais malgré ce défaut, il ſera toujours beau, grand, unique, & il ne manquera pas d'imitateurs, qui en le mettant à une place plus heureuſe, lui donneront la perfection de l'enſemble.

Au contraire l'Architecte qui marche à la trace que lui dicte un cordeau, ſans oſer s'en écarter, ne fera jamais rien de véritablement Beau; il ſera régulier, mais uniforme, monotone, commun; le premier offrira

des beautés & des défaurs ; le fecond n'offrira ni l'un ni l'autre : or il eſt facile de ſentir que l'on voit bientôt avec indifférence ce que l'on ne ſçauroit ni critiquer, ni admirer. Voilà la différence qui ſe trouve entre l'ouvrage de génie, & celui qui eſt conduit par l'obſervation ſcrupuluſe des régles ; moyens dont ſe ſert le Goût pour arriver au Beau, auſſi infidéles que certains.

Si ces moyens conduiſoient ſûrement à leur but, ces Spéculateurs infatigables, qui a force de travail voudroient faire une eſpéce de légiſlation dans leur Art ou dans une Science, qu'ils ne poſſédent que par théorie, ne manqueroient jamais d'y arriver. Je ne ſçais par qu'elle fatalité ils tombent les premiers dans les plus

grands égarements ; tous se passionnent pour leurs préceptes au point que la confiance superbe qu'ils prennent pour eux, les jette dans une espéce d'yvresse. Celui qui traite de la Médecine, connoît si peu de maladies rébelles à son Art, que l'homme dont il usurpe la confiance, seroit tenté de se croire immortel. La mort cependant ne doit-elle pas autant de victimes aux erreurs de la Médecine, qu'au vice incurable des maux qu'elle prétend guérir ? Quels tableaux, même ceux des grands Peintres, rempliſſent les idées sublimes de leur colorisation, à qui cependant ils croyent possible de peindre tout dans la plus grande perfection? Rebutés de cette vanité ridicule, on ferme leurs livres avec douleur, &

on les jette par délaſſement ſur le Ciel.

Quel ſpectacle ! Quels chefs-d'œuvres ! Son azur, ſon éclat, s'il eſt ſerain, s'il eſt couvert par un nuage épais, ſes ténébres redoutables, éclairées par la ſeule lumiére du Tonnerre, le ſpectacle de ces deux ſituations ne nous préſente-t-il pas mille fois plus de Beautés, que l'Art n'en peut, non pas exécuter, mais même concevoir. Un ton plus modeſte ſiéroit donc beaucoup mieux aux Compilateurs des régles, que l'orgueil enthouſiaſte auquel ils s'abandonnent.

» (*) On ne voit que des maîtres » d'Eloquence, & pas un Orateur. » Le monde eſt plein de critiques,

(*) M. de Voltaire. *Eſſai ſur la Poëſie.*

» qui

» qui à force de commentaires, de
» définitions, de distinctions, sont
» parvenus à obscurcir les connois-
» sances les plus claires, & les plus
» simples.

» Mais c'est sur-tout en fait de
» Poësie, que les Commentateurs &
» les Critiques, ont prodigué leurs
» leçons. Ils ont laborieusement écrit
» des volumes sur quelques lignes,
» que l'imagination des Poëtes a
» créée en se jouant.

» Ce sont des tyrans qui ont vou-
» lu asservir à leurs loix une nation
» libre, dont ils ne connoissoient pas
» le caractére. Aussi ces prétendus
» Législateurs n'ont fait souvent
» qu'embrouiller tout dans les Etats,
» qu'ils ont voulu régler.

Il s'en faut bien, en parlant ainsi,

que l'on aye deſſein de manquer de reſpect aux régles. On parle pour elles, & l'on en établit l'utilité; mais qu'elles pardonnent cette vérité, elles peuvent bien moins qu'elles ne veulent le perſuader, & leur pouvoir eſt aſſez grand pour ſe paſſer de l'exagération. Il s'en faut infiniment qu'elles ayent celui qu'elles s'arrogent, lorſqu'elles prétendent tout ſoumettre à leur empire. Un génie éclairé de lumiéres profondes juge l'uſage avant que de s'y ſoumettre. Les exemples ne lui ſervent que de dégrés pour remonter aux principes; régles, préceptes, coutumes, rien ne l'arrête, rien ne rallentit la rapidité de ſa courſe, qui du premier eſſor tend au ſublime. Comment s'occuperoit-il des régles des anciens, lorſ-

qu'il arrache des barriéres qu'ils n'avoient pas même ſongé à franchir? Sa hardieſſe heureuſe en les étendant, en crée, où il n'y en avoit point avant lui; elle devient elle-même la régle & le modéle de la poſtérité.

» (*) Ce n'eſt point à produire des » Beautés, c'eſt à faire éviter les » fautes que les grands maîtres ont » conſacré les régles. La nature forme les hommes de génie, comme » elle forme au ſein de la Terre les » Métaux précieux; brutes, informes, pleins d'alliage & de matiéres étrangéres, l'Art ne fait pour » le génie que ce qu'il fait pour ces » Métaux : il n'ajoute rien à leur

(*) Diſcours de M. d'Alembert à ſa réception à l'Académie Françoiſe.

» ſubſtance ; il les dégage ſeulement
» de ce qu'ils ont d'étranger, & dé-
» couvre l'ouvrage de la nature.

CHAPITRE II.

Il ne faut pas juger par les régles générales un ouvrage qui doit être jugé par des régles particuliéres.

Verùm ubi plura nitent in carmine; non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura.
Horat. de Art. Poët.

NOUS avons beaucoup de régles dans une infinité d'ouvrages qui en prouvent l'utilité. Mais ces ſiécles le modéle de ceux qui les ſuivront, le ſiécle de Louis XIV. celui de Louis XV. n'ont-ils point produit du Beau ſans régles, ou plutôt ne fourniſſent-ils pas eux-mêmes à l'Imitateur & au Compilateur les régles nouvelles d'un Beau inconnu?

Il eſt certainement des ouvrages célébres qui nous plaiſent quelquefois ſans que nous ſçachions pourquoi, ſouvent même malgré nous, ſoit par l'orgueil que la ſupériorité des talents humilie, ſoit par le ſentiment imperceptible de l'envie ; nous ne ſçaurions nous rendre compte de la raiſon du plaiſir excité en nous par certaines Beautés que nous craignons d'admirer, parce que nous n'avons pas la force de remonter à leurs principes.

On a voulu cependant définir ce Beau d'une eſpéce nouvelle, quoiqu'on ne l'ait pas connu, & l'on a prononcé que c'étoit une magie d'Art perſonnelle à l'Auteur. Définition vuide qui n'explique rien de ce qu'elle doit expliquer. C'eſt ainſi

qu'après avoir inutilement cherché les cauſes d'un évenement extraordinaire, on rapporte au hazard, qui n'apprend rien de ce qu'on cherche, ce que l'on ne ſçauroit attribuer à aucun autre principe.

Il eſt des différences frappantes entre le Beau du même genre & du même ton. Tout le monde les ſaiſit. Il eſt auſſi des reſſemblances fines, délicates, preſqu'entiérement imperceptibles, réelles cependant, & elles échappent néceſſairement au grand nombre. Les perſonnes qui ne les apperçoivent pas prononcent qu'il y a une diverſité abſoluë entre ces Beautés, qui ſuppoſent une grande fineſſe dans le Goût, & celles qui ſont à la portée de tout le monde. Celles qui les ſentent y découvrent

les grands traits, les traits primitifs qui ſont la conformité. Ce ſont des ruiſſeaux dont les rives, le lit, les eaux ne ſe reſſemblent point; mais leur ſource eſt la même, & l'un & l'autre après des détours longs & variés, ſe perdent dans la même riviére. Le Goût ſupérieur s'en eſt aſſuré en deſcendant à leur embouchure après avoir remonté à leur ſource. Mais combien peu de favoris de la nature ont reçu, cet heureux préſent.

Lorſque l'Art de l'Auteur a aſſez de force, ou aſſez de ſéduction pour faire taire la loi connuë, la droiture conſtante des jugements du Public doit ſe déterminer, non-ſeulement à excuſer ce ſilence, mais à en pénétrer la raiſon. Il ne vient peut-être

que de l'étonnement ou jette une loi que l'on ne connoiſſoit pas, & que l'on approuve au premier ſentiment, parce qu'on la croit utile.

S'il eſt un Goût arbitraire, il eſt donc auſſi un Beau arbitraire, puiſqu'il n'y a point de cauſe ſans effet. S'il eſt un Goût de génie, il eſt donc pareillement un Beau de génie; le détail des régles eſt immenſe; celui des premiers principes eſt borné, & elles n'en ſont que l'application. Le génie ne peut-il pas enviſager ces premiers principes, ſous un coup d'œil nouveau? Ne peut-il pas ſe former un ſyſtême particulier de l'uſage des régles particuliéres?

Que l'on donne le même ſujet à traiter aux grands Peintres de nos jours, tous l'exécuteront ſuivant les

premiers principes de leur Art ; aucun peut-être ne s'accordera dans les régles particuliéres. L'un rejettera avec ſuccès celle que l'autre employera de même. Puiſque le Beau arbitraire, tient immédiatement au Beau eſſentiel, on marche avec liberté dans une carriére, où mille routes conduiſent au même but : le génie les voit & ſçait arriver à ce but, par celles qui ſembloient d'abord s'en éloigner. Tel eſt ſon caractére diſtinctif ; il conçoit, il exécute avec la même hardieſſe ; ce n'eſt pas à celui qui penſe avec foibleſſe à juger cette eſpéce de Beau. Renfermé dans les régles, le génie qu'il veut juger n'eſt occupé que du moyen d'en ſortir. Il voit qu'il s'en écarte ; il ne s'en écarte pas moins.

Conformité avec les anciens, attention pour les modernes, ſuffrage des comtemporains, critique, éloge, il ne voit rien de tout cela. Il eſt ſon ſeul juge, comme il eſt ſon ſeul modéle. S'il eſt accuſé, au premier aſpect d'un Beau inconnu, de s'oublier, on conviendra bien-tôt qu'il ne s'eſt oublié que pour ſe ſurpaſſer; & ce Beau que l'on n'oſoit approuver, à cauſe de ſa ſingularité, on finit par l'admirer comme divin.

Chacun accorde ſon ſuffrage, diſoit Cicéron, ſuivant l'attrait qui le domine. Dans la Peinture, l'un aime le clair obſcur, le ſombre, le noir; un autre préfére l'élégant, la gaieté, les graces du coloris. Cette diverſité de Goûts ne décide ni pour ni contre aucun en particulier. Elle ne prou-

ve pas davantage contre ces morceaux hardis, que la témérité ſe repend ſouvent d'avoir condamné : (*) tout ce qui frappe, ſaiſit, étonne, renferme toujours quelque trait de Beau ſupérieur. Il paroît neuf, parce qu'il étoit inconnu, il demande peut-être beaucoup de fineſſe ou de profondeur pour être apperçu, mais il n'y eſt pas moins. Qu'on interroge & que l'on croye les maîttes dans ſa partie, c'eſt à eux ſeuls à prononcer ſur ſon mérite ou ſur ſes défauts.

Il eſt un Beau plus extraordinaire encore que celui que l'on ne connoiſſoit pas. C'eſt celui qui eſt totalement oppoſé à ces régles. Tel eſt

(*) *Exiſtimari in iſtis rebus eſſe aliquid optimum, etiam ſi lateret, idque ab eo poſſe, qui ejus rei gnarus eſt, judicari.* Cicer. Orat.

le Beau, le Sublime des syſtêmes de Deſcartes & de Newton dans la Phyſique. Ils n'y ſont parvenus qu'en prenant des routes oppoſées à celles qu'avoient tenus leurs prédéceſſeurs, qu'en établiſſant des principes immédiatement contraires à ceux qui étoient reçûs avant eux.

Tel eſt le Beau, le Sublime de Corneille & de Racine. Ils ont autant changé la marche de Sophocle & d'Euripide qu'ils l'ont ſuivie; ils ont ſupprimé abſolument des reſſorts qui paroiſſoient néceſſaires aux Grecs; & ils en ont inventé d'autres qui n'ont jamais été connus de l'antiquité.

Tel eſt encore le gracieux, le gai, le terrible, le beau, le grand & le ſublime du créateur de la Muſique

Françoiſe. » Ce fondateur du Théâ-
» tre Lyrique ſçavoit parfaitement
» les régles de ſon Art; mais au lieu
» que ceux qui l'ont précédé n'ont
» acquis de la réputation que pour
» les avoir bien obſervées dans leurs
» ouvrages, il s'eſt particuliérement
» diſtingué en ne les ſuivant pas, &
» en ſe mettant au-deſſus des régles
» & des préceptes. Un faux accord,
» une diſſonnance étoient un écueil
» où échouoient les plus habiles; &
» ç'a été de ces faux accords & de
» ces diſſonnances que M. de Lully,
» a ſçu faire ſortir les plus beaux en-
» droits de ſes compoſitions, par
» l'art qu'il a eu de les préparer, de
» les placer & de les ſauver. (*)

L'exemple de ces grands génies

(*) Perrault. *Vie des Hommes Illuſtres.* Lully.

a été ſuivi par leur poſtérité. Pour qui ſçait en voir les preuves, les Arts & les Sciences en offrent plus d'une frappante dans le ſiécle où nous vivons.

Si l'on demande comment ces révolutions peuvent arriver, puiſque le Beau a des régles conſtantes, on répondra qu'il en a ſans doute : on peut même aſſurer que ſans elles, il ſeroit bien-tôt corrompu. Mais en convenant de la néceſſité de ces régles, il ne faut jamais perdre de vûë leur objet, l'expreſſion du vrai & du beau ; jamais il ne faut ſéparer les régles de cet objet eſſentiel. Rencontrer le Beau que l'on ſent intimement être tel ſans pouvoir l'expliquer, & le condamner, c'eſt vouloir juger par les régles ce qui

ne doit avoir de juge que la liberté du génie qui l'a produit.

Tout le Beau n'a pû être défini, parce qu'il n'a pas été connu en même-temps. Les progrès naturels de l'eſprit & de l'art, peuvent enchérir chaque jour ſur le Beau qui étoit avant eux. En un mot, produire le Beau, en s'écartant des régles, c'eſt ſuivre leur eſprit, puiſqu'elles ne tendent qu'à l'expreſſion du Beau. On peut le décider, ſans égard pour la répugnance des eſprits captifs, dans le cercle étroit qui leur a été tracé par les anciens.

Que ce Beau ſingulier & inconnu ſoit critiqué, proſcrit même dans ſa naiſſance, il ne s'enſuit rien delà, ſinon qu'il eſt beaucoup de choſes plus fortement imaginées par l'Auteur,

teur, qu'elles ne ſont conçûes par le Lecteur ou le Spectateur. Heureuſement, le temps, la réflexion & l'équité affranchies tôt ou tard des fauſſes délicateſſes de l'envie, mettent enfin le Beau à ſa véritable place. Alors ce qui n'avoit paru que témérité de génie, ſera jugé n'être que l'effet de cette hatdieſſe mâle, ſans laquelle il n'y auroit jamais eu d'invention.

N'a-t-on pas critiqué dans l'Æneïde, l'épiſode des amours de Didon, parce que cette Princeſſe n'a pu être connuë du héros de ce Poëme? Eſt-ce donc au Chronologiſte à meſurer par le compas des ſiécles les chefs-d'œuvres du génie, & la noble audace du pinceau Poëtique. Il condamnera ſans doute ce que

l'homme de génie approuvera. Ces Beautés neuves qui partagent les Gens de Lettres, auront même autant de Cenſeurs que d'Apologiſtes parmi les gens du monde, qui avec un Goût ſenſible & délicat, mais de pure comparaiſon & par conſéquent peu éclairé, donnent le ton.

De cette variété, de ce contraſte d'opinions le Pyrrhoniſme conclut qu'il n'eſt point de régle certaine & univerſelle pour juger le Beau, le grand & le ſublime.

Mais ſi le Pyrrhoniſme examinoit de bonne foi le grand nombre de ceux qui prononcent ſans régles, ou même contre les régles, il n'avanceroit pas avec tant d'aſſurance qu'il n'y en a point. L'adreſſe & la ſubtilité de l'ignorance qui favoriſent ſa pente à

douter de tout, lui fait prendre le change. Rentrons dans notre ſujet.

On veut aſtreindre le génie aux régles preſcrites par le Goût. Mais pourquoi n'en feroit-il pas des loix de ce ſentiment, comme de celles du Gouvernement. Les Légiſlateurs ont voulu prévoir tous les cas. Combien cependant n'en eſt-il pas échappé à leur ſagacité laborieuſe?

Les Légiſlateurs du Goût ne peuvent-ils pas être comparés aux Légiſlateurs politiques? Ils ont donné des préceptes pour toutes les parties de leur ſcience qu'ils ont connuës; mais le temps a prouvé qu'ils n'ont pas connu toutes ces parties.

Il ſe trouve au reſte une différence eſſentielle, entre les innovations qui peuvent ſe faire dans le

Gouvernement, & celles qui arrivent dans le Goût. Les premiéres, même celles qui peuvent être le plus utiles ne ſont jamais ſans danger. Le ſeul mouvement de la révolution que peut exciter ce changement eſt inévitable. Les autres au contraire ſont de nouveaux moyens de produire le Beau, exempts de tout péril. C'eſt pour le Goût de nouvelles ſources de richeſſes.

Le célébre Adyſſon prononce, ſans héſiter, que tout juge impartial ne ſçauroit en diſconvenir. Oſons donc admirer le Beau extraordinaire avec une confiance libre & indépendante des préjugés, ſurtout le Beau qui excite un ſentiment intime & délicieux : ne calculons que l'effet en mettant ſa nouveauté à part. Il a

des défauts, peut être pour notre ſiécle ſeul : mais s'il plaît, s'il enchante malgré leur ſuppoſition quel effet ne doivent pas produire ces Beautés chez la poſtérité, lorſque le temps les dégageant de l'alliage de l'envie, les aura jugées ; prevenons ſes arrêts en conſultant moins les régles connuës que le ſentiment répété du plaiſir. » L'eſprit, dit M. Paſ» chal, a ſon ordre qui eſt par prin» cipes & par démonſtrations ; le » cœur en a un autre ; il ſeroit ridi» cule de vouloir lui prouver qu'il » doit aimer ce qui l'enchante.

Aux régles, me dit-on, la piéce eſt peu fidelle ;
Si mon eſprit contr'elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle ;
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le Goût partout divers marche ſans régle ſure ;

Le ſentiment ne va point au hazard,
On s'attendrit ſans impoſture :
Le ſuffrage de la nature
L'emporte ſur celui de l'art.

M. Greſſet, ſur Alzire.

Un Philoſophe défenſeur zélé des régles qu'il plaçoit partout à tort & à travers, dont il voyoit ſouvent l'exécution où l'on n'avoit jamais ſongé à elles, vouloit prouver que Virgile avoit ſuivi celles de la Logique, même dans les plus beaux morceaux de ſon Ænéïde. Après avoir repréſenté Euryale ſurpris & environné d'ennemis, prêts à venger la mort de leurs compagnons qu'il avoit immolés avec Niſus ſon ami, le Poëte met ces paroles pleines de mouvement & de paſſion dans la

bouche de Niſus. (*)

» Suſpendez vos coups, ô Rutules,
» arrêtez, ce n'eſt pas lui qui eſt
» coupable; c'eſt moi, moi ſeul qui
» ai tout entrepris & tout exécuté.
» Celui ſur qui vos bras ſont levés
» n'a eu ni le deſſein, ni le pouvoir
» de rien tenter contre vous. Tout
» ſon crime hélas! Eſt d'avoir trop
» aimé un ami malheureux.

Tout ce diſcours d'Euryale, dit Ramus, ce Philoſophe dont nous avons parlé, eſt de la Logique parfaite; c'eſt un argument, *à cauſâ efficiente.*

(*) Me me adſum qui feci, in me convertite ferrum.
O Rutuli; mea fraus omnis; nihil iſte nec auſus,
Nec potuit, cœlum hoc & conſcia ſydera teſtor,
Tantùm infœlicem nimium dilexit amicum.
Virg. Lib. 9. Æneid.

Mais on pourroit bien jurer avec assurance que Virgile ne s'occupa nullement, lorsqu'il fit ces vers, de la cause efficiente. Il ne les auroit jamais faits, s'il s'étoit arrêté à y chercher cette pensée. Il faut nécessairement que pour produire des vers si beaux & si animés, il ait non-seulement oublié ces régles s'il les sçavoit, mais qu'il se soit encore oublié lui-même pour peindre si bien la passion qu'il représente.

Les Critiques de ce Philosophe, étoient Philosophes aussi; mais plus sensés & plus justes estimateurs du Beau; ils décident hardiment que l'on ne le produit guéres lorsqu'on ne songe qu'à suivre les régles. C'est Messieurs de Port-Royal qui s'expliquent ainsi dans la Logique qu'ils

ont donnée. Ne ſont-ils pas auſſi croyables que le Philoſophe Ramus ?

Pour juger ſainement du beau, & du vrai, le Goût doit donc toujours remonter aux principes qui le conſtituent. A quoi tendent-ils ? A l'imitation de la nature ; & la nature ne ſe permet-elle pas quelquefois de créer un Beau extraordinaire ? Diſons plus, ne ſemble-t-elle pas y prendre plaiſir, ſoit pour faire voir qu'elle a beaucoup de régles qui ſont antérieures au Goût même, ſoit pour prouver qu'elle peut ce qu'elle veut ? On juge à l'aſpect de ces beautés, qu'elle franchit les limites qu'elle s'étoit données ; mais ne ſçait-elle pas ſeule où elles commencent & où elles finiſſent ? Que réſulte-t-il donc

de l'étonnement cauſé par les merveilles, irréguliéres en apparence, qu'elle nous préſente, ſinon que l'eſprit eſt trop borné pour méſurer l'étenduë de ſon pouvoir?

Nous découvrons, par exemple, un côteau grand & ſpacieux, couvert partout d'arbres couronnés de verdure; ſa pente aboutit par une eſpéce d'amphitéâtre à une riviére majeſtueuſe qui en baigne le pied. On ne ſe trouve point ſur le rivage oppoſé à ce côteau ſans le conſidérer avec le plaiſir le plus vif. On le ſuit de l'eſprit comme des yeux; on s'y égare, on s'y perd dans les plus douces rêveries.

On apperçoit aux environs contigus de ce côteau, une langue de terre qui ſort des lignes de cet am-

phitéâtre délicieux, terminée par un rocher, dont la hauteur & l'eſcarpement effrayent ; ſa cîme qui déborde de beaucoup ſes fondements, paroît ſuſpenduë dans les airs. Si l'Architecture auſſi ſolide que hardie de la nature ne raſſuroit pas, on craindroit, en s'avançant ſur cette terre aërienne, de la voir s'écrouler dans les abyſmes.

En perdant la vûë de ce côteau, dont on a donné la deſcription, on a perdu le ſpectacle d'une beauté, ſans doute. Mais n'en retrouve-t-on pas une autre? Elle eſt hors des régles, dit-on, elle eſt même contre les régles de la nature.

Elle frappe, elle étonne, ſon coup d'œil jette dans un eſpéce de ſaiſiſſement & d'effroi. La vûë ſurpriſe,

fâchée d'abord de ne rencontrer au lieu de ce côteau charmant qu'une maſſe énorme, qui la coupe ſi rudement & ſi irréguliérement, s'accoutume cependant bien-tôt à cette irrégularité. On conſidére, on réfléchit, & on s'apperçoit que la beauté regrettée, au lieu de rien perdre par le contraſte de cette ombre ſublime, en reçoit un nouvel agrément. Une beauté d'un genre oppoſé coupe la monotonie d'une autre beauté, qui ſans cela deviendroit certainement languiſſante par ſon uniformité.

Voilà l'art, voilà la ſcience profonde de la nature. Ce qui avoit d'abord paru une faute, dans l'ordonnance de ſon deſſein, paroît à la réflexion un chef-d'œuvre. Mais il faut que celui qui réfléchit ſoit ca-

pable de ſentir la ſupériorité de ces traits extraordinaires ; formés ſans égard aux régles communes, & par des régles qui leur ſont contraires en apparence, ce n'eſt qu'au génie capable de concilier le merveilleux de ce contraſte, à prononcer ſur le mérite de leur Beauté. Elle ſera toujours un défaut pour le vulgaire borné & retréci par les préjugés ; mais défaut racheté par un beau ſi ſublime, que le génie tremblant de ſe livrer au beau du même genre, eſt charmé d'en trouver le modéle dans la nature. Que l'eſprit foible, pour qui il n'eſt pas fait, aye donc la ſageſſe de ne pas prononcer ſur lui. Appartient-il au Moucheron enlevé par le vol audacieux d'un Aigle ſur la tête duquel il s'étoit imprudem-

ment posé, de juger de l'essor qui le porte jusqu'auprès des rayons du Soleil ? Cet insecte a-t-il des yeux pour fixer cet Astre éblouissant ? Qu'importe à l'Aigle qui descend sur la terre avec autant d'aisance & de tranquillité qu'il en a eu à se perdre dans les airs, qu'elle sensation son vol a fait éprouver au Moucheron ? En est-il moins un Aigle, & l'Insecte en est-il moins un Moucheron ?

CHAPITRE III.

Sur l'expreſſion.

Scribendi rectè ſapere eſt & principium & fons.
Horat. de Art. Poët.

ON peut parler ſans penſer; l'indiſcrétion de la jeuneſſe, le vuide éternel de ces eſprits pour leſquels il n'eſt point d'âge mur, ne le prouve que trop. Que pourroit-il réſulter de leurs écrits & de leurs converſations, quand ils poſſéderoient leur langue dans la plus grande perfection? Ils n'auroient pas plus d'expreſſion que n'en produiroient les couleurs d'une palette de Peintre jettées au hazard ſur la toile.

Inutile pour cette classe d'esprits, la richesse de la langue est la premiere de l'homme de Goût qui pense, qui sent, & qui peint. Elle fait gouter, désirer tout ce qu'il dit, tout ce qu'il écrit.

La langue qui donne la liberté de s'exprimer avec plus de richesse, de force & de grace, est la plus belle.

La pensée est l'ame du discours; les mots en sont le corps; l'expression, le mérite. L'esprit voit; l'ame sent, le jugement applaudit partout où il la rencontte; partout où elle manque, il est toujours fâché de ne voir qu'une idée vague, louche & mal renduë, où il avoit le droit d'attendre une image. Le grand mérite du Goût, est de la rendre & de l'estimer avec la perfection de sa vérité.

Cet

Cet heureux don de peindre la penſée par la parole, a long-temps été dans les hommes avant qu'ils l'ayent perfectionné. Deux raiſons les ont engagé à convenir que ces ſignes arbitraires, qui ne ſignifient que par convention de chaque ſociété, auroient un ſens propre & diſtinctif. La premiére, comme ledit M. Locke, d'enregiſtrer ſes penſées dans ſon eſprit; la ſeconde de les communiquer aux autres.

La Fable nous peint les premiers hommes diſperſés dans les forêts, cachés dans les antres, confondus avec les animaux, à qui ils diſputoient leur nourriture. La défiance qu'ils s'inſpiroient mutuellement, les engageoit à s'éviter, parce qu'ils ſe craignoient; mais l'injuſtice ſoute-

nuë par la force, accabla bien-tôt la foibleſſe & l'innocence, juſques dans les aſyles où elles s'étoient cruës en ſureté. L'oppreſſion inſtruiſit alors les foibles qui gémiſſoient ſous les entrepriſes de la violence. Séparés par la crainte, ils ſe réunirent par la même raiſon pour réſiſter à la tyrannie de la force. On s'étudia enfin, on ſe connut, on vécut enſemble; les mots furent créés, parce qu'ils devinrent néceſſaires à la communication des penſées. Voilà peut-être l'origine de toutes les langues.

Il eſt bien probable que dans cette enfance des hommes, des ſignes & des ſons informes furent les premiers interprêtes de leurs penſées. Le beſoin ſe contenta d'abord de ce qui

lui ſuffiſoit; il ne ſongea pas à aller plus loin.

Moyſe écrivit l'Hiſtoire de ſon Peuple; Homère chanta les Dieux de la Fable; tous deux formérent, enrichirent & perfectionnérent leurs langues, en leur donnant un état fixe; tous deux en devinrent les modéles. On ſentit la beauté de leurs ouvrages; on imagina des régles puiſées dans la conduite qu'on y remarqua; les Légiſlateurs des Mœurs & de la Religion furent les Légiſlateurs du Goût. Leur exemple inſtruiſit; les Beaurés en furent ſaiſies; enfin les hommes ſçurent penſer & parler, & le Grec devint la langue dominante, uniquement par la ſupériorité que les Poëmes d'Homère lui donnérent.

Sur la ſcéne incompréhenſible
De cet interprête des Dieux,
Tout ſentiment ſe peint aux yeux,
Tout devient image ſenſible,
Et par un magique pouvoir
Tout ſemble prendre un corps viſible,
Vivre, parler & ſe mouvoir. (*)

Pour juger du mérite de l'expreſſion, il faut conſidérer murement l'objet qu'elle doit peindre; elle eſt l'image non-ſeulement de la penſée, mais de la maniére dont la penſée a été conçuë. Si elle eſt gênée, foible ou fauſſe, ces défauts prouvent que l'on a conçu la penſée avec contrainte, foibleſſe ou fauſſeté: l'empreinte de la ſituation de l'eſprit paſſe ſans qu'il s'en apperçoive dans le tableau qu'il fait de ſes idées. L'ex-

(*) Rouſſeau *ſur les Divin. Poëtiques.*

preſſion eſt par rapport à elles, ce qu'eſt à l'égard de la lumiére le verre à travers lequel elle paſſe. Si ce verre eſt pur, il nous rend la lumiére dans toute ſa pureté; s'il a une couleur, des taches, des défauts, la lumiére les prend en le traverſant.

Si l'imagination n'eſt point tranſportée de la chaleur du ſujet, on n'a qu'un ſtyle glacé; ſi elle n'a pas aſſez de force pour embraſſer le tout d'une matiére dans un point de vûë fixe & net, & qu'elle ne s'en rende maîtreſſe que par parties, le ſtyle eſt diffus, lâche & foible par conſéquent :

Selon que notre idée eſt plus ou moins obſcure
L'expreſſion la ſuit ou moins nette ou plus pure ;
Ce, que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour parler arrivent aiſément?

Au reſte, cette facilité de s'exprimer, eſt remplie d'écueils contre leſquels on ne ſçauroit prendre trop de précautions. Le choix des mots demande l'attention la plus circonſpecte.

S'il eſt vrai qu'il n'y ait point de ſynonimes dans la langue Françoiſe, chaque mot eſt diſtingué par une ſignification unique qui lui eſt particuliére : cela ſuppoſé, de cette foule de mots qui ſe préſente à l'eſprit pour rendre les penſées, il n'en eſt qu'un qui ſoit le véritable, & tous ceux qui ne ſont pas celui-là, ne ſont pas bons. Pour le rencontrer ſi facilement qu'il ſemble que cela ne coute rien, il faut avant tout acquérir les richeſſes de la langue, par l'étude, la réflexion, la lecture & les veilles.

La contrainte du travail pourra être ſenſible ; on pourra eſſuyer l'Epigramme d'un Orateur Athénien contre Démoſthène, qui ne parloit jamais ſur le champ, même dans les circonſtances imprévûës qui auroient demandé toute la force de ſon éloquence. Tous ſes plaidoyers étant le fruit d'une longue méditation, un Orateur lui reprochoit qu'ils ſentoient l'huile de la lampe. Mauvais mot que Démoſthène fit retomber ſur celui qui l'avoit hazardé, en lui répondant, c'eſt la différence qu'il y a entre nos ouvrages, car les vôtres ne ſentent rien. (*) Le nom de ce critique ſeroit dans l'oubli comme ſes ouvrages, s'il n'eût pas attaqué Démoſthène ; & celui de Démoſthène

(*) *Plut. in Demoſt.*

fait encore envie à la poſtérité, dont ſon éloquence eſt le modéle; il ne dut l'un & l'autre qu'à l'opiniâtreté conſtante du travail.

Il s'enſuit delà que pour parler & pour écrire avec Goût, il faut d'abord poſſéder ſa langue à fonds, ſans quoi comment pourroit-on comparer les mots dont la ſignification peut avoir du rapport? Il s'enſuit en ſecond lieu, qu'il faut un diſcernement juſte pour donner la préférence au mot qui la mérite.

Celui qui écrit & qui parle ainſi, eſt facile à reconnoître. Que l'on examine avec l'attention la plus rigoureuſe, ſa converſation, ou ſes ouvrages, on n'y rencontrera rien qui puiſſe être changé, parce que tout y ſera où il doit être, & comme

il doit être. Le travail le plus aſſidu pour perfectionner le ſtyle, ne ſçauroit ſurpaſſer ſa facilité. La connoiſſance profonde & univerſelle des mots lui a donné l'habitude du choix, qui préfére celui qui eſt unique. Cette habitude eſt devenuë une ſeconde nature, qui s'exprime en lui plus heureuſement que tout l'art de ceux qui n'ont qu'une connoiſſance imparfaite de la langue. Le terme propre ſe préſente à ſon eſprit ſi naturellement, que s'il étoit obligé par quelque raiſon particuliére, d'employer celui qui ne l'eſt pas, ce ſeroit un auſſi grand travail pour lui de l'éviter, que c'en eſt un pour beaucoup d'autres de le rencontrer.

» (*) Circonſpect ſur les expreſſions

(*) In verbis etiam tenuis cautuſque ſerendis

» nouvelles, ſans en être ennemi, » lorſqu'elles ſont heureuſes, il ne » les hazarde qu'avec beaucoup de » ménagement. S'il en rejette, il ſçait » faire naître des Beautés inconnuës » de la liaiſon fixe & juſte qui n'en » fait qu'une ſeule de deux mots déja » connus. » Voilà ce que (*) Quintilien appelloit la magie du ſtyle, & elle n'en eſt une que pour ceux qui n'en cherchent pas le ſecret.

Lorſque l'on veut écrire, il faut ſurtout s'appliquer à diſtinguer dans la langue les choſes qui ſont différentes; ſi l'on ignore ces diſtinctions, on eſt expoſé à confondre ſans ceſſe des idées qui ne doivent pas l'être.

Dixeris egregie notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum.
Horat. de Art. Poët.

(*) *Arcana Dictionis.* Quintil. de Orat.

Ces distinctions nécessaires sont détaillées avec beaucoup de justesse & de clarté dans les synonimes de feu M. l'Abbé Girard. On n'en citera pour exemple que ce qu'il dit à l'article du mot, terme, expression.

» Le mot est de la langue; l'usage » en décide. Le terme est du sujet; » la convenance en fait la bonté : » l'expression est de la pensée; le tour » en fait le mérite.

» La pureté du langage dépend » des mots. Sa précision dépend des » termes. Son brillant dépend des » expressions.

» Tout discours travaillé demande » que les mots soient François, que » les termes soient propres, & que » les expressions soient nobles.

M. le Comte de Bussy Rabutin,

a dit de Louis XIV. qu'il parloit ſur le champ avec une ſi grande perfection qu'il eût été difficile, non-ſeulement de parler mieux, mais même de parler auſſi bien. L'éloge qui met le Souverain au-deſſus du Courtiſan, & de l'Académicien par l'avantage qui leur eſt propre à tous deux, étoit bien délicat pour un Prince enyvré dès ſa jeuneſſe des louanges les plus magnifiques. Ses Miniſtres pouvoient partager avec lui l'honneur de ſes entrepriſes pacifiques & militaires; la gloire de bien parler étoit à lui ſeul.

Tant d'éloges juſtement donnés à la langue Françoiſe ſous le régne de Lous XIV. prouvent ſeulement qu'elle approchoit plus de ſa perfection alors, que dans les ſiécles pré-

cédents. Il n'en faut pas conclure delà que cette perfection ait été portée à ſon dernier dégré. Elle a acquis depuis, par la création de pluſieurs mots dont l'uſage l'a enrichie. Sa beauté & ſes richeſſes augmenteront encore à meſure qu'on s'appliquera à la perfectionner. Ne jugeons des progrès qu'elle peut faire que par ceux qu'elle a déja faits. Si l'on compare Corneille & Racine, Boſſuet & Fénelon, aux Académiciens & aux Poëtes qui les ont précédés, on trouvera dans leur lecture beaucoup plus de moyens qu'il ne faut pour prouver combien la langue a gagné ſous Louis XIV. Oſons comparer ces hommes célébres à ceux de leurs ſucceſſeurs qui ont excellé depuis eux dans les mêmes genres, on ſera

forcé de convenir que ce n'eſt que ſous la plume des Auteurs médiocres que la langue paroît avoir dépéri.

Gardons-nous au reſte de juger du mérite de la langue la plus parfaite, plutôt parce qu'elle nous laiſſe à déſirer dans ſa plus belle & ſa plus forte expreſſion, que parce qu'elle nous préſente de beautés. L'ame ſent, l'eſprit conçoît bien plus & plus vivement que toutes les expreſſions des diverſes langues.

Quel génie en effet peut ſaiſir toutes les merveilles de la nature? Quel Art, quand cela ſeroit poſſible, auroit aſſez de force pour les exprimer?

Depuis que les hommes ſe ſont réunis en ſociété dans toutes les parties de l'univers, il n'eſt point de

peuple qui ne ſe ſoit occupé de l'étude de rendre ſes penſées.

Après la création de cette multitude de termes, leur réforme, leur augmentation, combien d'idées s'offrent à l'eſprit que l'on ne rend encore qu'avec peine; combien de ſentiments dans le cœur pour leſquels on n'a point encore d'expreſſion? Combien l'un & l'autre ont-ils de peines & de plaiſirs qui n'ont encore que des termes impropres, & par conſéquent imparfaits?

L'Art des hommes a trouvé le ſecret de rendre la plus grande partie de ce qu'ils penſent ou de ce qu'ils ſentent : par la médiation de l'ouïe & de la vuë, la parole les peint au cœur & à l'eſprit. Cependant la richeſſe de la langue la plus abondante

a ſes bornes. Qui marquera celles de la nature? Qui pourra fixer ce point au-delà duquel elle ne ſçauroit plus s'étendre? N'eſt-il pas ſenſible que la force, la délicateſſe & la variété des expreſſions le cédent infiniment en tout cela à la nature? Le cœur qui ne ſent que ce qu'il peut exprimer, n'eſt-il pas privé des ſentiments les plus délicieux? Le cœur qui éprouve ces charmes intimes qu'il ſent ſi bien & qu'il rend ſi mal, ne regrette-t-il pas l'impuiſſance où il eſt de les exprimer?

Que l'on écoute ſon ame, s'il eſt permis de le dire, qu'on ſe livre aux délices que le plaiſir y verſe, à l'amertume que les peines y répandent, la force de la nature ne triomphera-t-elle pas de la foibleſſe de l'Art?

l'Art ? L'une créé, l'autre imite ; la création eſt immenſe ; l'imitation a des bornes. Que l'art nous déſabuſe ; nous le déſirons ſans l'eſpérer. Juſques-là nous le mettons, à l'égard de l'expreſſion, comme par rapport à tout le reſte, auſſi loin de la nature qu'il doit en être.

Que l'on choiſiſſe la langue la plus riche, celle dont les expreſſions ont plus de douceur, de force & d'harmonie, on n'en dira pas moins après en avoir meſuré l'étenduë.

(*) Mais pour peindre à l'intelligence
Leurs immatériels objets,
Ces ſignes à l'erreur ſujets
Ont beſoin de ſon indulgence,
Et dans leurs ſecours impuiſſans
Nous ſentons toujours l'indigence
Du miniſtére de nos ſens.

(*) Rouſſeau. *Ode ſur les Divinités Poëtiques.*

Celui qui aſpire à la vérité de l'expreſſion ne doit jamais perdre de vûë la qualité eſſentielle du Goût, l'honnêteté; les mots, les termes, ſont par rapport aux gens de Lettres ce que ſont les couleurs entre les mains du Peintre. Il peut en former une image digne de mépris & d'horreur, ou d'eſtime & d'admiration. L'expreſſion ſuſceptible de toutes les formes ſe plie à tout, lorſque le génie la conduit.

On ſçait la Fable d'Eſope à Xantus ſon maître, qui lui avoit demandé un repas excellent pour des amis qu'il avoit invités. Eſope fit d'abord ſervir des langues qui furent trouvées très-bonnes. Le ſecond ſervice ne conſiſtant qu'en langues, on trouva que c'étoit bien des langues. Le

troiſiéme n'offrant que le même mets, les conviés s'écriéréent, que c'étoit trop de langues. Xantus piqué ayant fait venir Eſope : Ne t'avois-je pas donné ordre, lui dit-il, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la langue, reprit Eſope? C'eſt le lien de la Société, la clef des Sciences, l'organe de la vérité & de la raiſon. C'eſt par elle qu'on inſtruit, que l'on perſuade, que l'on gouverne les Nations, & que l'on s'acquite du premier des devoirs, celui de rendre hommage à l'Etre ſuprême. Eh bien, dit Xantus, qui comptoit l'attrapper, achete moi demain ce qu'il y a de pire : ces mêmes perſonnes dîneront chez moi, & je veux prendre ma revanche en variant. En-

core des langues le lendemain, & uniquement des langues à tous les ſervices. Xantus grondant avec emportement : qu'y a-t-il donc de pire que la langue, répondit tranquillement Eſope? N'eſt-elle pas venduë partout l'univers, à la diviſion, au Barreau, à la Guerre? Inſtrument de la vérité ne l'eſt-elle pas du menſonge? N'eſt-ce pas elle qui pronoce la calomnie? Ne perſuade-t-elle pas le crime & l'impiété? Organe des hommages que nous rendons aux Dieux, ne l'eſt-elle pas du blaſphême, du ſacrilége?

Xantus étoit Philoſophe & faiſoit profeſſion de l'être; il en avoit beſoin dans ces gaietés de ſon eſclave. Mais ce que diſoit Eſope de la langue, on peut le dire de l'ex-

preſſion. Que l'on juge de l'importance de ſon uſage par l'étenduë de ſon empire. L'homme ne peut rendre aucun ſentiment qu'avec ſon ſecours.

Un ſeul trait prouvera le pouvoir deſpotique de l'expreſſion.

» Deux Monſtres formidables ſe » tenoient au-devant des portes de » l'Enfer. L'un, juſqu'au milieu du » corps, reſſembloit à une belle Fem- » me, & ſe terminoit en un Dragon » homicide; autour de ſa ceinture, » les Chiens de l'Enfer abboyant » ſans ceſſe, de leurs gueules plus » profondes que celles de Cerbere, » pouſſoient des hurlements effroya- » bles. Si quelque choſe les forçoit » à diſparoître, ils ſe retiroient dans » les flancs du Monſtre; & cachés

» au fonds de ſes entrailles, ils y
» continuoient leurs cris.

» L'autre figure, ſi l'on peut nom-
» mer ainſi ce qui n'avoit point de
» forme diſtincte en ſes membres, en
» ſes jointures, & dans ſon aſſem-
» blage énorme, ou qu'on puiſſe
» appeller ſubſtance, ce qui reſ-
» ſemble à peine à une ombre, ſur-
» paſſoit la nuit en noirceur. Féroce
» comme dix Furies, terrible com-
» me l'Enfer, elle portoit un dard
» meurtrier, & ſa tête étoit couron-
» née d'une eſpéce de diadême.

Voilà le péché & la mort peints de la main de Milton. Le Paladin le plus déterminé reculeroit ſans doute à leur aſpect. Que fait l'expreſſion? Elle commande au préjugé, à l'habitude, à la nature même.

Son pouvoir fait chercher l'image de ce que l'on évite, fait aimer ce que l'on déteſte, donne au plus timide la force de fixer la mort même, dont la ſeule idée le fait frémir.

CHAPITRE IV.

Œconomie du Goût.

Cui lecta potenter erit res
Nec facundia deseret hunc nec lucidus ordo.
Horat. de Art. Poët.

C'EST peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent ;
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin répondent au milieu,
Que d'un Art délicat les piéces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties. (*)

Voilà l'œconomie dont la Beauté, ainsi que celle de la disposition, est un des premiers mérites que Lon-

(*) Boileau.

gin exige dans les ouvrages de Goût. C'eſt elle qui doit en conduire le plan, qui doit régler ſes ornements, les choiſir, les polir, les finir, & les placer ſi bien, qu'ils paroiſſent eſſentiels à l'enſemble dont elles ne ſont que des parties accidentelles.

L'abondance nage dans le choix des moyens de ſatisfaire ſes déſirs; la médiocrité ne ſe permet que ceux qu'elle peut ſatisfaire; le néceſſaire tout borné qu'il eſt ſuffit au beſoin de celui qui n'a & ne déſire rien au-delà. Ce n'eſt que dans ces trois états qu'on peut pratiquer l'œconomie. Il eſt de l'humanité d'en cacher juſqu'à la prudence à cette condition infortunée, dont l'indigence eſt le patrimoine, & la miſére la compagne. Il faut jouir pour être Œco-

nome, & le miſérable ne jouit de ſon être même qu'avec un embarras pénible & douloureux.

Comme l'eſprit & les talents ont leur richeſſe & leur pauvreté; on a cru devoir marquer par un exemple ſenſible, tiré de la vie civile, à quelle claſſe convient la qualité eſſentielle du Goût dont traite ce Chapitre. L'exiger de l'eſprit dépourvû d'étude, de connoiſſances, de talents, d'imagination & de génie, ce ſeroit l'inſulter auſſi cruellement, que ſi l'on preſcrivoit à un Mandiant le bon uſage de l'opulence.

L'œconomie devant préſider aux dons de la fortune, il eſt évident que ce n'eſt que par ſon ſecours que l'on peut s'en faire honneur. Il ne l'eſt pas moins, qu'elle doit ré-

gler avec auſtérité l'emploi des richeſſes de l'eſprit.

Les Beautés de l'Hiſtoire, de l'Eloquence & de la Poëſie ſont autant de tableaux ; tout Art eſt Peintre ; il faut donc ſuivre dans l'idée & dans l'exécution de ces tableaux les régles de la Peinture. Une magnifique ordonnance ne fait pas ſeule un tableau : c'eſt l'exécution de toutes ces parties priſes ſéparément, & portées à leur perfection qui en conſtituë le mérite ; ſa ſageſſe répand ſur les objets particuliers une beauté proportionnée à la place qu'ils tiennent dans la diſtribution générale. Jamais elle ne permet aux parties ſubordonnées, non-ſeulement d'effacer les parties dominantes, mais même d'entrer en concurrence avec elles.

Si elle place l'amour & les jeux, les graces & leur mere à côté de Jupiter & d'Alcméne, elle ſe ſouvient toujours que la force de l'art, & l'ame de l'expreſſion doivent ſe rapporter au ſujet principal; qu'il faut le finir avant que de l'embellir, & que ce qui n'eſt qu'ornement ne doit jamais l'emporter ſur le fonds.

C'eſt l'œconomie qui préſide au choix des embelliſſements; c'eſt elle qui rejette, avec regret quelquefois, mais toujours avec fermeté, ceux qui ſont incompatibles avec ſon plan. C'eſt elle qui tient toujours l'attention fixe & invariablement attachée ſur l'enſemble & ſur l'unité. C'eſt elle qui fait craindre ſans ceſſe à l'eſprit de reſſembler dans ſes ouvrages à ce Monſtre imaginé par

Horace pour faire mieux ſe
néceſſité de l'œconomie; cette tête charmante de la plus belle femme, ce corps emprunté des graces, qui ſe termine ridiculement en poiſſon. C'eſt elle qui aſſujettit auſtérement au choix de l'ordre, qui place exactement chaque choſe au lieu qui lui convient, & qui arrange enfin ſa diſpoſition générale & particuliére ſi parfaitement, que celui même qui n'eſt pas connoiſſeur, eſt ſatisfait au premier coup d'œil de la beauté de cet arrangement; de maniére qu'il n'imagine pas que le tableau qu'on lui préſente, ſoit dans la Peinture, la Poëſie, l'Eloquence ou l'Hiſtoire, ait pû être diſpoſé autrement.

» Le fameux Plutarque qui traite » ſes héros, comme ſes lecteurs, ſui-

» vant M. le Comte de Grammont,
« commence la vie des uns comme
» bon lui ſemble, & proméne l'at-
» tention des autres, ſur de curieu-
» ſes antiquités, ou d'agréables trai-
» tés d'érudition qui n'ont pas tou-
» jours rapport à ſon ſujet.

» Demetrius le preneur de Villes,
» n'étoit pas à beaucoup près ſi grand
» que ſon pere Antigonus, à ce qu'il
» nous dit; en récompenſe il nous
» apprend que ſon pere Antigonus
» n'étoit que ſon oncle, & tout cela
» après avoir commencé ſa vie par
» un abregé de ſa mort. Il fait un
» ſommaire de ſes divers exploits,
» de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes
» qualités, où il fait entrer le pauvre
» Marc-Antoine par compaſſion
» pour ſes foibleſſes.

» Dans la vie de Numa Pompi-
» lius, il entre en matiére par une
» diſſertation ſur ſon Précepteur
» Pitagore. Comme il croit qu'on
» eſt fort en peine de ſçavoir ſi c'eſt
» l'ancien Philoſophe, ou bien un
» certain Pitagore, qui après avoir
» gagné le prix de la courſe aux jeux
» Olimpiques, vint à toutes jambes
» pour lui enſeigner la Philoſophie &
» lui aider à gouverner ſon Royau-
» me, il ſe tourmente beaucoup
» pouréclaircir cette difficulté, qu'il
» laiſſe enfin là.

Cet Auteur aimable, d'une gaieté, d'un eſprit & d'une légereté unique, fait cette critique pour juſtifier la maniére dont il écrit, & la liberté de s'écarter de l'ordre, tant qu'il le juge à propos. Cet ouvrage fait

pour plaire, n'en a pas beſoin en effet, puiſqu'on le lit toujours avec un nouveau plaiſir, tel qu'il eſt. Mais ſi le déſordre & la confuſion y euſſent régné, l'exemple de Plutarque n'auroit ni excuſé ni juſtifié cette faute : c'eſt dans leurs beautés qu'il faut imiter les anciens, & nullement dans leurs défauts ; & ceux qui ſe trouvent dans Plutarque, quoique rachetés par le grand ſpectacle des talents & des vertus des grands hommes, ne ſont pas moins des défauts.

Ovide, toujours prodigue de ſes richeſſes, tombe comme Plutarque dans ce défaut, uniquement par oſtentation d'opulence. Des Beautés ſupérieures embelliſſent ſon Hiſtoire de Phaëton. Parvenu à l'inſtant déciſif, lorſque les chevaux du Soleil étant

étant emportés, ſon char eſt entraîné à leur gré au milieu des précipices. Lorſqu'il faut être précis, rapide, courir à la cataſtrophe, il donne à ſon lecteur un traité de Géographie complet, une énumération des montagnes de toute la Planette de la terre, parce qu'elles ſont embraſées, par la proximité trop grande des feux du Soleil. Après l'avoir fait voyager ſur les monts Athos, Taurus, Tmole, Æta, l'Hœmus, l'Ætna, le Parnaſſe, l'Etix, le Cynther, le Rhodope, le Cytheron, le Caucaſe, l'Oſſa, le Pinde; il continuë cette digreſſion auſſi ſçavante que déplacée, en changeant encore d'objet. Il a le bon eſprit de mener enſuite ſon voyageur excédé de fatigues ſur les rives des plus beaux fleuves; par

malheur il ne s'y rafraichit guéres ; parce que leurs eaux bouillantes ſont preſque deſſéchées. Le Tanaïs, le Pénée, le Caique, l'Iſméne, l'Erimante, le Licornas, le Mæandre, l'Eurotas, l'Euphrate, le Gange, le Danube, le Tage, le Rhin, le Pô, le Rhône, le Tibre; j'en paſſe beaucoup, & il n'en omet aucun. On cherche Phaëton prêt à périr dans un char dont il n'eſt plus maître, on croit le trouver ſur ces montagnes, ſur le bord de ces fleuves, & l'on eſt outré avec raiſon d'avoir fait inutilement des voyages ſi pénibles.

Virgile, le ſage Virgile qui poſſédoit ſi éminemment le grand art de l'œconomie, auroit cité trois montagnes & trois fleuves, s'il eût eu la

même idée qu'Ovide : il ſemble que ce ſoit pour ces écarts que Deſpréaux a dit :

Un Auteur quelquefois trop plein de ſon objet
Jamais ſans l'épuiſſer n'abandonne un ſujet :
Fuyez de ces eſprits l'abondance ſtérile
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant ;
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.

Le grand Rouſſeau ne craint point de reprocher à Ovide des défauts que le ſentiment des beautés de ce Poëte lui rendoit plus inſupportables.

Ovide en vers doux & mélodieux
Sçut débrouiller l'hiſtoire de ſes Dieux ;
Trop indulgent au feu de ſon génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Sçavant, utile, ingénieux, profond,
Riche en un mot, s'il étoit moins fécond. (*)

(*) Rouſſeau, *Epître à Marot.*

L'Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France, a mis la qualité oppoſée aux défauts, dont on vient de parler, dans le plus beau jour. Quelle étenduë dans les matiéres? Quel diſcernement dans le choix des faits? Quel intérêt dans leur analyſe, & ſouvent dans leur ſimple indication!

Tous les Souverains de l'Europe & d'une partie de l'Aſie, depuis Pharamond, tous les grands Hommes, tous les Arts, toutes les Sciences, occupent chacun une place, & l'immenſité des matiéres peut à peine ſe concilier avec la petiteſſe du volume. Malgré cela tout y eſt net, clair & agréable. Un éloge unique en caractériſe le mérite. Un Sçavant de cette nation policée, depuis une

ſuite nombreuſe de ſiécles, lorſque nos ancêtres étoient encore barbares, éclairée lorſque l'Europe erroit dans les ténébres de l'ignorance, un Chinois frappé de la beauté de cet Abrégé vient d'entreprendre celui de l'hiſtoire immenſe de ſa patrie ſur le plan de M. le Préſident Hainault.

C'eſt (*) au Journal Etranger, qui verſe dans la France les richeſſes Littéraires de toutes les nations, que l'on doit une anecdote ſi ſinguliére & ſi flatteuſe pour les Lettres. Annoncer cet Ouvrage périodique c'eſt donner de nouvelles lumiéres au Goût; c'eſt procurer à ſes Amateurs le moyens d'y participer; le louer, c'eſt lui rendre une juſtice qu'il mé-

(*) Journal Etranger, 1761. *Août, pag.* 189.

rite à tous égards. Reprenons la ſuite de nos réflexions.

Pourquoi, ce qui fatigue l'eſprit même en l'attachant, par des ornements ſuperflus, des digreſſions ſpirituelles, mais déplacées, des épiſodes touchants, mais qui abſorbent le fonds, eſt-il généralement condamné; uniquement parce qu'il eſt contre les régles de l'œconomie? Elle ſeule a l'art & la ſçavante magie d'allier la variété des détails avec l'uniformité du fonds. Elle ſeule marque un ſage milieu entre le ſimple & le bas, le noble & le giganteſque, l'outré & le naturel, l'obſcur & le diffus, le vrai en un mot, & le faux. Elle ordonne, elle apprête, elle polit les ornements ſans les affoiblir. L'eſprit qu'elle conduit eſt mé-

thodique, ſans contrainte, & paroît facile, aiſé & libre dans les aſſujettiſſements les plus durs qu'il s'impoſe. Deſcriptions, portraits, paſſions dans leur plus grande force, & dans leurs contraſtes les plus oppoſés, l'œconomie diſpoſe, embraſſe tout, & la perfection du génie eſt de ne la montrer nulle part, en la laiſſant appercevoir partout.

Le fil toujours préſent & toujours imperceptible de l'œconomie régle le paſſage des récits aux diſcours, des deſcriptions aux images, des ſaillies les plus lumineuſes aux graces vives, mais délicates du ſentiment. C'eſt elle qui évite la monotonie des beautés même en les contraſtant; aſſujettiſſement à l'ordre, liberté dans la narration, variété dans les détails,

uniformité dans l'enſemble, le gracieux, le fort, le doux, l'auſtére, le pitoyable, le féroce, c'eſt toujours l'œconomie qui allie & qui unit toutes ſes parties différentes : toutes forment chacune une anneau de la chaîne, de ſon méchaniſme, cachée ſous l'art des tranſitions, qui ménent inſenſiblement de l'un à l'autre. L'élégance des tours, le charme de l'expreſſion, la pompe de l'harmonie, c'eſt toujours l'œconomie qui les employe, tantôt heureuſement avare pour paroître prodigue, lorſqu'elle aura beſoin de richeſſes, quelquefois indulgente, plus ſouvent inflexible, toujours ſage, toujours attentive à ſon tout, lorſqu'elle en aſſemble les parties, toujours portant à la main le compas

de la juſteſſe & de la vérité que le jugement lui a confié : tout ce que l'on vient de dire ne prouve-t-il pas que l'uſage & la diſpoſition de la magnificence du génie, & des graces de l'eſprit appartiennent à l'œconomie, comme la beauté de l'univers appartient à l'ordre invariable qui y préſide. C'eſt le moyen dont s'eſt ſervi le Créateur pour la production du Beau, dont le modéle ſe trouve dans tout ce qui eſt ſorti de ſes mains ; c'eſt auſſi un des premiers moyens du Goût pour parvenir à l'imitation de ce Beau toujours l'objet de l'ambition des hommes, & toujours inimitable.

CHAPITRE V.

Il eſt important d'inſpirer aux Princes l'amour du Goût.

Et ſpes & ratio ſtudiorum in Cœſare tantùm.
Juven. Sat. 7.

ATTIRER un régard du Prince, mériter ſa protection, voilà l'eſpérance des Gens de Lettres; voilà le point de vûë qui les encourage dans les divers travaux de la carriére du Goût.

Les enfants des Souverains ſont les premiers Citoyens de l'Etat, après ceux dont ils tiennent le jour. Deſtinés au thrône ils doivent être le modéle de leur Cour, qui ſera

certainement celui de leurs Sujets. Si l'un & lautre rendent aux Sciences & aux Arts la juſtice qui leur eſt duë, les Arts & les Sciences ſeront en honneur. S'ils ſe pardonnent de les mépriſer, de les oublier, l'imitation ſervile du Courtiſan & du Sujet affectera bien-tôt un mépris & un oubli pareil.

On n'aſpire point ici à l'honneur chimérique de donner un traité de l'éducation du Prince. Il paroît que l'entrepriſe d'un Peintre qui ſe vanteroit de donner le portrait reſſemblant d'un enfant qui ne ſeroit pas encore né, n'offriroit pas plus de témérité.

La différence qui ſe trouve entre l'humeur, le caractére, les goûts, l'eſprit, le jugement, l'imagination,

le cœur, eſt infinie d'un homme à un autre homme. Celle des phiſionomies eſt peut-être moins grande. C'eſt à ſaiſir cette déférence que doit s'appliquer avec une étude, un courage, une patience ſans bornes, celui qui répond à une nation, du maître qui doit la gouverner. Comment veut-on que ce qui convient à l'enfance & à la jeuneſſe d'un Prince convienne à celle d'un autre.

Cela ne peut-être vrai que pour l'uſage des principes généraux de l'éducation. Pour l'application des principes particuliers, il eſt conſtant qu'elle doit varier ſuivant la différence des ſujets, qui eſt infinie. Combien d'art & de zéle pour gagner la confiance, l'eſtime, l'amitié même

d'un éléve Souverain. Le connoître, ſe connoître ſoi-même, chercher & ſaiſir les moyens qui conduiſent à cette connoiſſance, voilà par où il faut commencer. Celui qui croira cette connoiſſance facile, & dans la jeuneſſe & dans l'âge mur, eſt bien peu au fait de la profondeur des myſtéres du cœur humain.

S'il eſt une bonne éducation, c'eſt celle qui ſe donne par la peinture des talents & des vertus mis en œuvre dans l'Hiſtoire des grands Hommes. Il en eſt une plus uſitée, ſubtile, adroite, métaphiſique, dans laquelle le Gouverneur employe les raiſonnements les plus fins & les plus délicats, & ſouvent pour dérober la connoiſſance de ſes mœurs.

Avec la premiére de ces éduca-

tions, Plutarque forma Trajan. Sénéque ne fit avec l'autre qu'un Monstre détesté dont l'exécration seule garantit le nom de l'oubli. Plutarque étoit simple, droit, d'un jugement exquis, sûr & profond; si désintéressé que l'Histoire met en doute l'honneur du Consulat que plusieurs Auteurs assurent lui avoir été conféré par Trajan. Sa gloire & sa fortune étoient dans le Prince qu'il avoit donné à sa Patrie.

Sénéque au contraire discutoit au point de jetter des difficultés par ses raisonnements sophistiques, jusques dans l'esprit le plus éloigné du Pyrrhonisme. Son art déroboit par le masque des qualités, qu'il affectoit sans les avoir, le fonds d'une cupidité insatiable. L'immensité de ses

richeſſes jette un ſoupçon terrible ſur la pureté de ſon cœur. Que l'on parcoure l'Hiſtoire de l'Europe, on y trouvera peu d'imitateurs du premier. Le ſecond en offre dans tous les ſiécles. Revenons à notre ſujet.

Le Goût du Beau moral qui n'eſt rien autre choſe que l'amour & la pratique des talents & des vertus, tient immédiatement au Goût des Beaux Arts & à celui des Sciences. Il en fait la premiére & la plus noble partie. Il n'eſt point de Sçavant profond, n'importe dans quel genre de ſcience, à qui l'étude & la méditation n'aye découvert la beauté de la vertu morale. Les Sciences n'en étouffent le germe, au lieu de le fortifier que dans les eſprits auſſi faux que corrompus. Les plus grands

génies de l'antiquité, Socrate, Platon, Ariſtote, n'en ſont-ils pas les hommes les plus vertueux. Qui fut plus verſé dans toutes les Sciences que le grand Evêque d'Hyppone? Qui porta la perfection du Chriſtianiſme plus loin? Les eſprits juſtes ont toujours regardé, chaque objet du Beau, chaque Goût en particulier, comme une branche du Beau & du Goût univerſel qui tient à une tige commune, dont le Beau dans les mœurs fait le plus précieux ornement.

Une des premiéres occupations de ceux qui préſident à l'éducation des Princes, doit donc être de leur inſpirer l'amour du Goût en général; il s'acquiert, il ſe perfectionne par la lecture, ſource naturelle des réflexions. Quand

Quand l'Hiſtoire ſeroit inutile aux autres hommes, diſoit feu M. Boſſuet à ſon auguſte éléve, il faudroit la faire lire aux Princes. On peut joindre à cette lecture celle des Poëmes héroïques qui peignent les vices & les vertus avec les couleurs qui en inſpirent l'amour ou la haine.

La foibleſſe & l'intérêt plient le favori à toutes les inclinations du Souverain. Vicieuſes, il les excuſe, il les autoriſe, les défend. Si la crainte n'enchaîne pas la franchiſe courageuſe de ces eſprits vrais qui croiroient deshonorer leur caractére par cette baſſeſſe, les graces, les dignités peuvent en les corrompant obtenir leur ſilence.

Dans le Conſeil ſupérieur d'une République, le méchant eſt contenu

par l'homme de bien. On n'oſeroit en plein Sénat ſe refuſer à un avis ſage, noble & honnête. Un Roi gouverne & conduit à ſon gré ſon Conſeil, ou plutôt il l'eſt lui ſeul. (*)

Les Livres parlent toujours à un Prince, devant qui ſe taiſent les vertus & les loix. Rien ne ſçauroit altérer la vérité conſignée dans leur dépôt. Ce ſont autant de miroirs qui montrent à ceux qui les regardent les objets tels qu'ils ſont. La vérité des images qu'ils repréſentent eſt au-deſſus de la corruption. Le Beau, l'odieux dans les mœurs & dans le Gouvernement y ſont peints avec la même fidélité.

(*) Conſilioque malus regitur meliore Senatus
Rex conſultores ſed regit ipſe ſuos.
Thom. Morus.

Néron & Titus, se voyent également dans cette glace incorruptible. Quel bonheur pour les Princes qui leur ressemblent, de pouvoir perfectionner leurs vertus ou corriger leurs vices, par la considération de ces grands tableaux. Quelle ressource pour les Peuples soumis à leur Empire, qui comptent leurs jours par leurs bienfaits ou par leurs cruautés, en bénissant ou en maudissant leurs régnes.

Que l'on jette les yeux sur le beau discours de Burrhus à Néron. Quel effet ce morceau patétique ne doit-il pas produire sur le cœur d'un Prince prêt à s'engager, ou déja engagé dans les sentiers de la tyrannie.

C'est à vous à choisir, vous êtes encore maître,
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.

Le chemin eſt tracé, rien ne vous retient plus,
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais ſi de vos flatteurs, vous ſuivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime;
Sontenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le ſang vos bras enſanglantés.
Britannicus mourant excitera le zéle
De ſes amis tout prêts à prendre ſa querelle;
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenſeurs,
Qui même après leur mort auront des ſucceſſeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre,
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos ſujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuſe expérience
Vous fait elle, Seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a ſignalés,
Dans quels repos, ô Ciel, les avez-vous coulés!
Quel plaiſir de penſer & de dire en vous-même,
Partout en ce moment on me bénit, on m'aime;
On ne voit plus le Peuple à mon nom s'allarmer,
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend plus nommer.
Leur ſombre inimitié ne fuit point mon viſage,
Je vois voler partout les cœurs à mon paſſage.

Tels étoient vos plaisirs; quel changement ô Dieux!
Le sang le plus abject vous étoit précieux.
Un jour, il m'en souvient, le Sénat équitable
Vous pressoit de souscrire à l'arrêt d'un coupable;
Vous resistiez, Seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté,
Et plaignant les malheurs attachés à l'empire;
Je voudrois, disiez-vous, ne sçavoir pas écrire;
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
La mort m'épargnera la vûë & la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire,
Me voilà prêt, Seigneur, avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon Empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur;
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appellez votre frere, oubliez dans ses bras. &c.

Qu'un autre Néron régne, qui lui parlera avec cette force? L'ambition,

l'intérêt & les paſſions de ceux qui compoſent le Conſeil des Princes les y ſuivent toujours. Quand la Cour des mauvais Princes n'a-t-elle pas été complice de leurs égaremens?

Les Livres dépoſitaires des exemples & de la ſageſſe des morts, offrent des conſeils dégagés de cette corruption. Ce n'eſt que par l'amour du Goût qu'un Prince peut s'approprier les richeſſes qu'ils renferment.

S'il ſe livre à la futilité d'une Cour, occupée à lui dérober les plus indiſpenſables devoirs du Thrône, Arts, Sciences, Talents, mœurs, vertus, bien-tôt toute cette force de l'Etat politique tombera en décadence.

Le Goût ſans gloire & ſans état ne tardera pas à ſe venger de cet oubli. Son reſſentiment s'étend bien

au-delà de la profeſſion des Lettres, des Sciences & des Arts. Le Goût de la ſcience de la guerre, qui fait le Général; le Goût de l'étude des hommes, & de l'art de les gouverner, qui fait le Miniſtre; le Goût de la connoiſſance du droit politique, civil & du droit des gens, qui fait le Négociateur: toutes ces eſpéces de Goût partageront le reſſentiment de l'offenſe qu'on leur fait. Car le Goût eſt un dans ſon eſſence, & il embraſſe un tout; que la foibleſſe de l'eſprit des hommes le diviſe en autant de parties que l'ordonne leur attrait particulier, ſon unité eſſentielle n'en eſt pas moins inaltérable.

Si les Princes s'imaginent que cette vangeance coûte de grands efforts, ils ſont dans l'erreur. Elle eſt auſſi

facile que naturelle. Que l'Angleterre, ſi l'on veut, contraigne les gens de Goût à s'expatrier, la France, l'Eſpagne, l'Italie, les Etats du Nord les inviteront à choiſir dans leur ſein une patrie plus heureuſe & plus équitable. Il n'eſt point de Puiſſance éclairée qui ne tende les bras à leurs malheurs. Que le Goût exilé accepte ſes offres, tout rentre dans l'ordre; d'un côté il eſt rétabli dans ſes droits; de l'autre ſon ingrate patrie & ceux qui la gouvernent, ſont privés de leurs ſecours, ils ſont punis & jamais la punition que leur fait ſubir cet exil, n'eſt plus forte que lorſque ceux qui la ſouffrent ne la ſentent pas.

Pour prévenir des malheurs qui enrichiſſent l'Etranger en appauvriſ-

ſant la patrie, il eſt donc néceſſaire d'inſpirer aux Princes l'eſtime & l'amour des Sciences & des Arts. Sitôt que le Souverain prouvera par ſa conduite qu'il eſt convaincu de cette néceſſité, les Courtiſants fidéles à ſon exemple marcheront à l'envi ſur ſes pas. Quelle multitude d'avantages, il en réſultera pour une nation gouvernée avec cette ſageſſe ; un coup d'œil ſur les plus beaux ſiécles qui ſe ſoient écoulés en fournira la preuve.

La nature ſuit dans les mêmes procédés un ordre varié, ſouvent impénétrable à nos recherches, il n'en eſt pas moins certain. Stérile aſſez ſouvent pendant pluſieurs ſiécles, elle ſe plaît à faire voir dans d'autres, toutes les richeſſes de ſa fécondité.

Une foule de génies célébres dans les Sciences, les Talents, les Arts & les Vertus, naiſſent quelquefois enſemble. Les régnes des grands Souverains, ſont les régnes des Philoſophes; les victoires qui ont ſoumis les nations les plus belliqueuſes, ſervent d'époque aux chefs-d'œuvres de l'eſprit humain, comme ces chefs-d'œuvres, en ſervent à leur tour à ces évenements mémorables. Peut-être tous ces dons rares qui font le grand homme dans tous les genres ſont-ils unis par une chaîne imperceptible pour nous, dont la nature ſeule connoît les rapports & le ſecret.

Parcourons les deux plus beaux ſiécles de l'ancienne Gréce. Themiſtocle, Ariſtide, Alcibiade, Epami-

nondas, Philippe, Alexandre ſon fils y paroiſſent preſque en même-temps ſur la ſcéne de l'univers, où chacun d'eux joue le plus grand rolle. Naiſſent en même-temps ces Hiſtoriens fameux, dont la plume a conſacré leurs exploits à l'immortalité. Hérodote, Thucidide, Xénophon, ſe ſuccédent par une eſpéce d'arrangement, concerté par la nature pour continuer leurs Hiſtoires. Jamais des plumes plus belles n'ont tranſmis à la poſtérité des faits plus mémorables. Les victoires de Marathon, de Salamine de Platée, de Leuctres fourniront dans tous les temps des ſpectacles admirables.

Socrate, Platon, Ariſtote apprirent alors aux hommes à penſer, à raiſonner, à ſe connoître & à ſe perfectionner,

L'éloquence ne fut pas moins heureuſe que l'Hiſtoire & la Philoſophie. Démoſtène ſon pere & ſon modéle, fit connoître alors ce que peut ſur les hommes l'art de penſer, de parler & de perſuader.

A qui les jours immortels de la Gréce, doivent-ils l'admiration qu'ils donnent encore aujourd'hui? Au ſeul concours de tous les talents & de toutes les vertus.

Auguſte n'ayant d'intimité dans ſa Cour qu'avec Mécéne, protecteur de Virgile, d'Horace & de tout ce qui excelloit de ſon temps, donna à l'Italie & au monde entier le ſpectacle que la Gréce lui avoit donné.

Charles-Quint ſe feroit immortaliſé par ſes égards, pour les Arts & les Sciences, s'il n'avoit pas eu une

infinité d'autres droits à l'immortalité. Le Titien traitant en ſa préſence un ſujet de ſon Art, laiſſa tomber ſon pinceau ; l'Empereur le ramaſſa. Les Courtiſants qu'il avoit avec lui s'en étonnerent. » Ne ſentez-vous pas, » leur dit ce Prince, que je puis » faire autant de Grands qu'il me » plaira, & plus Grands que vous ſi » je le veux, & que Dieu ſeul peut » faire un Titien.

Louis XIV. écrivant au pere du grand Boſſuet, pour le complimenter ſur la gloire & le bonheur d'avoir donné à la France un génie ſi ſublime n'eſt pas moins admirable.

La juſtice que ce Prince rendoit à tous les hommes célébres, n'importe dans quel genre, étoit la même. Son génie, l'attention de ſes

Miniſtres embraſſoit tout. Il appelloit l'étranger, & ſes bienfaits, & les diſtinctions qu'il lui accordoit, lui faiſoient chérir le Souverain qu'il s'étoit donné. La France devint ſous ſon régne le centre de tous les Arts, & de toutes les Sciences. Quelle émulation des ſoins ſi nobles durent-ils donner à ceux qui les profeſſoient! Quelle quantité d'hommes immortels n'ont-ils pas produits!

On peut conclure de ce peu de réflxions, ſur l'effet de l'amour du Goût dans les Princes, que ſi Paris fut ſous Louis XIV. ce qu'étoit Rome ſous Auguſte cette Capitale de la France, ne dut une gloire ſi rare, qu'à la paſſion du Beau, unique objet du Goût ſupérieur dont ce grand Prince fut toujours animé.

L'éloquence des paroles
N'eſt que l'art ingénieux,
D'amuſer nos ſens frivoles
Par des tours harmonieux.
Pour rendre un peuple traitable
Vertueux, ſage, équitable
Ami du ciel & des loix,
L'éloquence véritable
Eſt l'exemple des grands Rois. (*)

Détournons les yeux de la honte & de l'ignorance, dans leſquelles les régnes des Princes barbares ont plongé leurs Etats. Que l'on ne croye pas au reſte que l'Europe ſoit la ſeule partie du monde qui ait été affligée par ces anarchies déplorables. L'homme eſt le même partout.

J'ouvre l'Hiſtoire de la Chine, j'y vois un Empereur, (1) dont le deſ-

(*) Rouſſeau, à l'Impératrice Amélie.
(1) Chihoangthi.

potiſme jaloux de tout ce qui pouvoit balancer ſa gloire, oſe & fait plus contre le Goût que tout ce qu'ont imaginé les Européens les plus barbares. Des Empereurs ſes ancêtres avoient gouverné avec autant de ſageſſe que de diſtinction. Une ſuite innombrable de ſiécles écoulés avant ſon régne, offroit dans les faſtes de l'Hiſtoire, aux Arts & aux Sciences une foule de modéles. Il craignit que la gloire de ſes prédéceſſeurs n'offuſquât la ſienne. Cet inſenſé rendit un Edit par lequel il fut ordonné de brûler tous les Livres qui avoient paru avant lui. Ceux de Confucius, ſubirent le même ſort. Sa cruauté n'excepta que les ouvrages qui traitoient de la Médecine & de l'Architecture. Ainſi l'on vit un autre extravagant,

extravagant, chercher l'immortalité par l'incendie du plus beau Temple de l'univers. Quel fruit l'un & l'autre en ont-ils retiré? L'indignation & l'horreur du genre humain à qui ils ont enlevé des connoiſſances, & des beaurés qui peut-être ne lui ſeront jamais renduës.

Il ſuffit donc à ceux qui ſont chargés de l'éducation des Princes, de leur développer les détails de ce paralelle, ce qui n'appartient point à cet ouvrage. La mémoire des Souverains ennemis & deſtructeurs du Goût, eſt déteſtée chez toutes les Nations. Le nom des Souverains reſtaurateurs, peres & protecteurs du Goût, ſera adoré par toutes les générations, & par tous les peuples chez leſquels il parviendra. Si leurs

Eléves balancent dans le choix des modéles, malheur aux peuples ſur leſquels ils régneront.

CHAPITRE V.

Sur la Critique.

Sunt quos genus hoc minimè juvat ; ut pote plures
Culpari digni . . . . . .
Hor. Sat. 2. Lib. 1. Sat.

CELUI qui prononce avec juſtice & capacité ſur les ouvrages de ſon ſiécle, en éclairant avec le flambeau de la vérité, les beautés & les défauts, eſt au Beau & au Goût, ce qu'étoit à Rome dans la beauté de ſes mœurs, un Cenſeur digne de ſa place. On murmura ſans doute contre l'exercice de cette place ; mais d'où venoient ces murmures ? Uniquement de ceux qui méritoient ſa ſévérité.

La critique eſt une eſpéce d'office Littéraire qui ſe charge d'exercer la police ſur les Sciences & ſur les Arts. Cet emploi étant délicat & difficile, peu de perſonnes oſent y aſpirer. Mais lorſque quelqu'un en remplit les fonctions avec le ſuffrage du Public, il eſt inconteſtable qu'il eſt dépoſitaire de la puiſſance & de l'autorité du Goût.

On appelle puiſſance, le droit de punir avec ſévérité & même avec ignominie, s'il eſt néceſſaire. On appelle autorité l'uſage modéré de cette puiſſance, qui corrige, mais qui encourage.

Ainſi lorſqu'un ouvrage ayant été examiné avec les lumiéres & l'impartialité, que l'on ſuppoſe néceſſairement au Critique, eſt condamné

de tout point, parce qu'il mérite de l'être, le Cenſeur littéraire n'eſt que juſte en publiant la Sentence qu'il a prononcée contre lui. Il doit dans ces cas exercer toute ſa ſévérité; c'eſt à ſa fermeté à éloigner pour jamais de la carriére du Goût un eſprit plus foible que ſuperbe, qui après avoir tombé honteuſement aux premiers pas de la courſe, ne ſe reléve ordinairement que pour faire de nouvelles chutes.

Il eſt d'autres productions, où de grands défauts mêlés avec de grandes beautés, tiennent pour ainſi dire l'eſprit ſuſpendu. On blame, on approuve, on admire, on rejette, le jugement flotte entre l'éloge & la cenſure, l'oppoſition des ſentiments excités dans l'ame, par ce que l'on

entend, ou ce qu'on lit, laiſſe à peine la liberté de ſe décider.

C'eſt alors que le Critique doit faire ſes preuves d'équité; il eſt de ſon devoir de rendre les fautes ſi ſenſibles qu'elles ne puiſſent échapper, & mettre également les beautés de l'ouvrage dans le jour le plus propre à animer l'Auteur. Si le fiel de la cauſticité & la noirceur de l'Epigramme entrent dans l'analyſe, le Public indigné reprenant l'autorité des loix du Goût, qui réſide ſouverainement dans ſes ſuffrages, fera retomber ſur le Cenſeur injuſte le ridicule dont il veut couvrir un talent qui mérite plus d'indulgence que de rigueur?

Un homme bien né, n'importe à quelle partie des Sciences il ſe con-

ſacre, doit toujours ſe reſſouvenir qu'il eſt homme, & qu'il vit avec des hommes. Les inſtructions préſentées avec des ménagements, ne ſont ſouvent que le recueil des jugements du Public; elles font ſeule l'exercice des loix du Goût, & le Public équitable n'a jamais ſéparé l'éloge, de la cenſure, lorſqu'il a prononcé ſur des ouvrages dignes de l'un & de l'autre.

Longin commence ſon traité du Sublime par la critique d'un Auteur qui avoit écrit ſur la même matiére. Il fait voir en peu de mots, que cet Auteur a omis beaucoup de choſes dont il devoit parler, & que dans celles dont il a parlé ſon ſtyle eſt fort au-deſſous de la dignité & de l'élévation de ſon ſujet. » Après

» tout, ajoute-t-il en finiſſant, cet » Auteur n'eſt peut-être pas tant à » reprendre pour ſes fautes, qu'il eſt » à louer pour ſon travail, & pour » le déſir qu'il a eu de bien faire.

Voilà le modéle du Critique qui ne doit jamais oublier la proportion qu'il eſt de ſon devoir de mettre entre les fautes & les peines.

Donner au Public un ouvrage ſans fonds, ſans ordre, ſans intérêt, ſans penſées, ſans expreſſions, ſans ſtyle; c'eſt commettre un attentat contre les loix du Goût. Celui qui en eſt coupable mérite certainement une punition. Il ſe plaindra, il éclatera, peut-être ſa ſenſibilité s'exhalera-t-elle en libelles contre le Cenſeur; » Ce n'eſt qu'avec le temps que la » réflexion nous convainc de la vérité

» des traits qui nous bleſſent. (*) » Ce temps arrivera, & celui dont l'amour propre jettoit les hauts cris, conviendra alors le premier de l'équité des arrêts qui ont été donnés contre lui.

Mais lorſqu'à travers les nuages de quelques défauts, un ouvrage annonce un eſprit ſaillant & lumineux, une imagination hardie & féconde, un génie mâle & vigoureux, le Public a toujours reconnu dans ces eſſais un ſujet rare & précieux. Il eſt donc important de lui donner plus d'eſpérance que de crainte, & de lui montrer dans un éloignement, qu'il ſe flatte lui-même de franchir,

. . . . . (*) Tardè quæ credita lædunt
Credimus . . . . . .

Ovid. in Epiſt. Phili. Demoph.

la palme qu'on lui refuſe. Ne ſeroit-il pas de la derniére injuſtice, de punir un eſprit de cette nature à la derniére rigueur, & de le confondre avec le Littérateur inſipide, frivole & vuide.

Les voyes extrêmes ſont toujours dangereuſes. La critique a été établie pour contenir & réformer les abus qui ſe gliſſeroient ſans elle dans toutes les parties du Goût. Mais on ne peut uſer, avec trop de circonſpection, des moyens établis pour conduire des hommes libres, qui s'engagent par choix dans la carriére des Arts & des Sciences. Sans cela les eſprits s'accoutument & ſe familiariſent avec les peines; il arrive alors que le reſſort du gouvernement littéraire s'uſe par ces grands coups

trop ſouvent répétés, comme celui du gouvernement politique lorſqu'il inflige de grandes peines à de petites fautes. L'art du Critique, ainſi que celui du Gouvernement, eſt d'attacher une grande crainte à une faute médiocre.

Quel ſpectacle ridicule donnérent à l'Italie les fureurs de l'Académie de Florence, contre le Poëme de la Jéruſalem délivrée. Les plus beaux eſprits prirent parti dans cette querelle odieuſe. Une eſpéce de tranſport au cerveau étoit le ſymptôme de cette maladie épidémique. Tout ce qui étoit ſorti de plus parfait de la plume du Taſſe y étoit attaqué. L'aveuglement de ſes ennemis perſuada à leurs partiſants, qu'ils aviliſſoient ces beautés ſupérieures, parce

qu'ils croyoient les avilir. Un ſas redoutable par lequel on ſéparoit le ſon de la farine, étoit la deviſe de l'Académie. Le Salviati ſon Sécretaire, l'agitoit ſi continuellement & avec tant de violence que le mérite d'un des plus beaux Poëmes qui ayent été faits ſe réduiſoit preſqu'à rien.

Que réſulta-t-il de ces débats? Un deshonneur réel pour tout le parti. L'homme frivole & ſuperficiel s'en amuſa; il s'imaginoit s'élever à meſure que l'on vouloit abaiſſer le Taſſe. L'envieux ſtérile & ſombre en triompha. L'honnêteté des gens de Lettres, dont la probité égaloit les talents, en gémit. La Fable d'Apollon & du Critique, ſemble marquer l'évenement de

cette partialité factieuſe. (*)

Ce Dieu lui ordonna de ſéparer la paille d'un grand tas de bled qui n'étoit pas vanné. Le Critique en étant venu à bout avec un travail infini, le Dieu lui dit, je vous donne pour récompenſe, la paille.

Le ſort de la ligue contre la Jéruſalem délivrée fut à peu près le même; comme elle n'avoit que la chaleur d'une faction, ſon feu s'éteignit à meſure que le ſang froid prit la place de l'emportement. Les yeux s'ouvrirent alors, & chacun rougit. Toute l'Italie avoit été infectée de Libelles contre le Taſſe, & contre ſes ouvrages. Le Souverain Pontife jugea à propos de lui faire une réparation autentique.

(*) Œuvres de Bocatelli.

Rome vit avec plaiſir les préparatifs d'un triomphe pompeux ordonné pour le Poëte perſécuté. Il y vint pour recevoir la couronne qui lui avoit été décernée ; il y mourut avant le jour de ſa gloire, qui eut ſurpaſſé ſes malheurs, s'il avoit vécu.

Malgré la différence de la pompe triomphale, dont le peuple Romain honoroit les grandes victoires de ſes Généraux, cette conduite parut à l'Europe digne de l'ancienne Rome. Ainſi les Juges équitables ont toujours tendu une main généreuſe aux talents perſécutés. L'Aigle apprend lui-même à ſes Aiglons à fixer le Soleil en les approchant par dégrés de ſes rayons.

Les grands Maîtres font plus ; lorſque la ſupériorité de génie les

autoriſe à ſortir des régles, ils ne balancent pas à en accorder la diſpenſe.

La critique en les imitant ſuivra les principes de Gouvernement le plus ſage. Il a toujours prouvé par ſa conduite, qu'il eſt plus dangereux de s'expoſer à perdre un grand homme en l'humiliant, que de ſe tromper en récompenſant, par des diſtiſtinctions prématurées, les eſpérances extraordinaires qu'il donne. Le premier danger eſt celui de la grandeur, qui ſçait hazarder peu dans la vûë d'avoir beaucoup; le ſecond eſt celui de la foibleſſe de l'orgueil qui perd ſouvent tout, parce qu'elle ne veut rien riſquer.

C'eſt par ces grandes vûës qu'un Critique ſenſé doit exercer ſa place.

Que ce ſoit au reſte un ouvrage mauvais, médiocre ou excellent, dont ſes analyſes offrent l'extrait, il doit toujours ſonger que les talents de l'eſprit ſe rapportent naturellement au bien de la Société. Il eſt donc eſſentiel pour remplir cette deſtination primitive, qu'ils ſoient guidés par les qualités du cœur. Livrer un Auteur à l'envie, à la malignité, à la vengeance, à l'oubli ou au mépris, le plus cruel de tous, c'eſt proſtituer le talent de la critique à un uſage immédiatement contraire à ſa deſtination. S'il eſt un goût qui tolére ces abus, il eſt du moins conſtant que c'eſt celui qui eſt le plus oppoſé aux progrès des Lettres & des Arts, ainſi qu'à la beauté du cœur. Peut-on nier que l'uſage le

plus

plus pernicieux d'un talent, soit celui qui fait servir au malheur des talents & de la société ce qui devroit contribuer à leur bonheur.

Que la finesse, la légéreté, l'enjouement soient semés dans les réflexions critiques pour en animer la sécheresse; que l'on use même, si l'on veut, de l'ironie, mais avec sobriété: Rien de mieux. Il faut une critique; c'est le flambeau des Arts & des Sciences; elle leur est indispensablement nécessaire; mais il faut éclairer, non pas aveugler, instruire en amusant, & n'exercer la derniére rigueur qu'à la derniére extrêmité. Elle n'est placée que lorsqu'elle tombe sur ceux, qui ne méritant aucune indulgence, ont l'imbécile vanité de vouloir persuader, en s'obstinant à for-

cer les barriéres du Goût, qu'ils n'en ont pas beſoin.

Au reſte, quelque façon de prononcer, que préfére le Critique, il ne doit jamais perdre de vûë ſon premier devoir. Il conſiſte, avant tout, à conſerver la juſteſſe dans les penſées, l'élégance dans le ſtyle, la pureté dans le langage.

C'eſt par ces grandes vûës que M. l'Abbé d'Olivet, a donné un ouvrage, uniquement pour faire connoître les fautes que M. Racine a faites contre la Grammaire.

Feu M. l'Abbé Desfontaines, uſa de la même ſévérité contre un ouvrage, qui fut reçu du Public avec la plus grande faveur. L'intérêt de cette Hiſtoire qui concilioit à l'Auteur, l'amour & le reſpect de toute

la France, n'arrêta point le Critique. C'étoit la vie de M. de Turenne, & elle étoit faite par un Etranger, qui avoit la réputation de posséder la langue Françoise dans toute sa beauté. Son jugement jouissoit de la même estime.

Le Critique rendant compte de cet ouvrage, fit voir qu'il n'étoit pas, à beaucoup près, exempt de fautes contre le Jugement, encore moins de fautes de Grammaire. Lors même qu'il juge indispensable de rendre à l'Auteur une justice flatteuse, il y met des correctifs. » Si » la plûpart de ses réflexions, dit-il, » ont un air affecté, qui sent le Ro» man, ou l'Eloge Académique, » elles sont au fonds pour la plûpart » ingénieuses & solides, & ne sont

» défectueuſes que par la forme.

Pourſuivre avec ce zéle les Partiſans même du Goût, juſques dans ſon ſanctuaire, lorſqu'ils ſe méprennent au choix de leurs offrandes, c'eſt mériter le nom glorieux de défenſeur, de vengeur du Goût.

Sans cette attention que deviendroit la jeuneſſe, & cette foule d'Ecrivains, dans leſquels on reconnoît le modéle, d'après lequel leurs écrits ſont calqués? Ils ſeroient expoſés à confondre dans leur imitation les défauts avec les beautés, & ſe croiroient juſtifiés par la célébrité de leur original.

Voilà les incovénients dans leſquels la ſageſſe du Critique, doit empêcher que ne tombe le Goût. Sa ſcience eſt de diſtinguer avec

évidence, la nature, de l'art; la ſimplicité, de l'affectation; le colifichet, de l'élégance; le grand, du giganteſque; le ſublime, de l'outré puéril, en un mot le Beau exact, régulier, réel, de toutes ces apparences trompeuſes qui n'en ont que le maſque.

On ne ſçauroit mieux terminer ce Chapitre, que par une belle maxime de feu M. le Préſident de Monteſquieu. » La charité que l'on » exerce envers les autres, eſt cha» rité pour ſoi-même. » Ce fameux Précepteur du genre humain a paſſé de la théorie de ce ſentiment à ſa pratique. Obligé de réfuter, preſque dans tout, un ouvrage, qui avoit du rapport avec celui qu'il nous a laiſſé ſur les loix féodales des Francs,

il finit ainſi cette réfutation néceſſaire.

» Le Public ne doit pas oublier » qu'il eſt redevable à M. l'Abbé » du Bos, de pluſieurs compoſitions » excellentes : c'eſt ſur ces beaux » ouvrages qu'il doit le juger, & » non pas ſur celui ci. M. l'Abbé du » Bos y eſt tombé dans de grandes » fautes, parce qu'il a plus eu devant » les yeux M. de Boullainvilliers, » que ſon ſujet. Je ne tirerai de » toutes mes critiques que cette ré- » flexion; ſi un grand homme a erré, » que ne dois-je pas craindre? (*)

Puiſſent les critiques, en rempliſſant leur devoir, réunir l'honnête homme, l'homme du monde, & le Sçavant, à l'exemple d'un ſi beau mo-

(*) Eſprit des Loix. *Liv.* 30. *Chap.* 25.

déle. Leur fidélité à le ſuivre leur donnera bien plus de conſidération que les conſeils des méchants, qu'ils croyent quelquefois, plus que le ſentiment de l'honnêteté naturelle.

Que leur équité toujours vierge, ne s'écarte jamais des régles du Goût. Que les ouvrages mêlés de beautés & de défauts s'y épurent, comme les métaux dans le creuſet, mais qu'ils n'y ſoient pas annéantis. Que le deſir de plaire n'y marche jamais qu'à la ſuite de l'amour & de l'exemple des mœurs.

Que ſa ſageſſe loin de ſéparer les Arts, les Sciences & les Talents, de la Vertu, les uniſſe toujours, qu'il s'applique à prouver à l'eſprit & à faire ſentir au cœur, qu'ils ne ſont jamais plus beaux que lorſqu'ils of-

frent cette union. Fortifier l'ame, l'embellir, en éclairant & en amumuſant l'eſprit; n'eſt-ce pas un bonheur pour le Critique de pouvoir embraſſer de ſi grands objets?

Fin du Livre Troiſiéme.

L'ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut meſurer la proportion de ſon Goût, avec celle de ſes Talents.

Sumite materiam veſtris qui ſcribitis æquam
Viribus, & verſate diu quid ferre recuſent,
Quid valeant humeri.....
Horat. de Art. Poët.

PASSONS de la conſidération des moyens du Goût à celle de ſes effets.

Le premier devoir que le Jugement impose au Goût, c'est de connoître la proportion qu'il y a entre les objets auxquels ils s'attache, & ses facultés; le second, de ne préférer jamais des sujets au-dessus de ses facultés. L'effet supposant nécessairement la cause, se conduire avec cette sagesse, c'est déja faire preuve de Goût.

Despréaux empruntant le texte d'Horace, qu'il ne fait que rendre en François, recommande expressément cette attention, à tous ceux qui se livrent à l'amour & à l'étude des Belles-Lettres.

O vous donc qui brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer;
Ni prendre pour génie un amour de rimer;
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-tems votre esprit & vos forces.

Il eſt des talents que la nature annonce avec tant d'éclat, que l'on ne ſçauroit ni s'y méprendre, ni s'y refuſer. Talents dangereux qui tyrannisant celui qui les poſſéde, ne ſervent trop ſouvent qu'au malheur de ſa vie, s'ils ne ſont pas conduits par l'auſtérité d'une ſageſſe inflexible.

Tel étoit le talent d'Ovide pour la Poëſie; il lui ſacrifia tout, juſqu'au déſir de ſuivre les conſeils d'un pere éclairé, qu'il aimoit & qu'il reſpectoit. Occupé uniquement de ce Goût deſpotique, ce pere ſage redoutant avec raiſon l'empire qu'il prenoit ſur ſon fils, lui en repréſentoit ainſi les dangers.

» (*) Pourquoi vous abandonner

(*) Sæpè pater dixit, ſtudium quid inutile tentas? Mæonides nullas ipſe reliquit opes.

» à un talent frivole ? Le grand Ho-
» mère lui-même eſt mort ſans for-
» tune. Ces réflexions, dit-il, me
» touchoient, j'abandonnois, je
» fuyois l'Hélicon, & je prenois la
» réſolution de ne plus écrire qu'en
» proſe. Lors même que je ne ſou-
» haitois que cela, que je m'en oc-
» cupois uniquement, les mots ſe
» rangeoient d'eux-mêmes à la me-
» ſure de la Poëſie, & ce n'étoit
» que des vers que je faiſois.

Le Taſſe reçut de la nature le même don ; ſa premiére jeuneſſe fut marquée par des ſuccès poëtiques,

Motus eram dictis, totoque Helicone relicto
Scribere conabar verba ſoluta modis ;
Sponte ſuâ carmen numeros veniebat ad aptos,
Et quod tentabam ſcribere verſus erat.
Ovid. Triſt. Lib. 4. Eleg. 10.

dont l'âge mûr du plus grand Poëte ſe ſeroit fait honneur. Ce don étoit aſſez rare, tel qu'il étoit, pour ſe paſſer de l'exagération avec laquelle ſes Hiſtoriens ont voulu le rendre plus admirable, en lui faiſant produire des chef-d'œuvres dans un âge ſi foible, que le développement de l'ame n'eſt pas encore fait.

Il étoit donc permis dans toute la rigueur des régles, à ces deux hommes extraordinaires, de ſe livrer tout entiers à la Poëſie; ils l'ont fait, & leurs ouvrages vivront ſans ceſſe dans le monde Littéraire.

Cette gloire leur a couté bien cher; le bonheur de leur vie, conſacrée par leur talent même aux infortunes les plus cruelles, en a été le prix. L'aveuglement de la jeuneſſe

ſépare l'effet de la cauſe ; elle part du même principe, & ne voit dans le Poëte Romain que la faveur dont il jouit à la Cour d'Auguſte, & dans le Poëte Italien que les préparatifs du triomphe qui lui fut décerné à Rome.

Il faudroit avant tout, conſidérer ſi l'on a les moyens d'aſpirer à la même fin, même en n'enviſageant que ce qu'elle a de flatteur. Mais la ſéduction ne permet pas de le faire. On prend la meſure des vers pour la Poëſie ; le délire des idées pour le génie ; la paſſion, la fureur pour le talent. Ainſi par une contradiction ſenſible, on prétend arriver par le boulverſement ou l'ignorance des principes ; à un but que l'on n'atteint jamais que par leur connoiſſance & leur pratique.

De ces premiers écarts on s'engage tranquillement dans de plus grands. On fait des fautes, on s'y accoutume, on ſe perd, & l'on ne vent jamais avoir la bonne foi de ſentir que l'on ſe trompe. Il n'eſt point de défaut que cet aveuglement ne cherche à excuſer ; ſi l'on ſe livre à des idées giganteſques, à des expreſſions ampoullées, à des penſées qui n'ont l'apparence du Beau, que parce qu'elles ſont outrées, on veut, on croit ſe juſtifier, en diſant : » (*) Les Poëtes comme

. . . . . (*) Pictoribus atque Poëtis
Quid libet audendi ſemper conceſſa facultas.
Scimus, & hanc veniam petimuſque, damuſque vicissim ;
Sed non ut placidis, cœant immitia, non ut
Serpentes avibus, jungantur tigribus agni.

» les Peintres, n'ont-ils pas eu de
» tout temps le droit de donner un
» libre eſſor à leur imagination?

Horace après avoir accordé ce qui eſt dû à la licence heureuſe & hardie du bel eſprit, en marque ſur le champ les bornes. » Il eſt vrai,
» nous nous demandons, & nous
» accordons en cela les uns & les
» autres la même indulgence. Mais
» cette liberté ne doit point aller
» juſqu'à faire un compoſé monſ-
» trueux, en uniſſant enſemble des
» animaux Domeſtiques, & des ani-
» maux Sauvages, des Oiſeaux &
» des Serpents, des Agneaux & des
» Tigres.

Si, forcé dans ſes derniers retranchement, l'amour propre ne peut ſe juſtifier, on s'excuſe encore en diſant,

ſant. » (*) Le grand Homère n'a-t-il » pas auſſi ſes moments de ſommeil ; » & l'on ſupprime également le correctif que met Horace à cette réflexion ; » il eſt vrai, mais ce n'eſt » que dans un ouvrage d'une auſſi » grande étenduë qu'on les pardonne.

La jeuneſſe ne voit dans les tableaux de ſes erreurs que ce qui la flatte. Elle lit, elle récite avec une eſpéce d'yvreſſe ces vers de l'Empirée, dans la célébre piéce de la Métromanie.

Que la fortune donc me ſoit mere ou marâtre,
C'en eſt fait, pour Barreau je choiſis le Théâtre,
Pour client la vertu, pour loix la vérité.
Et pour juge, mon ſiécle & la poſtérité.

. . . . . .

(*) Quandòque bonus dormitat homerus ;
Verùm opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.
Horat. de Art. Poët.

Infortuné je touche à mon cinquiéme luſtre,
Sans avoir publié rien qui me rende illuſtre,
On m'ignore, & je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille & Racine étoient déja fameux.

Que l'on tourne la Médaille, on verra la bruſque franchiſe de Balivent, répondre à ces viſions poëtiques.

Quelle étrange manie! Et dis-moi, miſérable?
A de ſi grands eſprits te crois-tu comparable,
Et ne ſçais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut ou les atteindre ou ramper à jamais?
. . . . . .

Vas ſubir du Public les jugements fantaſques,
D'une cabale aveugle eſſuyer les bouraſques;
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer
Et trouver tout le monde actif à cenſurer. (*)

L'objet de l'Auteur dans cet ouvrage d'un comique ſaillant, gai,

(*) Œuvres de M. Piron, *Tome* 3. *Acte* 3. *Scene* 7. de la Métromanie.

ſpirituel, neuf, aiſé, naturel, étoit d'exclure du Parnaſſe tous ces demi-talents, qui en impoſent à l'amour propre; étrange contradiction entre l'effet & l'intention; le ſuccès de cette Piéce, ſoutenu depuis ſi long-temps, a fait déſirer la même gloire à une multitude de proſélytes, qui n'auroient peut-être jamais rien donné au Théâtre, ſans elle. Mais quel comique a été couronné des mêmes lauriers.

Dans les Arts & dans les Sciences, il eſt donc important, avant tout, de ſe dégager du labyrinthe des ſéductions. Sans cette précaution, l'eſprit le plus heureux & le plus brillant, celui qui poſſéde le plus de connoiſſances, tombe dans des fautes plus groſſiéres, que l'ignorance même.

Que l'homme universel existe, on pourroit le nier, & on ne l'accordera jamais, qu'en soutenant sa rareté; cela étant, il faut donc en revenir au partage des talents qui se voit dans la Société. Un attrait particulier en fait préférer un, qui plaît plus que les autres, & généralement tout ce qui n'est pas analogue à ce plaisir, touche peu. Mais en supposant même ce talent bien décidé, on ne suit qu'un guide incertain, si l'on ne sçait pas en faire usage.

C'est à l'amour, à la passion du Goût à animer l'esprit par l'émulation & le désir de la gloire; cela est constant. Mais il ne l'est pas moins qu'il n'appartient qu'au jugement de décider de la mesure du Goût, qui n'est rien autre chose que

le plus ou le moins d'aptitude & de capacité pour l'eſpéce d'Art ou de Science que l'on embraſſe. Manquer à s'en aſſurer, en les conſtatant par l'examen rigoureux de la bonne foi, c'eſt renoncer à tous les ſuccès que l'on pourroit ſe promettre, ſi l'on prenoit ces meſures indiſpenſables. Veut-on en voir la preuve ?

Un homme naît avec une imagination riche & heureuſe ; il s'eſt rendu maître de tous les tréſors de la Poëſie. La nature, ſous quelque point de vûë qu'il la repréſente, s'anime & s'embellit ſous ſon pinceau.

Des êtres imaginaires habitent à ſa voix toutes les parties de l'univers, tous ſes éléments. Son Art offre une ſociété délicieuſe dans le déſert le plus ſauvage, & dans l'an-

tre le plus ſolitaire. Partout s'offrent des Divinités pour leſquelles tout gazon eſt un autel, tout ſentiment un hommage. Dans la douceur de ces illuſions, l'ame jouiſſant avec tranquillité de ſon élévation, vit avec une rapidité inconcevable.

Peint-il la nuit? Une Déeſſe y préſide.

La nuit d'un voile obſcur couvroit encor les airs,
Et la ſeule Diane éclairoit l'univers. (*)

Le Soleil eſt-il prêt à ſe lever? Une autre Déeſſe en annonce le retour.

L'Aurore aux cheveux d'or au viſage de roſes. (1)

Conduit-il ſon lecteur au pied d'un rocher, d'où coule une fonraire? La

(*) Rouſſeau. *Cant. de Céphale.*
(1) Renier. *Epit. au Roi.*

terre couverte de mouſſe, de lierre, de fleurs, agreſtes & couronnée d'un berceau de verdure y forme dans une grotte charmante, le palais d'une Nimphe. Tandis qu'elle regarde couler ſes ondes, négligeamment appuyée ſur l'urne qui les verſe, les Oiſeaux enchantent ſon loiſir par leurs ramages. Les Naïades ſe baignent dans les ruiſſeaux, que forme ſon cours, y arrivent avec empreſſement, & ne peuvent s'en éloigner. Les regards avides des Satyres cachés dans l'épaiſſeur des bois, épient l'inſtant de ſurprendre les beautés que la pudeur timide leur dérobe.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains, Peuplent partout les bois, les vergers, les campagnes.

La ville eſt le ſéjour des profanes humains,
Les Dieux habitent les campagnes.

C'eſt là que l'homme apprend leurs myſtéres ſécrets,
Et que contre le ſort muniſſant ſa foibleſſe
Il jouit de ſoi-même, & s'abreuve à long traits,
Dans les ſources de la ſageſſe. (*)

Quelles images ! Quel charme ! La Poëſie & la Peinture ne nous en peuvent aſſez donner lorſqu'elles ſont ſi agréables : mais qu'arrive-t-il ? Ceux qui en enrichiſſent la ſociété n'ayant jamais été affectés que pour les beautés qui ſont du reſſort de l'imagination, ont vécu dans une eſpéce d'indifférence pour les autres talents de l'eſprit ; s'ils ont fait quelqu'impreſſion ſur eux, gravée pour ainſi dire ſur le ſable, elle a paſſé,

(*) Rouſſeau, *Epit. à M. Rouillé.*

elle a été détruite preſqu'auſſi-tôt qu'elle a été faite.

L'eſprit a ſes Goûts, ſes averſions, ſa ſympathie, ſon antipathie, ſes caprices, enfin & ſes erreurs. Celui dont on parle, fait pour charmer s'il eut parcouru la carriére de l'imagination, s'engage téméraire-ment dans la Métaphyſique. Tout devient écueil pour lui; partout il fait les plus honteux nauffrages; pourquoi cela? Parce qu'il s'eſt écarté de ſon Goût, & qu'il n'en a plus l'eſprit.

Qu'on liſe les œuvres Lyriques de Deſpréaux, & la plûpart de ſes piéces fugitives, on les trouvera froides & lâches par la même raiſon. Né pour inſtruire ou pour cenſurer, il voulut auſſi cueillir ces lauriers

précieux qui couronnoient les Malherbe, les Rouſſeau. Ils n'étoient pas faits pour lui; ils ſe flétriſſoient entre ſes mains, ils perdoient tout leur éclat ſitôt qu'il les touchoit.

Les Comédies de ce génie créateur, ſi ſublime dans le Tragique, trop connuës pour ſa gloire, un trop grand nombre de ſes Tragédies, offrent la triſte preuve de la même faute. Si elles vont à la poſtérité, elles n'y parviendront qu'avec le peu de conſidération qu'elle aura, pour les fautes même d'un grand homme.

La cauſe de ſes chûtes eſt ſenſible. Deſpréaux & le grand Corneille voulant être ce qu'ils n'étoient pas, ceſſérent d'être ce qu'ils étoient, parce qu'ils ne ſe jugérent pas dans leurs écarts, comme ils ſe jugeoient

dans les ouvrages qui étoient de leur goût principal.

L'Auteur ſi connu du Temple du Goût, s'exprime ainſi, ſur les écarts de ces deux Poëtes fameux, qu'il repréſente occupés à lire & à corriger leurs ouvrages, avec le déſintéreſſement des morts.

Ce grand, ce ſublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille,
Qu'à notre eſprit qu'il étonna ;
Ce Corneille qui craïonna,
L'ame d'Auguſte & de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jettoit au feu ſa Pulcherie,
Ageſilas & Surena,
Et ſacrifioit ſans foibleſſe
Tous ces enfants infortunés,
Fruits languiſſants de ſa vieilleſſe
Trop indignes de leurs aînés.

Auſſi ferme, & non moins équi-

table, il parle ainſi de Deſpréaux, qu'il ſuppoſe examiner ſes Poëſies négligées, avec ce microſcope critique dont il ſe ſervoit pendant ſa vie, pour juger les ouvrages de ſon temps.

Il rit des traits manqués du pinceau foible & dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur.
Lui-même il les efface & ſemble encor nous dire,
Ou ſçachez-vous connoître, ou gardez-vous d'écrire.

Les exemples des mêmes égarements, occaſionnés par les mêmes témérités d'eſprit, ſe renouvellent par malheur trop ſouvent. Je ne ſçais par quelle fatalité la gloire pure, conſéquente & ſage, eſt ſi rare parmi les gens de Lettres. On en a vû pluſieurs entrer hardiment la faux à la main dans des moiſſons, dont ils

ne connoiſſoient ni le terroir, ni les fleurs, ni les fruits. Chargés de ces richeſſes étrangéres, ils ont oſé paroître devant le Public avec l'eſpérance des applaudiſſements que l'on avoit accordés à leurs vrais talents. Témoins de ces entrepriſes ambitieuſes, le Public a cherché ces génies aimables, ſous le maſque défigurant qu'ils empruntoient; il les a plaint, méconnus, & n'a pas rencontré dans ces déguiſements un ſeul des traits caractériſtiques qui leur avoient mérité ſon amour.

La plûpart des autres Arts ſont bien moins expoſés à cet inconvénient ridicule. L'Architecte voit ſans émotion & ſans jalouſie le Jardinier, changer un verger inculte & abandonné en ſéjour délicieux, em-

belli des dons de Flore, & enrichi de tréſors de Pomone. Le pinceau du Peintre ſatisfait d'animer la toile, voit avec complaiſance le Sculpteur, faire le même miracle ſur le bronze & ſur le marbre. Faut-il que les injuſtices de l'envie la plus odieuſe ſoient le partage de ceux qui s'attachent ſpécialement à la culture des Belles-Lettres. Par quelle fatalité en ſéparent-ils ſouvent le Beau moral, qui y tient immédiatement? Leur union eſt ſi belle. La préſenter à l'humanité, c'eſt lui montrer le plus heureux de ſes modéles.

Il eſt donc néceſſaire de conſidérer avec l'attention & l'impartialité la plus grande, s'il ſe trouve une juſte proportion entre les ſujets qui flattent notre goût & nos talents.

Ce n'eſt inconteſtablement qu'à elle que les chefs-d'œuvres, modéles dans tous les genres, doivent leur gloire; ſans elle, point d'agréable, point de Beau, point de ſublime. Une derniére preuve rendra cette vérité ſenſible.

Que l'on ſuppoſe un homme de Lettres inſtruit, ayant beaucoup de Goût, avec peu d'eſprit & ſans imagination. Il ſentira toutes les Beautés, & ce qu'il jugera ne devoir point être compris dans leur nombre, n'en aura que le faux éclat ſans en avoir le caractére. Son jugement ſur les ouvrages des Auteurs, ſi ſûr que ce qu'il aura ſenti ſeul, ſoit en bien, ſoit en mal, deviendra ſenſible par la réflexion, pour les perſonnes même qui le contrediſoient d'abord avec

une oppoſition immédiate. Elles auront même une eſpéce de honte d'avoir été d'un autre avis que le ſien.

On a ſuppoſé qu'avec un diſcernement ſi étendu, ſi profond & ſi exact, cet homme avoit peu d'eſprit, & qu'il n'avoit pas plus d'imagination. Séduit par la ſupériorité de ſon Goût, dont la nature ſtérile ne ſçauroit s'élever de la ſpéculation à la création, ce juge ſi ſûr s'aveugle juſqu'à vouloir être Auteur, ſans ſonger que ſentant avec force, il penſe avec foibleſſe, lorſqu'il eſt livré à ſon propre fonds ; qu'il ne poſſéde ni la richeſſe de ſa langue, ni l'élégance des tours, ni l'art des figures. La réputation de Créateur qu'il a ambitionnée lui a preſque

fait

fait perdre celle de juge excellent, dont il jouiſſoit. Son jugement purement paſſif n'a pas aſſez de reſſort pour être actif. Que l'on ne m'en demande point la raiſon ; ainſi l'a ordonné la nature, & la nature ne rend pas plus de compte des dons qu'elle refuſe, que de ceux qu'elle prodigue. Ainſi, une glace réfléchit les objets avec la plus grande fidélité, ſans avoir la force d'en produire aucun.

Cet article ne peut mieux finir, que par les leçons de Deſpréaux, donnant à chaque Goût des préceptes, ſuivant l'eſprit de ſon Talent.

La nature fertile en eſprits excellents,
Sçait entre les Auteurs partager les talents.
L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme ;
L'autre d'un trait plaiſant aiguiſer l'Epigramme ;

Malherbe d'un héros peut chanter les exploits,
Racan chanter, Philis, les Bergers & les Bois;
Mais souvent un esprit qui se flatte & qui s'aime
Méconnoit son génie & s'ignore soi-même.

Boil. Art. Poët.

CHAPITRE II.

Sur la délicateſſe du Goût.

Dixeris egregiè, notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum .....
Horat. de Art. Poët.

(* C'EST du Goût matériel que les hommes ont emprunté l'expreſſion du Goût intellectuel. L'analogie de ces deux facultés eſt parfaite; l'une eſtime & juge tout ce qui eſt

(*) Feu S. A. S. Monſeigneur le Duc d'Orléans, ayant ſouhaité la lecture de quelques morceaux de cet ouvrage, auquel l'Auteur travailloit, ce Chapitre & le ſuivant furent imprimés en 1752. dans un recueil d'œuvres mêlées. Cet hommage étoit dû à la curioſité dont ce Prince honoroit les occupations de l'Auteur. L'ouvrage étant fini, & ces Chapitres entrant eſſentiellement dans ſon tout, on les remet à leur place naturelle.

propre aux ſens; l'autre fait la même choſe pour tout ce qui concerne l'eſprit, le cœur & le jugement. Il faut donc ſuivre la comparaiſon du Goût matériel, avec le Goût intellectuel, pour donner une idée juſte de la délicateſſe du Goût intellectuel.

Il eſt dans le Goût matériel des mets ſi délicats, qu'il faut une faculté douée de la même délicateſſe pour les ſentir.

En quoi conſiſte la délicateſſe de ces mets? Dans leur apprêt, & dans la ſenſation pour laquelle ils ſont deſtinés. Cet apprêt eſt ſouvent l'ouvrage de la ſeule nature, comme on l'a remarqué par la qualité des fruits délicieux, dont l'art ne ſçauroit altérer la ſimplicité, ſans en altérer la bonté: il conſiſte auſſi quelquefois dans un

mélange de choſes oppoſées, ſi heureuſement fait, que par l'aſſaiſonnement mutuel qu'elles ſe donnent, on a beaucoup de peine à diſtinguer, non pas ce qui y domine, mais ce qui entre dans leur compoſition. Cette perfection n'eſt rien autre choſe que la proportion exacte qui ſe trouve entre les mets, & la faculté pour laquelle ils ſont deſtinés.

Le Goût imparfait jouit de ces chefs-d'œuvres de l'art, ſans en connoître le prix. Il n'eſt pas fait pour analyſer les effets agréables qu'il éprouve; il les éprouve, cela lui ſuffit. La jouiſſance du plaiſir qu'il reſſent l'intéreſſe beaucoup plus que ſa cauſe.

Le Goût délicat jouit comme le Goût groſſier; mais ſa jouiſſance a

beaucoup plus de perfection & beaucoup plus d'étenduë. Il diſtingue dans le même mets, ce qui eſt inſipide, & ce qui a beaucoup de Goût, ce qui eſt amer, & ce qui eſt doux, ce qui eſt fade, & ce qui a du parfum; il feroit l'Hiſtoire de ſa décompoſition s'il étoit néceſſaire, tant il a de ſagacité à pénétrer les myſtéres que l'art lui fait.

Qu'on ne s'étonne pas ſi ceux qui ſont leur occupation & leurs délices, des recherches les plus fines dans le Goût matériel, ſont ſi ſenſiblement affectés, lorſqu'ils rencontrent des mets d'une délicateſſe parfaite; leur goût uſé pour les choſes faciles & communes y eſt devenu inſenſible. Mais lorſqu'on leur préſente des mets dont ils mé-

ſurent le prix ſur leur difficulté & ſur leur rareté, leurs ſens ſemblent renaître dans toute leur vivacité. Ils ſont dans une eſpéce de raviſſement, & ils ne laiſſent plus lieu de douter, que s'ils paroiſſent ſi peu ſenſibles, c'eſt que leurs ſenſations ſont extrêmement difficiles à exciter. Voilà comme le Goût matériel a fait un plaiſir délicat de la ſimple ſatisfaction d'un beſoin naturel.

On voit que deux choſes ſont néceſſaires pour cette délicateſſe. L'Art dans celui qui apprête, la ſenſation dans celui qui juge; dans tout deux cette délicateſſe doit être ſi fine & ſi ſûre, que le défaut & l'imperfection la plus imperceptible ne leur échappe pas.

Par cette idée de la délicateſſe

du Goût matériel, il eſt aiſé de ſe former, l'idée de celle du Goût intellectuel; la délicateſſe du premier eſt exactement la délicateſſe de l'autre. Il faut beaucoup de précaution également, pour ſçavoir diſtinguer les termes dont on veut former le délicat, & ceux que l'on doit rejetter. Ce choix demande un grand diſcernement.

Une penſée délicate eſt celle dont la Beauté ſe montre moins qu'elle ne ſe laiſſe appercevoir. La raiſon de ce myſtére eſt bien ſimple. Cette penſée renferme beaucoup plus de choſes qu'elle ne paroît en dire. Son mérite ſe laiſſe plus deviner qu'il ne paroît. Mais à meſure qu'on découvre combien ce qu'elle dérobe eſt au-deſſus de ce qu'elle préſente, on

ſçait un gré infini à l'Auteur, qui laiſſe à l'eſprit une occaſion de s'exercer en pénétrant ce que cette penſée exprime, quoiqu'il ne ſoit pas rendu, y étant cependant abſolument renfermé.

Le myſtére ingénieux de l'Art qui offre au premier coup d'œil quelque difficulté, n'a aucune obſcurité pour ceux qui ſçavent le percer. L'eſprit voit d'abord la gaze dont s'enveloppe une beauté éclatante, pour charmer plus ſûrement, lorſqu'on la verra ſans elle.

Il ne ſe trompe point au déguiſement; il ſuit le charme qu'il ſuppoſe, la gaze diſparoît, il le voit dans tout ſon éclat, il imagine avoir quelque part à ſa création par la ſagacité avec laquelle il le découvre; l'Admirateur ſe met à côté de l'Auteur,

également flattés tous deux, l'un d'arracher le voile, l'autre de le voir tomber.

Lorſque Thétis (*) repréſente à Pelée toute ce qu'il a à craindre de Jupiter qui eſt ſon rival, la penſée par laquelle Pélée la raſſure, offre cette délicateſſe :

Jupiter en courroux ne peut rien contre-moi ;
Vous êtes immortelle.

Combien de ſentiments ſont renfermés dans cette penſée ! Je compte mes jours pour rien, je ſuis prêt à les ſacrifier pour vous, je ne vis que dans vous, comme je ne vis que pour vous. Je puis mourir, mais vous ne mourrés jamais, votre immortalité ſuffit à mon bonheur, telle eſt la force de ma paſſion; tous les périls

(*) Poëme Lyrique de M. de Fontenelle.

qui me menacent, me deviennent indifférents, lorſqu'ils ne vont pas juſqu'à vous.

Il eſt une délicateſſe de ſituation dont la Peinture plaît par la difficulté de la rendre. On veut voir comment la décence s'alliera avec l'expreſſion d'une paſſion violente. On ſent que l'Auteur marche ſur une glace ſi fragile, que s'il s'arrête, elle ſe briſera ſous ſes pas. Ce danger ne fait pas conſentir à rien perdre du plaiſir qu'il a promis, & qu'on s'eſt promis à ſoi-même.

Telle eſt dans Ovide la ſituation de Pigmalion, lorſque les Dieux eurent accordé à ſa paſſion la grace d'animer la Statuë qu'il avoit faite, & qu'il trouvoit ſi parfaite, qu'il n'aima, qu'il n'adora plus qu'elle.

Telle eſt celle de cette Statuë lorſqu'elle paſſe ſans intervalle du néant à l'Etre, & de l'Etre dans les bras de ſon Amant. Pigmalion tranſporté de reconnoiſſance, d'amour, de plaiſir, & d'admiration, couvre de baiſer ſon Amante. (*) La vierge naiſſante, dit Ovide, en ſent l'impreſſion, la rougeur couvre ſon viſage, elle leve au Ciel ſes yeux timides, & ne voit le jour pour la premiére fois, qu'en voyant ſon Amant.

C'eſt ainſi qu'Ovide termine la Fable de Pigmalion. N'eſt-elle pas finie en effet? N'exprime-t-il pas mieux tout ce qu'il a à dire en s'ar-

. . . . . (*) Dataque oſcula Virgo
Senſit & erubuit timidumque ad ſidera lumen,
Attollens, pariter cum Cœlo vidit amantem.
Ovid. Lib. 10. *Métamorph.*

rêtant, qu'il n'auroit pu faire par la deſcription la plus voluptueuſe ? Il eſt conſtant que les détails qui corrompent les images de cette nature, les affoibliſſent ; ainſi leur plus grande beauté conſiſte dans la préciſion.

M. Racine qui fut peut-être l'eſprit le plus délicat, comme il eſt encore le Poëte le plus élégant de la France, a beaucoup de ces penſées. Sa Tragédie de Bérénice en eſt plus remplie que toutes celles qu'il a faites.

Cette Tragédie a cependant tant de Cenſeurs, qu'il n'eſt pas permis de nos jours d'en être Partiſan. Depuis que (*) l'Auteur des Réflexions critiques ſur la Poëſie & ſur la Peinture, l'a condamnée, perſonne n'oſe-

(*) Section 16. Tome I.

roit la défendre. » M. Racine, dit-» il, avoit mal choisi son sujet; il » avoit eu la foiblesse de s'engager » à le traiter sur les instances d'une » grande Princesse. Quand il se » chargea de cette tâche, l'ami dont » les conseils lui furent tant de fois » utiles, étoit absent. Despréaux a » dit plusieurs fois qu'il eut bien em-» pêché son ami de se consommer » sur un sujet aussi peu propre à la » Tragédie que Bérénice, s'il avoit » été à portée de le dissuader de » promettre qu'il le traiteroit.

Ce sentiment a paru un jugement décisif; le despotisme du Goût de M. Despréaux sur celui de M. Racine le confirme : mais ce despotisme étoit-il aussi absolu qu'on le dit, & que tant de gens le répétent parce

qu'on l'a dit? Voici certainement ce qu'a penſé M. Racine lorſqu'il a fait la Tragédie de Bérénice.

L'événement qui prive deux cœurs; grands, vertueux & ſenſibles, de leur bonheur par une ſéparation libre, mais néceſſaire, ſuffit pour une cataſtrophe. Si la Scéne couverte de ſang inſpire la terreur, la Scéne baignée de larmes intéreſſantes, par la force de la paſſion qui les fait couler, ne peut elle pas produire un effet auſſi touchant que l'autre eſt terrible? Eſt il quelque choſe de plus terrible pour le cœur que la néceſſité de perdre un objet qu'il adore, dont-il eſt adoré, qu'il a dû adorer, & dont il a dû être adoré? Que pourra-t-on dire contre cette cataſtrophe? Elle ſe réduit à un adieu; ſans

doute. Mais combien de combats, de craintes, d'eſpérances, de regrets, de grandeur, de foibleſſe, d'amour, de déſeſpoir, doivent précéder cet adieu? Et n'eſt-ce pas là ce qui fait la plus belle partie de la Tragédie? Mais il n'y a ni poiſon, ni poignard, ni ſédition, ni aſſaſſinat? Eſt-il donc certain que ces reſſorts terribles, ſoient les ſeuls reſſorts de l'intérêt? M. Racine ayant penſé, raiſonné & agi autrement. Il reſtera toujours un grand préjugé en faveur du Théâtral de ces actions; cet Auteur a jugé qu'elles en étoient ſuſceptibles, & puiſqu'il l'a jugé, c'étoit bien plus par connoiſſance de cauſe, que par une inſpiration étrangére. (*)

(*) M. de la Bruyere, en parlant de la néceſſité des Machines à l'Opéra, qu'il fonde ſur

Revenons

Revenons à notre ſujet.

C'eſt ainſi que la paſſion de Bérénice, ſans parler des qualités qui font le grand Monarque, les donne toutes à Titus.

Ciel ! avec quel reſpect, & quelle complaiſance,
Tous les cœurs en ſecret l'aſſuroient de leur foi.
Parle, peut-on le voir ſans penſer comme moi ?
Qu'en quelqu'obſcurité que le Ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eut reconnu ſon maître. (*)

Que peut-on ajouter à l'expreſſion de ces deux derniers vers, quoiqu'appliqués à Titus, ce ſoit moins une éloge qu'une vérité. Mais que l'on ne s'y trompe pas; pour rendre un rolle de ſentiment, de délicateſſe,

le merveilleux de la fiction qu'elles augmentent, dit-il : il ne faut point de vols de chars ni des changements aux Bérénices & aux Pénélopes. (1)

(*) Tragédie de Titus. *Act. I. Scene. dern.*

(1) *Mœurs du ſiécle ſur les Ouvrages d'Eſprit.*

de pure paſſion, il faut bien plus de force de jeu, que pour le récit de la mort d'Hyppolite, & les fureurs d'Oreſte. Cette force ne conſiſte nullement dans les cris, dans la violence de l'action. C'eſt dans l'art, imitateur de la nature, qui peint ſes nuances dans toute la différence de leur expreſſion. Un repos, un ſilence, quelques pleurs, un ſoupir, un regard, des yeux tout-à-coup fixés ſur le Ciel & devenus immobiles, d'autres fois ſi attachés à la terre qu'ils paroiſſent être auſſi inſenſibles qu'elle, des bras, tombant naturellement par l'effet de l'accablement, tout l'Etre ſe ranimant ſubitement par une action de feu, auſſi vive que l'éclair lorſque l'eſpérance renaît; ce n'eſt qu'avec ces couleurs que les grands

Peintres du Théâtre, peuvent rendre les tableaux du ſentiment, des paſſions tendres & vertueuſes ; s'ils ont été expoſés aux regards du Public, ſans cette ſupériorité de talents, on ne les a point vus.

Il eſt encore une délicateſſe où il y a beaucoup plus d'art, & beaucoup plus de difficulté. Elle ſignifie abſolument le contraire de ce que préſente l'expreſſion. En voici un exemple tiré d'une des piéces les plus intéreſſantes du Théâtre, la Tragédie d'Ino. Thémiſtée, épouſe d'Atamas, Roi de Theſſalie, apprend que Mélicerte, fils d'Ino, premiere femme d'Atamas eſt en vie, & qu'il eſt connu de ſon pere. Elle croit Ino morte, & c'eſt à Ino même qu'elle ne connoît pas, & qui eſt depuis long-

temps ſa confidente ſous un nom étranger, qu'elle communique la douleur que lui cauſe le retour & la vie de Mélicerte, qu'elle veut perdre. Ce Prince aime Euridice, & Thémiſtée veut ſe ſervir de ſa paſſion pour elle, pour le faire périr. C'eſt ainſi que cette Reine furieuſe parle à la mere de Mélicerte, qu'elle ne connoît pas pour l'être.

Mélicerte eſt ſenſible ; & je n'ignore pas
Que les yeux d'Euridice ont pour lui des appas.
Je veux que cet amour me ſerve pour ſa perte.
Dépêche toi Cléone, & cours à Mélicerte :
Dis lui, que ſans témoins la Princeſſe l'attend ;
Qu'elle veut l'informer d'un ſecret important.
Dans le piége aiſément l'amour fait qu'on ſe livre,
Il ne manquera pas, Cléone, de te ſuivre,
Et ſans perdre un moment tu ſçauras l'attirer
Dans un paſſage obſcur que je vais te montrer :
Mais trouvant Thémiſtie au lieu de la Princeſſe
Il n'évitera pas ma fureur vengereſſe ;

Et mon fils par ce coup eſt prêt de s'élever,
Aux ſuprêmes grandeurs qu'on lui veut enlever.
Que vois-je! Tu frémis, Cléone.

INO.

Moi, Madame!
Je me livre avec joie aux tranſports de votre ame;
Je mourrois de douleur ſi ſur d'autres que moi
Vous aviez fait tomber l'honneur de cet emploi.

THEMISTIE.

Hâte-toi donc, ſois prompte à ſervir ma vengeance,
Tu peux tout eſpérer de ma reconnoiſſance;
Crois que ta liberté ſera le moindre prix
Du ſervice important que tu rends à mon fils.

INO.

Vous n'avez pas beſoin qu'aucun prix ſollicite
Le zéle impatient qui dans mon cœur s'excite;
J'entre dans vos projets & vais vous faire voir
Combien je ſuis ardente à remplir mon devoir.

Tout ce que dit Ino dans cette Scéne eſt rempli de cette délicateſſe myſtérieuſe, ſi chére au Spectateur. Thémiſtée l'applique & doit l'appliquer au deſir de ſeconder le deſſein

qu'elle a de perdre Mélicerte, tandis que le Spectateur qui la connoît pour la mere de ce Prince, eſt bien ſûr qu'elle ne fait voir que le deſir le plus ardent de le ſauver. L'art de ce double ſens donne un mérite très-rare & très-difficile aux penſées qui le renferment ; il fait tant de plaiſir au Spectateur éclairé, qu'il n'en eſt point qui ne voulût avoir parlé de même s'il ſe fût trouvé dans la même ſituation. Preuve ſenſible & infaillible de ſa délicateſſe, de celle de l'Auteur & de celle de la penſée. Le cri de la nature qui l'avouë eſt le caractére le plus certain qu'elle a la vérité qu'elle doit avoir. D'autant plus agréable que le contraſte du ſens & de l'expreſſion eſt plus difficile à rencontrer.

Voici un autre exemple tiré de la Tragédie d'Iphigénie. Cette malheureuſe Princeſſe ne ſe doute pas qu'elle eſt le ſujet des chagrins de ſon pere, & que l'Autel que Calchas pare avec tant de ſoin, eſt deſtiné pour la ſacrifier. Elle prend la douleur de ſon pere pour de l'indifférence, & lui dit :

N'éclaircirez vous point ce front chargé d'enuis ?

AGAMEMNON.

Ah ! ma fille !

IPHIGENIE.

Seigneur, pourſuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGENIE.

Périſſe le Troyen, auteur de vos allarmes.

AGAMEMNON.

Sa perte à ſes vainqueurs coutera bien des larmes.

IPHIGENIE.

Les Dieux daignent ſur tout prendre ſoin de vos jours.

AGAMEMNON.

Les Dieux depuis un temps me ſont cruels & ſourds.

IPHIGENIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux ſacrifice.

AGAMEMNON.

Puiſſai-je auparavant fléchir leur injuſtice!

IPHIGENIE.

L'offrira-t-on bien-tôt?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux.

IPHIGENIE.

Me ſera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuſe famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGENIE.

Vous vous taiſez.

AGAMEMNON.

Vous y ſerez, ma fille.
Adieu.

Il eſt bien clair qu'en réfléchiſſant ſur ces mots, vous y ſerez ma fille, on verra qu'Agamemnon entend

que ſa fille ſera la victime de ce ſacrifice, & qu'Iphigénie entend ſeulement que ſon pere lui accorde la permiſſion d'y aſſiſter; ce qui fait que la réponſe d'Agamemnon renferme un ſens oppoſé à celui qu'elle paroît préſenter. La délicateſſe de la ſituation influë beaucoup ſur la délicateſſe de la réponſe: mais il n'appartient qu'aux maîtres de joindre cette double délicateſſe, & cette réunion eſt encore une preuve de la ſupériorité de leur Art.

Il eſt pluſieurs autres délicateſſes; celle de l'eſprit, celle du ſentiment, celle de l'expreſſion, celle qui réunit en même temps ces trois parties. Comme l'idée en eſt plus facile, & que les exemples en ſont plus communs, on ne croit pas devoir s'étendre ſur elles.

Il paroît plus utile de faire le portrait de celui qui a la vraie délicateſſe, la délcateſſe ſupérieure, la délicateſſe qui prouve & qui fait le Goût, afin que l'on puiſſe diſtinguer d'un coup d'œil celui qui l'affecte & qui ne l'a point.

La vraie délicateſſe portée à ſa derniére perfection, ne ſe contente pas de produire & de créer. Dans les Arts, dans les Sciences, dans les Belles-Lettres, tout ce qui offre le Beau eſt ſûr de ſes éloges; tout ce qui le promet ſans l'offrir encore, eſt ſûr, ſinon de ſa protection, au moins de ſon indulgence. Elle met ſa gloire & ſon plaiſir à découvrir des talents qui étoient ignorés de ceux qui les poſſédoient. Elle ſçait les reconnoître à des diſpoſitions

quelquefois ſi ſécrettes, qu'elle ſeule peut les appercevoir. Elle s'en aſſure, les développe, les enhardit, les anime, les conduit, les corrige. Signe évident de la ſupériorité des Talents. Plus elle ſent cette ſupériorité, plus elle ſe croit étroitement obligée de ſe communiquer, comme le Soleil qui n'étincelle de rayons, que pour les répandre ſur tout ce qui peut les recevoir.

CHAPITRE III.

De la fauſſe délicateſſe.

Inſani ſapiens nomen ferat, æquus iniqui
Ultrà quam ſatis eſt virtutem ſi ferat ipſam.
Horat. Epit. 6. Lib. 2.

LA fauſſe délicateſſe eſt celle qui ſe mettant au-deſſus du Goût ordinaire, cenſure tout & ne produit rien.

C'eſt en parlant de cette eſpéce d'hommes ſinguliére que le Satirique Romain diſoit, » Que la vertu » même ne doit pas être recherchée » avec des empreſſements trop in- » quiets, ſans quoi l'homme le plus » équitable paſſeroit pour injuſte & » pour déraiſonnable.

Deux raiſons ſurtout doivent engager à la combattre. La premiére, parce qu'elle part d'un fond d'envie & de baſſe jalouſie qui eſt contraire à la bonté des mœurs, & à la douceur de la Société. L'autre, parce qu'elle arrête les Talents, qu'elle effraye & qu'elle empêche leur naiſſance, leur progrès & leur perfection. Quel peut donc être le mérite de cette qualité prétenduë dont l'inaction eſt l'eſſence, & la perſécution univerſelle des Talents l'objet; d'autant plus dangereuſe, que pour détruire le Goût, elle feint de le protéger avec les armes, qui ne ſont données que pour ſa défenſe, l'eſprit & la raiſon ſoutenus de tout l'artifice de la malignité.

Or, lorſqu'une choſe combat elle-

même pour sa perte, sa ruine n'est-elle pas aussi sensible que celle d'un Etat, qui étant en paix avec ses voisins, s'épuise dans la fureur des Guerres civiles?

Cette délicatesse est portée si loin par ceux qui l'affectent, qu'ils ne donnent jamais de suffrage. Il faut les surprendre, les ravir ou s'en passer. On croiroit au faste de leurs dégoûts, qu'ils sont les députés de cette Ville célébre dont parle Ciceron, (*) où la connoissance des beautées de l'éloquence étoit si générale & si parfaite que les Habitants disoient hautement, qu'ils n'avoient jamais entendu un homme véritablement éloquent, tant ils attachoient de su-

(*) *Cicer. Orat.*

blime & de merveilleux à l'éloquence.

L'occupation, le plaiſir, & la gloire de ces eſprits eſt d'inventer, de juger, ou d'adopter les critiques. Il les retouchent, les poliſſent, ils en aiguiſent les traits par la force, la préciſion, l'équivoque & l'ironie. Ils ſont ſatisfaits lorſqu'ils peuvent les réduire en bons mots; c'eſt ainſi qu'ils appellent une penſée ſatyrique qui perd de réputation & l'Ouvrage & l'Auteur.

Le chef-d'œuvre de leur art, eſt de tourner quelqu'un en ridicule, en lui laiſſant croire qu'ils le louent de la meilleure foi du monde; leurs naïvetés ſont autant d'artifices, leur candeur n'eſt qu'un menſonge apprêté; mais comme ces qualités at-

tirent la confiance qu'elles semblent donner, ils sont obligés de les affecter afin de séduire. Cette perfidie est si utile à leur malignité, qu'ils se dissimulent la noirceur de faire servir celui qu'ils immolent au sacrifice qu'ils en font, tandis qu'il croit être avec eux en pleine sûreté. Ils veulent amuser, ils veulent briller en s'amusant; peu leur importe à quel prix, & ils disent au fond de leur cœur du plus homme de bien, qu'ils choisissent pour prendre & pour donner cet amusement.

Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime. (*)

Voilà généralement la conduite

(*) Tragédie de Mahomet, *par M. de Voltaire.*

qu'ils

qu'ils tiennent avec les Gens de Lettres.

A l'égard des ouvrages, ils ſe réſervent toujours la liberté d'en penſer à leur fantaiſie ; c'eſt un des grands priviléges de leur état. La conſtance de l'admiration du Public, ne ſçauroit leur en impoſer. Combien de fois, diſent-ils, a-t-on vû ce Public, la profaner? C'eſt un ſceau auſſi incertain pour eux, que celui de la réputation, qui n'eſt fixe qu'après la mort. Il faut du ſublime à leurs hommages, où ils n'en rendent point. Ils ne jugent du Beau moderne, que par le paralelle qu'ils en font avec lui. Comme ſi le ſublime étoit ſi familier parmi les hommes, qu'il ſuffit de le chercher pour le rencontrer ; comme ſi l'on en

avoit une idée assez distincte pour juger facilement, de ce qui s'en approche, ou de ce qui s'en éloigne. Les Sçavants ne sont pas encore d'accord sur sa définition. Si leurs critiques le connoissent si parfaitement, que n'en donnent-ils un Traité? C'est le présent le plus précieux que l'on puisse faire au Goût.

Mais ce n'est pas sur le mérite des ouvrages, que se fonde l'orgueil de ces esprits. C'est au contraire dans le bonheur de n'avoir rien fait, ou du moins rien mis au jour, qu'ils font consister leur principal avantage; ils ne veulent qu'attaquer; c'en seroit trop pour eux de se défendre en même temps. Le danger deviendroit égal, on pourroit leur rendre les traits qu'ils ont lancés tant de

fois ; mais ils ne veulent point d'égalité dans le combat ; ils ont pour principe de ne donner aucune prise sur eux, à des adversaires qui sont à découvert de tous côtés. Quelle est donc cette vanité qu'ils tirent vis-à-vis des Gens de Lettres, de cette stérilité ou au moins de cette inaction de talents ? N'est-elle pas aussi ridicule que celle qu'affecteroit un Citoyen, qui auroit passé sa vie dans une oisiveté ignorée, devant un Militaire, qui se seroit trouvé à un grand nombre d'actions, heureuses ou malheureuses ?

Il n'est pas rare de passer pour avoir du Goût, quoique l'on n'en ait point, ou fort peu, par l'accueil que l'on fait à ceux qui en ont constamment. On chérit leur commer-

ce, on les distingue par des marques d'estime ; voilà assez généralement le Goût de la grandeur & de l'opolence. Ce commerce est fondé sur deux raisons. Les Gens du monde ne le rencontrent que dans les Gens de Lettres, & ce Goût fait leur plaisir. Voilà la premiére. La corruption générale du Goût du Public, qu'ils veulent adoucir du moins, puisque leur état ne leur permet pas de l'éviter tout-à-fait ; voilà la seconde. Qu'on y fasse attention, on remarquera que communément, les riches & les grands n'ont que le Goût des gens d'un mérite supérieur avec qui ils vivent ; les embarras & le tumulte de leurs occupations, ne leur permettent, ni de connoître celui qu'ils étoient peut-être nés

pour avoir, ni de le cultiver. Cela n'empêche pas qu'il ne ſe trouve parmis les riches & les grands, des génies aſſez ſupérieurs, & des eſprits aſſez délicats pour créer le Goût dans leur nation s'il y étoit ignoré. Mais les hommes de cette eſpéce ſont bien rares, même parmi ceux qui ſe conſacrent à l'étude des Belles-Lettres. Combien ne doivent-ils pas l'être davantage dans des conditions où l'ambition & l'intérêt, laiſſent à peine au plaiſirs de la connoiſſance & de l'amour du Beau, quelques moments dont ils puiſſent diſpoſer.

Le méchant qui ne ſe donne que pour un eſprit délicat, agit d'une façon toute oppoſée à celle des riches & des grands. Non-ſeulement il ne vit point avec les Auteurs dont les

ſuccès & les chûtes même ont annoncé du Goût; mais il ne croit point du tout au Goût de ſes contemporains. Il l'admet dans les beaux jours d'Athènes; il convient qu'on l'a vû ſe montrer à la terre ſous les régnes d'Auguſte & de Louis XIV. Hé! Quel moyen de conteſter ce qui a été avoué par le conſentement unanime de tant de nations! Mais bien loin de convenir que ſes contemporains le cultivent, le perfectionnent & l'enrichiſſent peut-être, il cherche juſques dans les plus beaux endroits de leurs chefs-d'œuvres, les traces de ſes ruines; Arts, Sciences, Mœurs, tout lui paroît dans une ſi grande corruption, qu'il prononce hautement que le terme de leur décadence totale eſt enfin arrivé. C'eſt

cet eſprit ſi difficile par ſa fauſſe délicateſſe, dont une des Muſes les plus élégantes de nos jours, a cru devoir faire paſſer le portrait à la poſtérité.

(*) Si l'on croit les plaintes chagrines,
De quelques Frondeurs décriés,
Et les ſatyres clandeſtines,
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le Goût, les Arts les plus brillants,
Tout meurt ſous des Dieux indolents
Et dévoués à l'opulence;
Nos jours ramenent l'ignorance,
Sur la ruine des Talents.

Voilà la copie parfaite dont les Théâtres & les Promenades, (mais un fort petit nombre de ſociétés) offrent les originaux. On croiroit à l'auſtérité de leurs ſuffrages, que la Patrie a dépoſé entre leurs mains

(*) Œuvres de M. Greſſet.

tous les droits qu'elle a ſur le Goût. Le vengeur public des loix n'exerce pas ſon autorité avec plus de ſévérité. Ces juges inexorables condamnent, proſcrivent, flétriſſent à la rigueur tout ce qui a le malheur de leur déplaire : dénonciateurs, juges & exécuteurs tout enſemble, ils ſe croyent le Goût unique, le Goût eſſentiel, comme la volonté du deſpote eſt la loi. L'éclat des plus grandes beautés ne ſçauroit leur arracher la grace de quelques défauts; ils n'apperçoivent, ils ne montrent qu'eux. Rare découverte dans les ouvrages des hommes ; maniére bien équitable de juger, non pas parce que l'on a fait, mais parce que l'on auroit pu faire. Par bonheur, des défenſeurs courageux des

Mœurs, (*) ont ouvert les yeux du Public ſur la tyrannie & ſur les dangers de cet oſtraciſme Littéraire.

Quelque ſévérité que l'on employe contre le méchant, qui place ſa réputation dans la fauſſeté de cette délicateſſe, on ne doit en avoir que des eſpérances bien foibles. Lorſqu'on s'eſt fait un caractére par choix & par réflexion, on ne le quitte plus, quoiqu'on en ſente le vice. Tout ce que l'on s'eſt propoſé dans ce Chapitre, c'eſt de faire voir combien ce défaut eſſentiel dont on fait une qualité, eſt pernicieux; combien un abus qui ne tend qu'à élever l'ennemi du Goût, & à avilir celui

(*) Voyez les Chapitres IV. XI. Des Conſidérations ſur les Mœurs, par M. Duclos, Sécretaire de l'Académie Françoiſe.

qui le cultive eſt contraire à l'ordre & à la juſtice.

(*) Le François qui a peut-être le plus étudié nos mœurs, celui qui les a mieux connuës, & qui en a le mieux parlé, s'eſt cru obligé d'enhardir les talents, en les raſſurant contre les témérités entreprenantes de ces eſprits. » Quelque » ſcrupuleuſe exactitude, dit-il, qu'ait » un Auteur dans ſa maniére d'é» crire, la raillerie des mauvais plai» ſants eſt un mal inévitable ; les » meilleurs choſes ne leur ſervent » ſouvent, qu'à leur faire rencontrer » une ſottiſe.

(*) Mœurs du ſiécle ſur les Ouvrages d'eſprit.

CHAPITRE IV.

Sur l'Intérêt.

Si vis me flere, dolendum eſt
Primum ipſi tibi, tua tunc me infortunia lædent.
Horat. de Art. Poët.

INVENTION, Enthouſiaſme, Sublime, élégance d'expreſſion, vérité des penſées, nobleſſe & varité de tours & de figures, autant de ſources du Beau de toutes les eſpéces. Toutes en embelliſant un ouvrage, doivent aboutir à l'intérêt, comme on voit les Ruiſſeaux, les Fleuves & les Rivieres ſe perdre dans l'Océan, après avoir fait la richeſſe & l'ornement de la Terre. Voilà l'objet eſſentiel du Goût.

Tout ſujet que l'on traite dans la Poëſie, la Peinture, la Sculpture ou la Proſe, a ſa Fable, ſon Roman, & ſon intrigue. La Fable eſt le trait que l'Auteur choiſit, le Roman eſt la diſpoſition des faits principaux, & l'intrigue l'enchaînement de ces faits; c'eſt de l'embarras, de leur développement, que doit ſortir le dénouement après qu'ils l'ont ſuſpendu quelque temps. Si les obſtacles qui ſembloient détruire celui qui s'annonçoit le produiſent, l'intrigue eſt parfaite. S'il réſulte des incidents, qui ont un rapport eſſentiel avec l'action principale qui fait le fonds de l'Ouvrage, elle a encore la même perfection.

C'eſt donc, comme l'on voit, de cette contrainte du jeu des reſſorts,

que l'on nomme l'intrigue, que réſulte l'intérêt, objet eſſentiel du Beau, dans tous les Arts & dans toutes les Sciences; c'eſt auſſi celui du Goût dont il fait les délices.

Dans tous les ſujets de Poëſie Epique, Pittoreſque & Dramatique, l'intérêt eſt un ſentiment qui nous touche ſi vivement, que non-ſeulement nous nous livrons de nous-mêmes au plaiſir qu'il nous donne, mais que nous ne ſçaurions nous y refuſer. C'eſt un mouvement de l'ame ſi intime, que l'affection de haine ou d'amour qui en réſulte, nous devient auſſi chere, que ce qui eſt propre & perſonnel à notre Etre.

C'eſt l'intérêt qui tient l'ame attachée ſur le Patétique d'une pein-

ture, tandis qu'elle n'accorde qu'une admiration ſtérile à l'expreſſion d'un tableau qui ne l'excite pas, quoiqu'il ſoit peut-être plus parfait pour l'ordonnance & l'exécution, mais n'ayant qu'un ſujet froid & inanimé.

C'eſt l'intérêt qui fait verſer ces larmes délicieuſes que l'on répand avec un ſi grand plaiſir. Miracle ſenſible de l'art; le ſigne ordinaire de la douleur devient celui du plaiſir. C'eſt lui qui porte l'ame avec une impatience ſi vive & ſi curieuſe à la connoiſſance du dénouëment; c'eſt le ſouvenir de l'inquiétude délicieuſe qu'il a excitée, qui feroit payer auſſi cher le plaiſir de l'ignorer lorſqu'on le ſçait, que l'on auroit acheté celui de le connoître, lorſqu'on l'ignoroit.

Comme l'intérêt conduit par la magie de la crainte à l'eſpérance, des dangers à la ſécurité, du naufrage même au port, va par une marche ſûre juſqu'au cœur ; que c'eſt indubitablement le premier reſſort du Patétique, il s'enſuit de là un principe inconteſtable. L'intérêt eſt donc l'objet eſſentiel auquel tout Poëte, tout Sçavant, tout Artiſte doit s'attacher.

L'intérêt ne dépend pas ſeulement du choix du ſujet, de la conduite des évenements, du charme de l'expreſſion, des graces, de la force, de la diverſité du coloris ; il faut encore que tous ces reſſorts concourent enſemble & à forces égales à la fin que l'on ſe propoſe. Tout peut entrer dans ce qui compoſe

ſon eſſence, & rien n'y eſt néceſſaire que ce que l'Auteur y admet. Peines, plaiſirs, félicité, malheurs, paſſions, ſang froid, mœurs, religion, vertus, vices, tout peut-être traité par le Goût, & l'Art lui enſeigne les moyens d'intéreſſer dans tout ce qu'il traite.

Comme l'œconomie embraſſe tout dans la vie domeſtique, elle s'étend auſſi ſur tout ce qui concerne l'établiſſement, la marche & la gradation de l'intérêt dans les Arts & dans les Sciences. Elle fait le mélange des paſſions & elle en conduit l'action, conformément au ſentiment que l'on veut faire naître. Il eſt des paſſions douces, telles que l'eſpérance, la curioſité qu'elle excite, & la ſatisfaction qu'elle donne. Il eſt

des

des paſſions fougueuſes & emportées, telles que l'indignation, la haine & la vengeance; les premiéres laiſſent l'ame dans ſon aſſiette naturelle, & quoiqu'elles l'intéreſſent, elles ne troublent point ſa tranquillité. Les autres l'agitent, la tranſportent, la déchirent, par la terreur, la pitié & le déſeſpoir; ces derniéres agiſſent avec beaucoup de force, & l'œconomie leur donne peu d'action, parce que toute impreſſion violente doit être courte & rapide; ſi elle ne l'étoit pas, ou elle perdroit ſa force, ou l'ame ne pourroit la ſoutenir. Il en eſt du ſublime par rapport à l'ame, comme de ces liqueurs exquiſes, mais violentes, dont l'uſage immodéré détruit les reſſorts de la vie, en abrutiſſant la

raiſon. Il n'eſt cependant rien de plus utile, rien de plus délicieux lorſque la ſage ſobriété les diſpenſe.

Les paſſions tranquilles au contraire doivent être dans un jeu perpétuel, s'agiter, ſe croiſer, ſe combattre. L'art de varier les mouvements de la balance de l'intérêt, eſt le ſeul moyen de maintenir l'équilibre entre les reſſorts qui le coupent, & ceux qui l'entretiennent, entre ceux dont le jeu fait enviſager une fin prochaine, & ceux qui la reculent par des évenements que l'on ne ſçauroit prévoir.

Ainſi, l'ame toujours intéreſſée par le rapport qu'ont ces évenements avec les paſſions violentes, eſt toujours diſpoſée à recevoir leur impreſſion. L'état de ſuſpenſion dans le-

quel ils la tiennent, les craintes, l'eſpérance qu'elles donnent, excitent une impatience ſi ſingulieére qu'elle ſe contredit elle-même, & met ſon plaiſir dans cette contradiction. Elle craint d'arriver au dénouëment après lequel elle ſoupire uniquement; on voudroit par un deſir bizarre, que l'ouvrage dans lequel on rencontre un intérêt de cette eſpéce, fût ſans fin; il eſt cependant certain que ſi cela étoit, l'on n'entreprendroit pas ſa lecture, quelques beautés qu'il put offrir d'ailleurs.

Voilà le charme, voilà la magie de l'imitation parfaite, qui peut repréſenter ce qu'elle veut; le Beau eſſentiel, le Beau naturel, le Beau arbitraire s'y rencontrent toujours ou enſemble ou ſéparément; & le

Goût deſtiné par le Créateur à le ſaiſir, ne laiſſe jamais échapper le plaiſir d'en jouir.

Comme il n'eſt point de vices dans le cœur humain qui n'ait ſa vertu contraire, tous les vices peuvent intéreſſer, ou ceux qui les aiment ou ceux qui les déteſtent : il ne s'agit que du pinceau du Peintre.

Un Fourbe, un Politique, un Scélérat, qui marche au crime à viſage découvert, parce qu'il ne reconnoît en effet de crime, que celui d'échouer dans ſes projets, peut fixer l'attention du Spectateur. On le voit avec une eſpéce d'étonnement qui ſaiſit, arriver au bord du précipice, & le franchir; faire trembler ceux qui le menacent, renverſer l'autorité, ſous le poids de laquelle il

devroit être écrasé. Cet homme extraordinaire qui sçait à son gré faire taire les Loix Naturelles, Civiles, Politiques & Divines, ou dont l'art sçait les plier à ses vûës, inspire un desir très-vif de voir à quel terme ces maximes le conduiront ; tel est l'intérêt du Catilina François ; tel est celui d'Atrée dans le même Auteur ; tel seroit celui de Cromwel, s'il eût traité ce sujet.

Cette impatience au reste, n'est qu'une simple curiosité de l'esprit, & de l'imagination ; si elle parvient jusqu'au cœur, ce n'est que pour le faire reculer d'horreur.

Le terreur & la pitié, sont deux ressorts puissants de l'intérêt. Si un personnage vertueux est conduit par une chaîne d'accidents, aux plus

grands malheurs, & aux plus grands crimes, ſans le vouloir & ſans le ſçavoir, il excite naturellement l'une & l'autre.

Tel eſt l'Œdipe de Sophocle, lorſque ce Prince infortuné a découvert qu'il eſt le meurtrier de ſon pere, & le mari de ſa mere. Suivons dans la Tragédie Grecque, & la récapitulation qu'il fait de ſes malheurs, & l'effet qu'elle produit.

ŒDIPE. (*)

Hé bien, deſtins affreux, vous êtes dévoilés. Je ſuis né de ceux dont jamais je n'aurois dû naître; je ſuis l'époux de celle que la na-

(*) Théâtre des Grecs du Pere Brunoy. *Tome I. page* 341.

ture me défendoit d'épouſer ; j'ai donné la mort à ceux à qui je devois le jour ; mon ſort eſt accompli. O Soleil ! je t'ai vû pour la derniére fois.

LE CHŒUR.

» Race mortelle des humains que
» vous êtes peu de choſe à mes yeux.
» Toute votre félicité n'eſt qu'un
» vain fantôme né de l'opinion.

» Fut-il jamais homme plus for-
» tuné qu'Œdipe ? Qu'eſt devenu
» ſon bonheur ? Un inſtant l'a vû
» naître & s'évanouir pour toujours.
» Oüi, Œdipe, inſtruit par votre fu-
» neſte deſtinée, je ne croirai aucun
» mortel véritablement heureux ; par-
» venu au faîte de la grandeur, vous

» avez joui de la plus riante fortune.
» Quelle fut votre gloire quand vous
» triomphâtes du Sphynx ! Quand
» devenu l'appui de votre Patrie,
» vous la délivrâtes de ce Monſtre
» cruel, dont les artificieuſes queſ-
» tions nous coutérent tant de ſang
» & de larmes ! Libérateur des Thé-
» bains, vous devîntes leur Roi, &
» maintenant eſt-il au monde un
» homme plus à plaindre que vous !
» Et eſt-il aucun qui ait éprouvé de
» ſi effroyables revers ? Aucun qui
» ſoit] plongé dans un plus affreux
» abyſme de crimes & de maux !

» Grand Roi, comment êtes vous
» devenu le rival de votre pere ?
» Comment ces murs, & ce lit nup-
» tial, témoins d'un inceſte, n'ont-
» ils par pris la parole pour vous

» confondre & vous déſabuſer? Le
» temps, oüi le temps ſeul, qui d'un
» œil éternel, voit toutes choſes à
» découvert malgré vous, votre op-
» probre & votre confuſion. Dans
» vous il a montré un hymen & un
» inceſte, un époux & un fils de vo-
» tre épouſe. O enfant de Laïus,
» pourquoi vous ai-je connu? Pour-
» quoi ſuis-je témoin de vos mal-
» heurs? Non mes larmes & mes gé-
» miſſements ne peuvent exprimer
» ma douleur. Avouons-le, c'eſt vous
» qui nous avez rappellés à la vie;
» & c'eſt vous qui nous replongés
» dans dépaiſſes ténébres.

On voit par ces réflexions, que ſi les crimes de l'ambition & de la cruauté intéreſſent, ce n'eſt que par l'horreur; que les crimes involontaires

dans leſquels tombe un Héros qui a toujours chéri & pratiqué la vertu, intéreſſent par la terreur & la pitié.

Il eſt encore un intérêt plus touchant, c'eſt celui qui n'eſt mêlé d'aucun nuage de crime, & qui prend ſa ſource dans les malheurs de l'innocence de l'honnêteté & de la vertu. Lorſque des perſonnages conduits par les grands principes qu'elles inſpirent ne s'en écartent point à la vûë des plus grands dangers, dont ils ſortiroient facilement s'ils s'en écartoient, rien ne verſe dans l'ame un intérêt ſi pur & ſi vif. Plus ces périls paroiſſent inévitables, plus le frémiſſement augmente, & l'eſtime que donne le perſonnage, croît avec eux en proportion égale.

Racine offre pluſieurs exemples

de cet intérêt. Celui d'Hypolite ſoupçonné, accuſé par Théſée ſon pere, & condamné à un ſupplice affreux, parce qu'il aime mieux mourir que de révéler des ſecrets abominables, eſt le plus beau & le plus intéreſſant de tous. On peut lire la ſeconde Scéne du quatriéme Acte de Phédre : & quel plaiſir ne donneroit pas ſa lecture ſi on n'y étoit pas accoutumé dès l'enfance.

Les réflexions de M. le Préſident de Monteſquieu, ſur ce grand trait de mœurs ne ſont pas ſi familiéres. » (*) Il le cite pour prouver l'injuſ- » tice odieuſe d'une loi qui permet- » toit aux enfants d'une femme adul- » tére, ou à ceux de ſon mari, de l'ac- » cuſer & de mettre à la queſtion

(*) Eſprit des Loix. *Tome III. page* 35.

» les eſclaves de la maiſon. Loi ini-
» que, s'écrie-t-il, qui pour conſer-
» ver les mœurs, renverſoit la nature
» d'où les mœurs tirent leur origine.

» Nous voyons avec plaiſir ſur nos
» Théâtres, (c'eſt lui qui continuë)
» un jeune Héros montrer autant
» d'horreur pour découvrir le crime
» de ſa belle-mere, qu'il en avoit eu
» pour le crime même. Il oſe à peine
» dans ſa ſurpriſe, accuſé, jugé, con-
» damné, proſcrit & couvert d'infa-
» mie, faire quelques réflexions ſur
» le ſang abominable dont Phédre
» eſt ſortie.

HYPPOLITE.

Vous me parlez toujours d'inceſte & d'adultéres;
Je me tais; cependant Phédre ſort d'une mere,
Phédre eſt d'un ſang, Seigneur, vous le ſavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus ſouillé que le mien.

THÉSÉE.

Quoi ta rage à mes yeux, perd toute retenuë!
Pour la derniére fois ôte toi de ma vuë.
Sors traître, n'attends pas qu'un pere furieux,
Te faſſe avec opprobre arracher de ces lieux.

» Il ſort en effet pour n'en pas
» dire davantage, (c'eſt toujours
» M. de Monteſquieu qui parle) il
» abandonne ce qu'il a de plus cher,
» & l'objet le plus tendre, tout ce
» qui parle à ſon cœur, tout ce qui
» peut l'indiquer, pour aller ſe livrer
» à la vengeance des Dieux, qu'il n'a
» point méritée. Ce ſont les accents
» de la nature qui cauſent ce plaiſir;
» c'eſt la plus douce de toutes les
» voix.

C'eſt donc auſſi le reſſort le plus puiſſant de l'intérêt, dont l'objet ne ſe propoſe que d'imiter ce que la na-

ture a de plus touchant. Préférer des ſujets qui la préſentent dans ce jour heureux, c'eſt s'épargner, par cela ſeulement beacoup de peines. On attribue beaucoup d'art à Racine; mais que l'on y faſſe attention, celui du choix des ſujets les plus heureux eſt le plus grand.

C'eſt ainſi que cet ouvrage profond, qui renferme tout ce qui concerne l'Eſprit des Loix de tous les peuples de l'univers, jette quelquefois ſans ſortir de ſon ſujet, les plus grands préceptes pour les Sciences, les Arts & le Théâtre même. Ils y ſont; il ne s'agit que d'avoir des yeux pour les appercevoir.

Me permettra-t-on, au reſte, de hazarder une réflexion; c'eſt en tremblant que j'en ſoumets la vérité au

jugement des Lecteurs. Si Racine avoit terminé les fureurs de Théſée par un autre couplet que celui qui les excite, le rolle du jeune Prince, la Scéne, la Piéce ne ſeroient-elles pas plus parfaites. Le Spectateur connoît tous les crimes de Phédre, tandis que Théſée la croît entiérement innoncente. Si ce n'eſt pas au Spectateur, c'eſt donc à Théſée que le Prince accuſé veut donner des ſoupçons. Son rolle ne ſeroit-il pas encore plus parfait, s'il ne s'étoit pas permis d'en jetter ſur ſa belle-mere; & dans quel eſprit? Dans celui de Théſée, à qui il porte certainement un coup mortel. N'attente-t-il pas, par cette inſinuation, contre le reſpect infini qu'il doit à l'honneur de ſon pere. Je me

trompe ſans doute ; mais cependant il me ſemble que ſi cette Scéne eût été terminée ſans que le fils eût dit un ſeul mot des mœurs & du ſang de Phédre, ſon malheur en ſeroit encore plus intéreſſant. Si Racine au reſte l'avoit penſé, cela auroit été facile à ſon Art qui n'avoit point de bornes. Mais comme lui ſeul pouvoit tracer le plan de cette belle Scéne, lui ſeul auſſi étoit capable d'en conſerver la beauté, en faiſant quelque changement dans ce plan.

Ce Chapitre ne pouvoit mieux finir que par un des beaux traits du Tragique le plus intéreſſant ? Lorſque l'on a dit que ſon art étoit ſans bornes, on n'a pas ſeulement entendu parler de ſa diſpoſition des événements, du contraſte de ſes rolles,

du

du jeu, de l'intrigue qui détruit ſouvent dans la Scéne ſuivante, ce qui a été établi dans la précédente. Ce n'eſt pas non plus dans le choix des expreſſions, des tours & des figures, ce qui fait l'élégance du ſtyle, que l'on a voulu renfermer cet art. Ces reſſorts néceſſaires du Goût, ſont ſi peu déciſifs qu'il n'eſt pas ſans exemple de les rencontrer dans des ſujets ingrats & malheureux qui ne vont jamais au cœur.

Le grand mérite de Racine, eſt d'avoir traité la Tragédie comme penſoit M. de Monteſquieu, d'avoir employé à propos ces accents chéris de la nature, la plus douce voix que l'on puiſſe entendre. Quelle connoiſſance du cœur, quel diſcernement, quel profondeur de jugement

ne ſuppoſe pas ce pouvoir de parler au cœur? Confondre ces qualités avec l'art, c'eſt ne les connoître ni l'un ni l'autre.

Aricie, Hyppolite, Iphigénie, Aſtyanax, Andromaque, quels noms dans la Fable! Britannicus, quel perſonnage dans l'Hiſtoire! Eſther, Joad, Joas, l'Ecriture offre-t-elle rion qui inſpire une curioſité ſi agréable. Prononcer ſeulement leur nom, c'eſt exciter une ſenſation, un plaiſir, une douleur qui pénétrent l'ame de délices. Leurs paſſions, leurs vertus, tous leurs caractéres ſont ſi touchants, que l'on ne ſçauroit être indifférent ſur leur deſtinée.

Il faut de l'art ſans doute, pour traiter ces ſujets naturellement heureux, & il en faut beaucoup; mais

celui qui n'aura que de l'art les manquera toujours.

Le tableau le plus difficile à peindre, eſt celui qui eſt le plus intéreſſant; on en ſera convaincu ſi l'on veut réfléchir ſur ſa ſimplicité, & le beau ſimple eſt infiniment au-deſſus du beau compoſé; il offre donc conſéquemment plus de difficultés à vaincre. Tout trait d'intérêt eſt toujours un éclair de génie, & le génie eſt aux Sciences & Arts, ce que le Soleil eſt à l'univers.

CHAPITRE DERNIER.

Concluſion de cet Ouvrage.

. . . . . Nonne videre eſt
Nil aliud ſibi naturam latrare, niſi ut
Corpore ſejunctus dolor abſit, mente fruatur
Jucundo ſenſu, curâ ſemotâ, metuque.
Luçret. Lib. 2.

» JOUIR de ſoi-même ſans embar-
» ras, ſans crainte, ſans douleur, que
» l'on y réfléchiſe, on ſentira que
» le cri de la nature n'aſpire qu'au
» ſentiment délicieux de ce bonheur.
Quels moyens peuvent l'aſſurer à l'amour du beau moral? De quelle importance eſt-il de le connoître? C'eſt la derniére & la plus belle partie de cet Ouvrage.

Le Beau dans tous les genres eſt

la nourriture de l'ame, comme les aliments ſont celle du corps. Elle a ſes beſoins comme lui, & le feu de ſon activité les varie ſuivant la différence des conſtitutions. Plus vifs dans celle dont l'organiſation eſt plus parfaite, ils ne le ſont pas tant dans les corps mal organiſés. Mais quoique différenss ils ſont réels, & les mêmes à proportion. Ainſi les appétits naturels d'un corps bien conſtitué, robuſte & fait au travail, languiroient dans les cris de la faim & de la ſoif, s'il étoit obligé de ſe contenter du néceſſaire d'un corps foible, indolent & infirme.

Que l'on conſidére l'ame réuniſſant toutes les facultés qui la compoſent ; qu'on la ſépare de ces facultés, on ſera convaincu qu'elle

ne ſçauroit ſe paſſer de penſer.

Quelqu'eſpéce de Beau qu'elle embraſſe, le Goût en eſt toujours l'eſtimateur. Elle n'adopte, elle ne rejette aucune opinion que par ſon conſeil.

Ce Goût deſpotique qui bornant toute l'ambition du ſage au Beau moral, l'exile loin du tumulte dans la retraite, n'eſt-il pas le juge ſuprême de ſes actions, dans le temps même qu'il fait les délices de ſa ſolitude? Mais, qu'ai-je dit? De la ſolitude pour un ſage! En peut-il être dans le Déſert le plus profond. Un eſprit, une imagination, un jugement, un corps, des goûts, des averſions à conduire, des deſirs à réprimer, des combats à rendre, des victoires continuelles à remporter,

voilà ce qui le ſuit partout.

Si l'on paſſe des déſerts dans la ſociété, le Goût du même beau ne donne-t-il pas ſans ceſſe une infinité d'occupations? N'eſt-ce pas lui qui a établi & qui maintient ce reſpect que chacun ſe doit à ſoi-même? Frein puiſſant qui retient le ſage dans la plus auſtére conſéquence. Son diſcours eſt l'image de ſes penſées; ſi l'on ignoroit la pureté de ſes maximes, celle de ſa conduite la décéleroit; un jugement ſûr met une conformité parfaite entre tout ce qu'il penſe, ce qu'il dit, & ce qu'il fait, avec le bon ſens.

Ce n'eſt point ici une larme de verre, qui n'auroit ni étenduë, ni conſiſtance, ni forme, ſans le ſouffle de l'ouvrier. Que chacun ſe conſul-

te & s'écoute, on verra que cette conſéquence univerſelle qui conforme la conduite du ſage avec ſes principes, ne prend ſa ſource que dans ſon Goût pour le Beau moral.

Le grand Athanaſe, lui dut la fermeté avec laquelle il défendit la Foi. C'eſt à lui que Scipion l'Africain, un des plus grands hommes qui ait exiſté, dut la ſageſſe de ſon eſprit, la douceur de ſon commerce, la connoiſſance profonde de la Tactique de ſon temps, qui rendit enfin Carthage ſujette, tributaire, eſclave de Rome, dont elle avoit été rivale pendant pluſieurs ſiécles. C'eſt à lui que Turenne, le ſage Turenne, fut redevable de cette égalité d'ame inaltérable, de cette modération héroïque, de cette géné-

roſité prodigue, qui ſembloit augmenter la médiocrité de ſa fortune, au lieu de la détruire. L'Hiſtoire de France contient celle de ſes talents militaires; il eſt inutile d'en parler ici.

Pourquoi ces modéles chéris de l'humanité, ont-ils connu le vrai bonheur? Parce que leur Goût s'eſt tourné du côté du Beau moral; quels moyens ont-ils pris pour être heureux? La pratique des talents & des vertus utiles à leur pays, aux circonſtances, à l'univers entier. Le phantôme de cette philoſophie ſubtile, ſyſtématique, pyrrhonienne, ne diſparoît-il pas devant cette philoſophie utile, honnête, ſimple, toujours vertueuſe, comme les nuages devant le Soleil? Le grand homme n'eſt-il pas

le Philoſophe le plus profond? Il enſeigne à être heureux, & de la ſeule félicité digne de l'envie du ſage.

Sans le Goût délicat & ſûr de ces modéles de l'humanité, qui leur faiſoit ſentir les vertus de leur état, jamais ils n'auroient été que des hommes ordinaires.

Que l'on ouvre les faſtes du monde, l'Hiſtoire générale, on y verra que dans tous les temps, les pays, & les gouvernements, la ſeule beauté, la ſeule vérité du Goût ont produit les talents les plus rares & les plus utiles, les vertus les plus aimables & les plus ſublimes.

D'où naiſſent ces heureuſes révolutions, qui inſpirent l'amour de toutes les eſpéces de Beau? Du Goût des grands hommes qui gouvernent,

de celui des génies ſupérieurs qui éclairent. Ariſtote, Deſcartes, Corneille, Moliere, le Titien, Rubens, Trajan & Titus; voilà les créateurs du Goût dans leurs nations. Il eſt vrai que ces réflexions traitent principalement de celui des Sciences & des Arts; mais le Beau de tous les genres & de toutes les eſpéces, n'étant eſſentiellement qu'un, nous ſaiſiſſons avec empreſſement l'occaſion de réunir le Beau moral, & le Beau intellectuel. Quelque ſéduiſante au reſte que ſoit cette matiére, elle eſt étrangére à mon ſujet. J'y rentre & je finis par quelques réflexions ſur l'utilité de cette Ouvrage.

Les conſidérations préliminaires ont établi que les différentes eſpéces de Beau ſe réduiſoient à trois; Beau

eſſentiel, Beau naturel, Beau intellectuel; nous avons fait la même diviſion du Goût. Son origine, ſa nature, ſon ſublime, ſes moyens, ſes effets, beaucoup d'autres parties qui le compoſent, ont été traitées.

Par cette méthode le Goût peut aſſigner à chaque eſpéce de Beau ſa place véritable. L'oppoſition qui ſe trouve entre des perſonnes de Goût contraire, peut également ſe concilier par ſon ſecours. L'un n'aime que le Beau eſſentiel. Il ſera frappé du développement majeſtueux des Eléments confondus dans le cahos, qui eſt du Beau de ſon genre. L'autre le ſera davantage de la beauté de la régularité d'un grand Edifice, qui eſt du Beau dans l'ordre naturel; un troiſiéme enfin, indifférent ſur ſes

deux eſpéces, préférera aux chef-d'œuvres de tous les autres Arts, à Homère même & à Virgile, le Paradis perdu de Milton, Beau le plus arbitraire qui ait jamais été dans la Poëſie. Chacun de ces Amateurs du Goût, en a un réel, mais il n'en a qu'un.

Fixer la différence & la réalité de ces Goûts, c'eſt les concilier, & la conciliation ſera facile ſi l'on veut ſuivre les principes établis. Plus de confuſion dans les idées, par ce moyen, plus d'injuſtice dans les jugements, plus de préférence pour le Goût, dont l'attrait détermine. On diſtinguera, on rendra ſenſible la différence qui eſt entre le ſublime, & le ſublime. S'il peint l'Eternel, c'eſt du Beau eſſentiel; s'il peint

l'homme, c'eſt du Beau naturel; le ſecond eſt ſéparé du premier par l'intervalle infini qui eſt entre la créature & le Créateur.

La nature des paſſions, le vice, la vertu qui les allument, ont également leur différences marquées par nos régles. Le ſublime de l'humanité l'emportera toujours, ſur celui des talents barbares qui la font gémir en l'étonnant, en tariſſant ſes ſources. Il en ſera de même des Goûts ſubordonnés, ſi l'on veut prendre la peine de diſſiper leur confuſion apparente? Elle n'eſt pas dans l'objet, mais dans les yeux de ceux qui les conſidérent. Chaque Goût tient à la chaîne immenſe du Beau univerſel, par un anneau diſtingué de ceux auquel il touche; ſi l'on n'a

pas la vûë assez bonne pour appercevoir cette distinction, le vice est dans l'organe & nullement dans la chose.

L'Etude qui fixe chaque espéce de Beau & chaque espéce de Goût, a donc une importance très-grande. Que ceux qui l'ignoreroient ou qui voudroient en douter, écoutent feu M. le Président de Montesquieu sur ce sujet.

» Les différents plaisirs de l'ame, » tels que ceux que produisent le » bon, le beau, l'agréable, le naïf, » le délicat, le tendre, le gracieux, » le je ne sçais quoi, le majestueux, » le grand, le sublime, forment les » objets du Goût : leur source étant » en nous même en chercher les » raisons c'est chercher la cause de » nos plaisirs.

Le Goût étant l'eſtimateur de ces différentes eſpéces de Beau, plus il a de perfection, plus la meſure de nos plaiſirs eſt grande.

Deſcendre dans l'ame, la fixer pour ainſi dire, c'eſt jetter la lumiére ſur nos plaiſirs; c'eſt les faire paſſer dans le creuſet de la vérité. Eſt-il une étude qui offre plus d'agrément, plus d'utilité? Combien d'avantages n'en réſultent-ils pas?

Le premier de tous, c'eſt de ſe rendre compte des ſentiments les plus précieux de l'ame, de les diſtinguer clairement l'un de l'autre, & de les réduire à leur juſte valeur.

Voilà le privilége du Goût, ou plutôt, c'eſt le Goût même. S'appliquer à le mettre à la portée de tout le monde, c'eſt s'occuper du bon-

heur

heur le plus pur, le plus ſolide, & le plus facile que l'homme puiſſe goûter.

Toute la citation de M. le Préſident de Monteſquieu, convient également au Beau moral, & au Beau intellectuel. Le grand homme accompli en réunit tous les traits dans ſa conduite. L'homme de génie les montre dans ſes écrits. Celui qui réunira les deux eſpéces de Beau qui coulent de ces ſources premiéres, aura le Goût le plus parfait; il ſera donc heureux, il atteindra ce but qui fait le vœu général de l'humanité. Le coup d'œil de ſon diſcernement ſéparera l'ombre du corps, la chimére de la réalité, la vérité du menſonge.

Le Souverain d'un Peuple guidé

par cet esprit aura des Sujets, sa Patrie des Citoyens, sa Religion, des Exemples éclatants, de la pratique des devoirs qu'elle impose.

Traiter ces grands objets de la Politique, c'est m'écarter de mon sujet; je l'ai senti; mais la beauté de cet écart me le fait chérir, & il ne m'en coûte que pour le terminer. Heureux si ne songeant qu'à la culture de l'esprit, mon travail pouvoit être de quelque utilité à l'élévation & à la perfection de l'ame. Si l'on y réfléchit, on sera convaincu que ces qualités ne sont que l'effet de l'Art de sentir & de juger en matiére de Goût, unique estimateur de toutes les espéces de Beau.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

Le Chiffre Romain renvoye aux Considérations préliminaires. Le Chiffre Arabe à l'Ouvrage.

A

ABRÉGÉ Chronologique de l'Hiſtoire de France. Belle œconomie de cet Ouvrage. Son plan ſert de modéle à un Chinois pour l'Hiſtoire de ſon Pays, *Tome* II. *Page* 84

André (le R. P. de la Compagnie de Jéſus.) Son Eſſai ſur le Beau, I. 9 & 10

Ariſtote, inſtruit les hommes, I. xxix

Auguſtin, (Saint) ſon ſentiment ſur le Beau, I. 12

B

BEAU (le) eſt l'objet du Goût. Chaque ſens a le ſien, I. 3 4 & 5

Sentiment de Platon ſur le Beau, I. 6

Beau eſſentiel, I. 12 & 13

Beau naturel, I. 15 & 17

Beau abitraire, I. 22 & 24

Réunion du Beau moral, & du Beau émané de la Religion, I. 92 & 94

Beau opposé au régles, II. 28 & 29
Beauté. En quoi elle consiste, on le sçait & on le prouve, I. ix xj xiij
Bérénice. Réflexions sur cette Tragédie de Racine, II. 173 175 & 177
Bossuet. Son sentiment sur l'Histoire, II. 97
M. son pere est félicité sur sa naissance par Louis XIV. *ibid.*
Burrhus. Sa harangue à Néron. Utile aux bons & aux mauvais Princes. II. 99

C

CAUSE de nos connoissances. Sa définition, I. 35
Cicéron. Adopte & explique le sentiment de Platon sur le Beau, I. 7 8 & 9
Charles-Quint. Beau mot de ce Prince, II. 109
Chine. (la) Trait barbare d'un de ses Empereurs, II. 112 & 113
Corneille, (Pierre) imitateur & créateur, également sublime, I. 169
Créateur du Théâtre François, I. 135 & 136
Critique. Sa puissance, son autorité, maniére de l'exercer, II. 119
Critique de parti exercée par l'Académie de Florence, contre la Jérusalem délivrée du Tasse, II. 123 125 & 126
Critique de l'Énéide, I. 130
Czar (le) Pierre-le-Grand. Quel étoit son objet dans ses voyages, I. 65 67 & 69
Imite Lycurgue, I. 70 & 71
Honore de sa familiarité un Sçavant Anglois, I. 68

D

DÉLICATESSE du Goût. Il en eſt une qui dit le contraire du ſens que préſentent les paroles, II. 180 & 182
Fauſſe délicateſſe. En quoi elle conſiſte; très-contraire au Goût, II. 189 & 191
Ne reconnoît aucun Goût, aucune eſpéce de Beau, II. 199 & 200
Démoſthène. Eſſuye un reproche ſur ſa difficulté à s'exprimer. Sa réponſe. II. 55
Diſſertations. Elles ne ſont ſouvent que de nouvelles ſources de Pyrrhoniſme, I. 52 & 54

E

EDUCATION des Princes. Ses difficultés, II. 91 & 93
La meilleure eſt celle qui ſe donne par les grands exemples, *ibid.*
Enthouſiaſme. ſon image allégorique, I. 173
De la Sybille de Cumes, I. 177 & 179
De Joad; Grand Prêtre des Hébreux, I. 180 & 183
Ce qui fait naître l'enthouſiaſme, *ibid.*
Son feu égale celui des paſſions, I. 191
Eſope. Mot de lui ſur la langue, I. 66 & 67
Expreſſions. Pour qu'elles raiſons elles ont été créées, II. 45
Moyen pour juger de leur mérite, II. 53 & 54
Il manque beaucoup d'expreſſions à la langue la plus riche, II. 60 63 & 65

F

FAUTES de Grammaire de Racine, remarquées par M. l'Abbé d'Olivet; pourquoi, II. 130 & 132

G

GOUT. Il exiſtoit, ſes loix exiſtoient avant les hommes, I. xxj
Analyſe des parties dont il eſt compoſé, I. xxxiij
Goût eſſentiel, naturel, arbitraire, I. 31 & 32
Sa définition par Meſſieurs de Monteſquieu, de Voltaire, d'Alembert, I. 105
Goût créateur. Goût ſpéculateur. Leur différence, I. 109 & 110
Définition du Goût, I. 115
Il eſt important d'inſpirer aux Princes l'amour du Goût: pourquoi, II. 90 & 91
Le Goût oublié & mépriſé ſe vange facilement & cruellement, II. 102 & 104
Goût matériel. Ce que c'eſt, I. 163 & 165
Grammont. (M. le Chevalier de) Cite des fautes de Plutarque contre l'ordre & l'œconomie, par quelle raiſon, II. 77 & 78

H

HISTOIRE. Combien elle eſt utile aux Princes; II. 99
Homère. Grand Philoſophe pour ſon temps, I. 38 & 39
Hyppolite. Réflexion propoſée ſur ſon rolle dans la Tragédie de Racine, II. 222

I

IMITATION du génie. Quelle eſt-elle, I. 148
D'Homère par Racine, I. 150 & 152
De Lucrece par Rouſſeau, I. 166
Invention. I. 124
Sa naiſſance. Ses progrès. Sa perfection, I. 131 & 133
Invention hardie & extraordinaire par M. Halley, I. 153
Germes de l'Invention, apperçus par les grands génies, I. 131
Intérêt ; d'où il ſe forme. Sa définition. Son pouvoir, II. 204 & 206
Quels ſujets offrent le plus touchant, II. 222 & 226
Journal Etranger. Son utilité, ſon mérite, II. 85

M

MOYEN de Deſcartes pour parvenir à la connoiſſance des choſes obſcures, I. xxxij
Monteſquieu, (M. le Préſident de) ſa façon de penſer ſur la Critique. Il agit en conſéquence, II. 133 & 134
Son jugement ſur le rolle d'Hyppolite dans la Tragédie de Racine, II. 219 & 221
Selon lui, les plaiſirs de l'ame ſont l'objet du Goût, II. 239

O

OVIDE s'écarte de l'œconomie du Goût, II. 80 & 82

on talent pour la Poëſie. Il veut ſuivre les conſeils de ſonpere & n'en a pas la force, II. 139
Sa peinture de l'inſtant de l'animation de la Statue de Pigmalion , II.

Œ

Œconomie en général. A quelle claſſe d'hommes & d'eſprits elle convient , II. 75 & 77
Préſide à toutes les eſpéces de Beau, II. *ibid.*
Œdipe de Sophocle intéreſſant: par quelle raiſon, II. 214

P

Pascal, ſon ſentiment ſur l'Invention , I. 140
Sur les plaiſirs du cœur, II. 37
Plutarque ſes fautes contre l'Œconomie du Goût, II. 77 & *ſuiv.*
Précepteur de Trajan. Sa maniére de l'élever. Son déſintéreſſement, II. 94
Poëtes. Utiles aux mœurs ainſi qu'au Goût, I. 77 & 79
Embelliſſent le Beau moral même, I. 80
Leur pouvoir ſur le cœur, I. 90 & 92
Ils animent, ils parent tout, I. 149 & 151
Poëtes Philoſophes. Leurs avantages ſur ceux qui ne ſont que Philoſophes. I. 90 & 92
Pyrrhoniſme (le) triomphoit avant Ariſtote, I. xxx

R

Rabutin. (M. le Comte de Buſſy) Eloge

rare qu'il fait de Louis XIV. II. 59 & 60
Racine. Fixe le Goût du Théâtre François, I. 136 & 137
Ce qui appartient à ſon Art. Ce qui appartient à ſon jugement, II. 224 & 227
Régles. Leur définition, II. 4
Comment elles ont été découvertes & établies, II. 5 6 & 7
Moins conſultées par Homère, & par Virgile, que leur génie, II. 9 10 & 11
Leur connoiſſance ne donne pas le génie & n'y ſupplée pas, II. 14 & 15
Ce qu'en penſe M. de Voltaire, II. 16 & 17
Ce qu'en penſe M. d'Alembert, II. 19
Leur connoiſſance a ſuivi celle du Beau, II. 32
Singuliére opinion du Philoſophe Ramus ſur les régles, réfutée par d'autres Philoſophes, II. 38 39 & 40
La nature s'écarte des régles II. 42 43 & 44
Rhadamiſte. Son portrait par M. de Crébillon, I. 113
Rouſſeau. Son jugement ſur Ovide, II. 82

S

SÉNEQUE, ſon eſprit. Quelle éducation il donna à Néron. Son avidité pour les richeſſes, II. 94
Siécles. Quels ſont les plus beaux de la Gréce, II. 106 & 108
Sublime. Quel eſt ſon caractére. Sa marche, ſon action, I. 200 & 202
Quelle eſt ſa cauſe, I. *ibid.*
Chaque vertu a ſon Sublime, I. 206 & 208

Sublime, Reſſource de Scipion l'Africain, I. 210 & 212
Les vices ont leur Sublime, I. 212 & 214
La rapidité eſt de l'eſſence du Sublime, I. 223
Explication de ſes effets, II. 224

T

TALENT (le) de la Poëſie a couté à Ovide & au Taſſe le bonheur de leur vie, II. 140 & 141
On ſe ſéduit ſur les Talents que l'on croit avoir, II. 142 & 143
Cela eſt arrivé à Corneille, & à Boileau, II. 153 & 156
Tempête. Deſcription qui prouve qu'on peut la peindre, I. xv
Thalès. Poëte très-utile à la Légiſlation de Lycurgue, I. 84 & 85
Tragédie Françoiſe, créée par Corneille & Racine. Leurs talents. Leur différence, I. 136 & 138
Turenne. (M. le Vicomte de) Son Hiſtoire critiquée par M. l'Abbé Desfontaines. Pourquoi, II. 130

V

VOLTAIRE, (M. de) Son portrait du Philoſophe Solitaire, I. 80
Beauté de la cataſtrophe de ſa Tragédie d'Alzire, I. 93 & 97
Son jugement ſur les fautes de Corneille & de Boileau, II. 155 & 156

Fin de la Table des Matiéres.

APPROBATION.

J'AI lû par l'Ordre de M. le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre *l'Art de ſentir & de juger en matiére de Goût*; & je crois que la méthode que l'Auteur y propoſe pourra être utile & agréable au Public. A Paris ce 6 Mars 1761.

Signé, GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé NOEL-JACQUES PISSOT, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *L'Art de ſentir &*

de juger ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſions pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera ; & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-Scel des Préſentes : Que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'ayant de l'expoſer en vente le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon,

& un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur BERRYER : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission. Et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-un, & de notre Régne le quarante-septiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE, *avec paraphe.*

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimenrs de Paris, N°. 534. fol. 254. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 15 Février 1762.

Signé, *VINCENT*, Adjoint.

De l'Imprimerie DE PRAULT, 1762.